

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

EN VUE DE L'OBTENTION

DE LA MAITRISE EN ETUDES QUEBECOISES

PAR

PAULINE BOUCHARD

L'APPORT DU MANUEL DES PARENTS CHRETIENS

A LA FORMATION D'UNE IDEOLOGIE DE LA FEMME

AU QUEBEC (mythe et réalité).

DECEMBRE 1983.

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

AVANT-PROPOS: REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer toute notre gratitude à Monsieur Maurice Carrier, notre directeur de recherche, qui a bien voulu nous guider tout au long de ce travail. Nous avons particulièrement apprécié son intérêt soutenu pour le sujet du mémoire, ses suggestions et commentaires à la fois judicieux et constructifs, et plus encore peut-être cette sorte de compréhension, d'ouverture aux multiples dimensions de l'histoire des peuples.

Qu'il nous soit également permis d'adresser nos remerciements à la Société Saint-Jean Baptiste de la Mauricie qui, par l'attribution d'une bourse d'études, a vivement contribué à la réalisation de ce projet.

C'est sans doute ainsi qu'on peut
comprendre cette "voix du pays de
Québec" dont parlera Louis HEMON,
"qui était à moitié un chant de
femme et à moitié un sermon de prêtre".

(Nicole Laurin-Frenette, PRODUCTION
DE L'ETAT ET FORMES DE LA NATION, p.86).

INTRODUCTION

L'histoire d'un peuple est histoire de vie; c'est d'abord le triomphe de la vie sur la mort, des naissances sur les décès. Et lorsqu'il est question du peuple québécois, il y aurait même lieu de parler d'une histoire de survie. Or, bien que les femmes québécoises aient été au coeur même de cette survie, on ne peut pas dire (encore) qu'elles se retrouvent au coeur même de l'histoire, bien que des études toutes récentes esquissent un véritable rattrapage en ce sens.

Cette participation des femmes à la survie de la nation, jugée pourtant essentielle par les définisseurs de situation et sans commune mesure avec les silences historiques, devait retenir notre attention pour ce travail. Car si les femmes québécoises avaient été définies massivement et presque exclusivement en fonction de leur rôle social, de leur rôle de mère (gardienne des valeurs nationales) plus précisément; qu'en était-il des forces traditionnelles qui visaient ainsi à modeler leurs comportements individuels et collectifs, qu'en était-il de leurs jugements de valeurs, de leur influence, et enfin, que restait-il à ces femmes-mères comme cadre de vie?

Mais plus encore peut-être, il nous apparaîtra important de "comprendre" ou à tout le moins, de voir d'un peu plus près, l'état d'esprit, les soucis, l'horizon moral et religieux de ces femmes qui avaient été nos mères. Se pencher sur leur cadre de vie, sur "l'invisible quotidien" de ces mères de famille, pouvait nous renvoyer à ce qui imprègne tout notre culture: la tradition, les mentalités, les valeurs et croyances.

Cependant, devant l'ampleur des interrogations et des facteurs culturels soulevés, nous avons jugé bon de circonscrire l'objet de notre étude en nous attardant plus particulièrement au rapport de la femme qui fut notre mère, à l'idéologie dominante de son époque.

On sait déjà que, des années 1850 à 1950, le clergé pour une large part formula les bases d'une idéologie dite de conservation qui allait polariser la culture canadienne-française. Or, Le Manuel des parents chrétiens de l'abbé Alexis Mailloux paru en 1851 semblait marquer le début de cette période, constituant à lui seul, un document très précis sur la doctrine à suivre pour se conformer aux préceptes de l'Eglise. L'ouvrage se voulait pratique; ne laissant rien au hasard, il devait guider les parents chrétiens (surtout les mères de famille) dans la "terrible" responsabilité d'éduquer chrétiennement leurs enfants, assurant ainsi

"les destinées religieuses et sociales"¹ de la nation. Au surplus, Le Manuel des parents chrétiens avait connu une large diffusion, édité à cinq reprises de 1851 à 1927, on pouvait également penser que l'idéologie de l'ouvrage avait atteint un plus vaste public encore à travers les nombreuses prédications, annales, presse, etc... Encore en 1945, on le recommandait aux familles comme étant le mieux adapté "à ses idées et à ses besoins"². De sorte qu'analyser l'idéologie cléricale de ce document en s'attachant à sa mystique féminine pouvait s'avérer révélateur, susceptible d'évoquer des valeurs et des images qui avaient cours au tournant du siècle et qui devaient influencer sur les mentalités et les comportements de plusieurs générations de Québécois.

C'est ainsi que la première partie de notre mémoire s'élaborera autour d'une analyse du contenu idéologique du Manuel des parents chrétiens. Après avoir mieux situé l'auteur et l'ouvrage, notre réflexion portera sur les nombreuses définitions de l'idéologie, dégageant au passage une définition du concept

1 Alexis Mailloux, Le Manuel des parents chrétiens, Montréal-Nord, VLB Editeur, 1977, (ré-édition de la première édition parue en 1851 chez Augustin Côté et Cie, Québec), p.3.

2 Gilles Langelier, Vie et oeuvre d'Alexis Mailloux, membre du clergé du XIXe siècle, Thèse, M.A., Université d'Ottawa, 1971, p.82.

qui semblera le mieux adaptée à la problématique de notre travail. Suivra ensuite une analyse de la structure idéologique de l'ouvrage en nous inspirant du modèle proposé par Vincent Ross dans son étude de l'idéologie scolaire officielle.³ Cette grille d'analyse nous permettra d'aborder le discours idéologique "dans sa structure interne, comme système de pensée, dans sa fonction de représentation et de justification de l'action".⁴ Suite au premier chapitre (sur la formation et les conditionnements), cette analyse devrait pouvoir expliquer les prises de position et les motivations de l'idéologue, moins dans leurs visées transcendantes, qu'en rapport avec le contexte socio-historique en question. Un troisième point portera sur l'influence qu'a eue Le Manuel des parents chrétiens dans la formation des mentalités. Nous essaierons de voir comment l'idéologie cléricale arrivait à s'infiltrer dans tous les replis du tissu social pour forger les mentalités et s'assurer le contrôle des consciences. À travers cette dimension devraient se profiler les composantes d'une forme de sexisme bien spécifique à la société chrétienne traditionnelle.

Quant à la deuxième partie de notre mémoire, elle s'intéresse surtout à l'impact de l'idéologie sur le quotidien des

3 Vincent Ross, "La structure idéologique des manuels de pédagogie québécois", dans Idéologies au Canada français 1850-1900, de Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy, Jean Hamelin, Québec, P.U.L., 1971, p. 27.

4 Ibid., p.28.

femmes. Pour savoir comment nos mères s'accommodaient et arrivaient à composer avec la mystique chrétienne proposée, il nous faudra, faute de documentation directe⁵, adopter une autre forme d'approche et recourir aux méthodologies variées de l'anthropologie culturelle. Pour questionner un monde où la tradition orale avait été souveraine, il nous restait peut-être et encore à explorer cette avenue, à privilégier ce mode d'expression...

Il faut dire que l'objectif de cette deuxième partie sera beaucoup moins d'obtenir des certitudes, des confirmations, que d'obtenir des réponses, que d'être à l'écoute d'un témoignage. Sans doute faudra-t-il surmonter des réticences bien légitimes quant à cette histoire impressionniste à mi-chemin du vécu et de nous-même... Peut-être nous faudra-t-il d'abord chercher une nouvelle sensibilité...

5 Dès que l'effort pour reconstituer et expliquer le passé cesse de se limiter à la politique et aux batailles, on se bute à cette difficulté.

PREMIÈRE PARTIE

LA MYSTIQUE CHRETIENNE

CHAPITRE PREMIER

LE MANUEL DES PARENTS CHRETIENS

1. L'AUTEUR

L'évolution de la pensée, à l'intérieur de toute société humaine, est toujours étroitement liée à la succession même des événements. L'être humain n'a pas en soi des idées toutes faites, elles s'échafaudent selon les faits qu'il peut observer et souvent même avec les limites du milieu physique et humain dans lequel il vit.¹

L'homme est donc essentiellement "ouvert" à un donné, et plus encore, cette ouverture est en quelque sorte constitutive de sa personnalité même. Ce qui revient à dire que la situation ou le monde dans lesquels se trouve l'être humain, constituent non seulement son milieu; ils sont également impliqués dans sa propre structure.²

C'est pourquoi nous ne saurions aborder l'étude de la pensée de l'abbé Mailloux sans un regard préalable sur son milieu d'origine et l'horizon moral de ses années de formation.

1 Michel Brunet, "Trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme", Ecrits du Canada français III, Montréal, 1957, p.33.

2 Joseph Nuttin, Psychanalyse et conception spiritualiste de l'homme, Louvain, Publications universitaires, 1962, p.246.

Alexis Mailloux vit le jour en 1801 à l'Ile-aux-Coudres. Son père cultivait la terre et arrivait "tout juste à assurer la subsistance à une famille de dix enfants".³

L'auteur du Manuel des parents chrétiens ne semble pas avoir donné beaucoup d'information sur sa petite enfance, cependant, lorsqu'il nous parle d'une existence "fort modeste",⁴ il y a lieu de penser à un régime de vie très austère. D'autant plus que les difficultés d'ordre matériel éprouvées par sa famille avaient de fortes chances de se prolonger en une sorte de misère intellectuelle propre au monde qui l'entourait. A cet effet, il faut rappeler qu'en ce début du XIXe siècle la situation de l'enseignement élémentaire est lamentable dans les campagnes⁵ et que l'analphabétisme de la population y est pour ainsi dire, généralisé⁶. Aussi croyons-nous pouvoir compter les parents du jeune homme parmi les illettrés puisqu'il apprendra à lire et à écrire auprès "d'un homme très pieux, qui vivait en hermite (sic) et qui était en quelque sorte l'instituteur de l'Ile".⁷

3 Alexis Mailloux, Promenade autour de l'Ile-aux-Coudres, Sainte-Anne-de-la-Pocatière, F.H. Proulx, 1880, p.61, cité par Gilles Langelier dans Vie et oeuvre d'Alexis Mailloux membre du clergé du XIXe siècle, op.cit., p.4.

4 Ibid.

5 Louis-Philippe Audet, Histoire de l'enseignement au Québec 1608-1971, tome I, Montréal, Holt, Rinehart et Winston Ltée, 1971, p.359.

6 Ibid., p.341.

7 Alexis Mailloux, Promenade autour de l'Ile-aux-Coudres, op.cit., p.4.

Et toujours selon le témoignage de l'auteur, quelques cours de grammaire dispensés par le curé de la paroisse devaient par la suite compléter ce premier apprentissage.

Il faut croire que, déjà à cette période de sa vie, le jeune Mailloux témoignait d'aptitudes sacerdotales évidentes puisqu'il fut admis gratuitement au Séminaire de Québec. Il affirme devoir son entrée dans cette noble institution à la protection de l'abbé Jérôme Demers, "une haute et puissante figure"⁸ dans l'enseignement classique au Canada. Peut-être était-il redevable aussi à la position incertaine du clergé en cette période d'après Conquête. L'Eglise canadienne était alors "privée de la reconnaissance civile, surveillée de près par un gouvernement qui ne lui faisait de concessions que pour mieux la contrôler, réduite à des effectifs cléricaux fort maigres et, souvent mal préparés",⁹ effectifs qu'elle n'arrive d'ailleurs plus à renouveler à cause d'un recrutement trop faible. Il s'agirait même, selon Pierre Savard, du moment le moins fertile en vocations sacerdotales de toute notre histoire religieuse.

8 Claude Galarneau, dans la Préface de Aspects de l'enseignement au Petit Séminaire de Québec (1765-1945), de Marc Lebel, Pierre Savard, Raymond Vézina, Cahier d'histoire no. 20, 1968, p.8.

9 Pierre Hurtubise dans l'Introduction de Le Laïc dans l'Eglise canadienne-française de 1830 à nos jours, Montréal, Fides, 1972, p.3.

Les évêques et les voyageurs de passage s'accordaient aussi pour noter le peu d'attrait de la vie ecclésiastique chez les jeunes.¹⁰

Dès lors, sans exclure les excellentes dispositions du jeune homme pour le sacerdoce, on comprend un peu mieux qu'une nouvelle recrue sans formation adéquate ni argent reçoive accueil et protection d'une personnalité marquante comme l'abbé Demers, ne serait-ce qu'au niveau de la disponibilité. Et ceci, même s'il nous semble évident qu'un prêtre possédant une solide expérience dans l'enseignement, ait su discerner chez le jeune Mailloux toute la motivation religieuse et le renoncement nécessaires à la discipline ecclésiastique.

Les premières influences

Lorsqu'il s'agit d'établir le point de départ d'une motivation religieuse chez un être humain, c'est-à-dire des besoins ou des forces psychiques qui règlent sa conduite, on est porté à chercher d'abord à l'intérieur de l'individu, du côté de l'âme si l'on veut, alors qu'une personnalité se constitue avant tout d'un ensemble d'interactions bien concrètes dans le contexte particulier d'une situation vécue.

10 Pierre Savard, Aspects du catholicisme canadien-français au XIXe siècle, Coll. Essais et recherches, Montréal, Fides, 1980, p.25.

Dès la plus tendre enfance, "les gens et les choses agissent sur nous par toutes les voies - physiologiques et psychologiques, conscientes et inconscientes - permettant ainsi à notre organisme de s'ouvrir au monde.¹¹ Et c'est précisément dans ses échanges ininterrompus avec l'entourage que l'enfant construit et alimente sa personnalité. Dans les faits, ce processus de développement de la personnalité suppose un ajustement continu des impulsions éprouvées par l'enfant aux autres dynamismes de son environnement. Or, il semble à peu près inévitable qu'au sein de ce processus, plusieurs besoins et potentialités d'un individu soient en quelque sorte orientés et canalisés vers l'idéal culturel de son milieu. La dimension spirituelle n'étant qu'une composante de la personne totale, il est fort possible qu'elle suive le même cheminement et se développe dans le sens privilégié par les instances premières.

Aussi le comportement observable d'un être humain serait davantage une réponse à une influence ou une incitation qui l'atteindrait par des voies multiples que la résultante d'une réflexion désincarnée. Et bien que dans notre pensée, cette réponse aux influences n'exclut pas nécessairement un choix préalable, il reste que, l'agir humain quelle qu'en soit la

11 Joseph Nuttin, Psychanalyse et conception spiritualiste de l'homme, op. cit., p.161.

dimension spirituelle, doit pouvoir composer avec le dynamisme inconscient de la personnalité. Car il semble bien que les habitudes et les attitudes de base qui commandent les choix ultérieurs et l'ensemble de la conduite, soient précisément les produits de l'éducation, voire même d'une éducation de la première heure bien enracinée dans l'inconscient. Aussi, pourrait-on s'interroger longuement sur la part de liberté de tout acte humain et plus encore peut-être, sur les déterminismes inconscients et les conditionnements qui orientent ses choix...

Toutefois, si les idées et les valeurs, comme l'affirme Cooley¹², sont moins le fruit d'une réflexion abstraite ou d'une philosophie rationnelle que l'empreinte profonde laissée par la vie réelle au sein de la famille, il faut, conséquemment, s'interroger encore sur l'éducation qu'a reçue Mailloux dans ses premières années de vie.

Nous savons déjà qu'il a vécu fort modestement dans un monde rural mais nous ignorons à peu près tout de ses parents et du contexte familial qui ont contribué à sa formation. Qui plus est, notre ignorance de la position féminine au sein de sa famille est encore plus grande et nous laisse en définitive

12 Charles Horton Cooley, dans La nature humaine et l'ordre social, cité par Jean Stoetzel, La psychologie sociale, Paris, Flammarion, 1963, p.21.

dans le champ des suppositions. Par ailleurs, notre prétention n'irait pas jusqu'à esquisser une psychanalyse de l'auteur avec des données générales éventuellement applicables à l'individu.

Pourtant, à travers ses écrits et plus particulièrement Le Manuel des parents chrétiens, nous avons tout de même une bonne idée des valeurs qu'il a intégrées et qui orientent son action. Ainsi, le ton des exhortations qu'il adresse aux parents chrétiens nous renseigne déjà sur sa conception de l'autorité et sa vision du monde, mais en même temps, il témoigne d'un comportement qui n'est, en somme, qu'une résultante ou une réaction significative à des situations vécues ou éprouvées. Ce qui revient à dire qu'en se posant en spécialiste de la question familiale, Alexis Mailloux nous parle d'abord de lui, de sa personnalité construite et alimentée par les échanges incessants de son vécu, mais aussi, puisqu'il traite d'éducation, de ses premières expériences familiales. Comment ne pas voir alors dans le texte des premières pages du Manuel des parents chrétiens le type d'apprentissage connu par l'auteur, qu'il voudrait effectif pour tous:

Voilà le seul et l'unique moyen de former des enfants pieux et, par suite, des hommes religieux. La pratique des devoirs imposés par la religion exige du courage, de l'abnégation et surtout le sacrifice des passions favorites du coeur dépravé de l'homme. Si, dès son enfance, on ne l'a pas accoutumé à se renoncer lui-même, à soumettre sa

volonté à celle de Dieu, à coucher son orgueil sous le joug de la foi et à résister à des inclinations que la religion condamne: c'en est fait de l'homme religieux. 13

Et Mailloux, l'homme religieux par excellence, semble bien connaître les effets à long terme d'une pareille éducation lorsqu'il affirme encore:

... ce qu'on leur dit coule, pour ainsi parler, dans leur âme, sans presque d'obstacle; et que ce qu'ils ont appris dès cet âge, ils en conservent la mémoire tout le reste de leur vie. 14

Dès lors, il est possible d'imaginer l'éducation religieuse "de la première heure" reçue par Mailloux au sein de sa famille, éducation qui, par ailleurs, s'inscrit fort bien dans la formation catéchistique proposée par les autorités religieuses depuis les débuts de la colonie.¹⁵ De sorte que l'apprentissage présumément vécu par l'auteur, pouvait bien se retrouver à plus d'un exemplaire dans quelques "bonnes" familles canadiennes-françaises d'alors, pour peu que celles-ci soient réceptives aux directives réitérées du clergé qui sollicitait leur collaboration en ce sens, avec, il faut bien le dire, à peine plus de sérénité.

13 Alexis Mailloux, Le Manuel des parents chrétiens, op.cit., p.8

14 Ibid., (c'est nous qui soulignons).

15 Fernand Porter, L'Institution catéchistique au Canada, Deux siècles de formation religieuse 1633-1833, Montréal, Les Editions franciscaines, 1949, p.VII.

Ainsi, à l'instar des directives cléricales les plus rigoureuses, il semble bien qu'Alexis Mailloux ait reçu une éducation religieuse par trop envahissante. À tout le moins, c'est ce type d'éducation qu'il recommande aux parents chrétiens; une éducation où le religieux englobe tout le reste et où l'apprentissage prépare d'abord et avant tout à la vie éternelle.

Dans les faits, cet apprentissage de l'enfant au sein de sa famille pourrait se résumer à des impératifs rigides qui présideraient à un premier comportement. Plus précisément, l'enfant est littéralement entraîné à des habitudes chrétiennes avant même qu'il en ait conscience: on le signe comme on le nourrit et le linge. Et c'est à ce stade, plus qu'à tout autre, qu'il faut reconnaître à la mère de famille un investissement premier, investissement qui permettra ensuite l'accession graduelle aux valeurs religieuses du passé, par un "mode d'assimilation globale, à travers les attitudes, les gestes et les paroles que ramènent plus ou moins régulièrement les divers cycles quotidien, hebdomadaire et annuel d'une véritable liturgie domestique"¹⁶; il s'agit bien concrètement d'une sorte d'immersion religieuse dans un cadre humain où les parents occupent une large place bien sûr, mais composé également de lieux, d'objets et d'images.

16 Jean-Paul Audet, Notre catéchèse est-elle entrée dans une impasse? Cité par Raymond Anctil dans Catéchèse québécoise au niveau secondaire: analyse critique de sa conception anthropologique, Thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 1981., p.88.

Selon Piaget, le premier stade du développement de la conscience religieuse de l'enfant passe par une période de réalisme où les symboles religieux sont pris pour réels.¹⁷ Par exemple, dire à l'enfant qu'il fait pleurer le petit Jésus, c'est faire appel très justement à une situation concrète de son existence qui l'amènera à réaliser d'une certaine façon la portée de sa "mauvaise" action. Et c'est précisément à partir des mille et un exemples d'une vie quotidienne bien réelle que l'enfant arrive à lire les exigences de la morale religieuse de son milieu, alors même que sa conscience se structure à la lecture de cette réalité.

Certes, dans ses premières années de vie, l'enfant adopte une attitude de soumission dans ses rapports avec l'autorité parentale et "il adhère aux valeurs de son milieu familial, social et culturel, sans réserve et sans discussion".¹⁸ À l'origine donc, "c'est la contrainte parentale qui dépose dans l'enfant passif le sentiment de la nécessité des règles".¹⁹ Mais bientôt, dans un processus d'identification il adoptera les comportements religieux dictés moins par obéissance que pour maintenir une relation plus satisfaisante avec les agents

17 Jean Piaget, Le Développement du jugement moral chez l'enfant, cité dans Religiologiques, Montréal, P.U.Q., 1970, p.121.

18 Ibid.

19 Georges Mauco, L'Inconscient et la psychologie de l'enfant, Paris, Presses universitaires de France, 1970, p.187.

d'influence que sont les parents. Toutefois en ce qui touche plus particulièrement l'auteur, il semble très probable qu'un processus d'identification semblable se soit répété dans son enfance pour ce vieil ermite très pieux qui lui a enseigné à lire et à écrire.

Dans le contexte d'une vie familiale envahie par les exigences religieuses et aux prises avec un code plein de sévères restrictions, l'enfant devra assimiler graduellement, mais inexorablement, la loi dualiste qui régit son petit univers où tous les gestes de la vie courante sont considérés en fonction du bien et du mal. Pour caricaturer, on peut bien ajouter que le bien se confond à la rigueur des exigences, alors que le mal réside allégrement dans le comportement "naturel" de l'enfant. D'où le besoin de règles strictes pour corriger les "mauvais" instincts. Et l'auteur du Manuel des parents chrétiens, plus que tout autre conservera et développera cette conception dualiste jusqu'à une totale dissociation de l'esprit et de la chair, de l'âme et du corps.

Car le cheminement religieux de Mailloux suppose non seulement l'intégration des valeurs chrétiennes de ses lieux d'enfance, mais encore "une critique à la lumière de son expérience personnelle, en accédant à l'autonomie" ²⁰. À ce stade

20 Jean Piaget, op.cit., p.121.

bien précis de sa formation, cette accession à l'autonomie se traduit chez le jeune homme par la certitude d'une vocation religieuse. Dorénavant son cercle d'influences devra s'étendre considérablement et force lui sera d'étoffer son sens critique et sa pensée au contact des grandes philosophies enseignées au Séminaire de Québec.

Il est important de rappeler toutefois que, malgré un nombre restreint de séminaristes, le Séminaire de Québec dans la première moitié du XIXe siècle²¹, traversait tout de même "une période brillante, féconde en innovations pédagogiques, riche en fortes personnalités"²².

Au chapitre de l'enseignement, la philosophie ecclésiastique s'inspirait plus particulièrement des courants de pensée de la France catholique. Parmi ces courants de pensée se rangeait le traditionalisme destiné à une grande et durable répercussion dans le monde catholique. Essentiellement théologique, cette école de pensée s'était constituée négativement en réaction au rationalisme philosophique et au libéralisme religieux. Son thème fondamental était la soumission à l'autorité: c'est-à-dire, soumission aux institutions établies, aux traditions et bien sûr

21 Abbé Hermann Plante, L'Eglise catholique au Canada (1604-1886), Trois-Rivières, Ed. du Bien-Public, 1970, p. 331.

22 Marc Lebel, Aspects de l'enseignement au Petit Séminaire de Québec (1765-1945), op.cit., p.31.

à l'autorité de l'Eglise²³. Ce système de croyance fondé sur la tradition condamnait résolument la Révolution française et se posait en défenseur des principes monarchiques et catholiques. Il se traduisait plus concrètement chez certains, par la "célébration des bienfaits du régime anglais au Canada"²⁴.

Or, la seule lecture du Manuel des parents chrétiens pourrait nous convaincre de l'intériorisation des valeurs et opinions philosophiques véhiculées par l'enseignement au Séminaire de Québec. Le thème fondamental de la soumission à l'autorité par exemple, ne pouvait qu'éveiller chez le séminariste des résonances profondes. N'étaient-ce pas là les premières valeurs qu'il avait dû assimiler dans sa petite enfance, dans cette première éducation où l'ordre des choses reposait sur une hiérarchie de pouvoirs et de savoirs indiscutable...

En sorte que l'enfant est subordonné à l'autorité de son père; le paroissien à celle de son curé, le curé à celle de son évêque; l'évêque à celle du Souverain Pontife et le Souverain Pontife à celle de Jésus-Christ dont il est le vicaire. 25

Après élaboration et réfutation d'autres thèses, l'enseignement traditionaliste du Séminaire reprenait en somme

23 Pierre Thibault, Savoir et pouvoir, Philosophie thomiste et politique cléricale au XIX^e siècle, Québec, P.U.L., 1972, p.22.

24 Pierre Savard, Aspects de l'enseignement au Petit Séminaire de Québec (1765-1945), op.cit., p.97.

25 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.291, (nous soulignons au passage l'autorité patriarcale).

les mêmes principes d'autorité déjà intégrés; bien plus, le seul fait que des "autorités philosophiques" reprennent ces principes confirmait en quelque sorte la justesse de sa vision hiérarchique.

Il n'est pas négligeable de souligner que cette école de pensée trouvait en la personne de Jérôme Demers un propagateur de grande classe. Ce prêtre qui avait facilité l'entrée au Séminaire du jeune homme pouvait bien prétendre subséquemment au titre de maître à penser. À cet effet, il y a lieu de rappeler que l'abbé Demers n'était pas du tout quelconque; "à la fois philosophe et scientifique"²⁶, il s'avère aussi un excellent pédagogue qui réussit à concilier éloquence, créativité et érudition. Alors que les livres étaient rares au Séminaire de Québec, il ne se contentera pas de compiler et de faire copier des traités scientifiques, il publiera "un livre d'institutions philosophiques"²⁷ qui se comparera avantageusement, semble-t-il, aux livres européens de même nature.²⁸ Aussi est-il possible de retrouver l'influence de ce prêtre dans le comportement ultérieur de Mailloux. D'abord en ce qui a trait

26 Claude Galarneau, Aspects de l'enseignement au Petit Séminaire de Québec (1765-1945), dans la préface, op.cit., p.8.

27 Maximilien Bibaud, Le Panthéon canadien, choix de bibliographies, Montréal, Jos. M. Valois, 1891, pp. 69-70.

28 Ibid.

aux nombreuses lectures faites au cours de sa vie pour accroître ses connaissances religieuses et parfaire sa formation quelque peu étriquée, insuffisance qu'il reconnaissait d'ailleurs tout autant à ses confrères, qu'il taxait par surcroît de "paresse théologique"²⁹. On pourrait également parler de la part importante accordée à l'écriture dans sa vie, de cette forme d'implication... Il y aurait d'autant plus lieu de s'interroger sur la part d'influence d'un Jérôme Demers dans le rigorisme et les condamnations de toute mondanité du Manuel, que l'abbé Demers condamnait avec une même ferveur les romans, bals, danses et spectacles dans son enseignement³⁰. Faudrait-il voir aussi dans le caractère excessif des prédications de Mailloux un rappel des "vérités terrifiantes de la religion"³¹ brillamment exposées par le maître?

Autant de questions qui s'inscrivent dans un contexte social où la récurrence de certaines situations peut également produire des comportements similaires.

Toutefois, on ne saurait minimiser l'apport des traditionalistes dans la pensée de Mailloux, où les grands

29 Alexis Mailloux, dans une lettre à Mgr Turgeon, cité dans Vie et oeuvre d'Alexis Mailloux, membre du clergé au XIXe siècle de Gilles Langelier, op.cit., p. 28.

30 Marc Lebel, op.cit., p.53.

31 Ibid., p.40.

théoriciens Louis de Bonald et Joseph de Maistre font figure d'autorité. Est-il besoin d'ajouter qu'une seule affirmation de l'un d'eux pourrait expliquer et résumer à la fois, l'éducation, la pensée et l'oeuvre de Mailloux:

"La société religieuse, disait De Bonald, se joint à la société politique pour réprimer les volontés dépravées de l'homme ou ses passions. Mais les passions naissent avec l'homme et ne meurent qu'avec lui; la religion doit donc s'emparer de l'homme social à sa naissance et le suivre jusqu'au tombeau." 32

Aussi croyons-nous devoir revenir à travers les thèmes privilégiés par l'auteur dans Le Manuel des parents chrétiens sur la cristallisation de ses expériences et influences tant premières qu'ultérieures, en attitudes bien précises.

32 Louis de Bonald, Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile, vol. 1, p.167, cité par Fernand Ouellet dans "Etienne Parent et le mouvement du catholicisme social (1848)", Bulletin des Recherches historiques, vol.61, Québec, 1955, p.110.

2. L'OUVRAGE

Toute oeuvre intellectuelle suppose un mélange plus ou moins heureux de connaissances, de réflexions, de sensibilité et d'intelligence; mais elle réfère également aux expériences vécues et aux "effets du contexte social au sens le plus large".¹

Le Manuel des parents chrétiens ne fait pas exception à cette règle bien qu'il faille préciser qu'il s'agit d'abord d'un ouvrage didactique où les connaissances de l'auteur se traduisent et s'organisent autour d'une intention religieuse bien précise. On pourrait dire que la présentation des notions essentielles visant à instruire le lecteur est ici plus que jamais assujettie à un rendement. À cette fin, les idées se mobilisent en un ensemble coordonné de pratiques tendant à obtenir un résultat bien concret. Rien n'est vraiment laissé au hasard dans cet ouvrage et c'est par mille et un conseils d'ordre pratique que l'auteur compte guider les parents dans l'éducation religieuse de leurs enfants.

¹ Susan Mann-Trofimankoff, "Les femmes dans l'oeuvre de Groulx", RHAF, vol.32, no.3, déc.78, p.396.

Il s'agit de convaincre et d'investir les parents d'une "terrible" responsabilité en ce qui a trait à la vie spirituelle des enfants. Cette mission ne peut plus laisser de cesse, cet honneur ne permet pas non plus de demi-mesure dans la discipline, les principes et l'ordonnance de la vie courante.² Il faut que les croyances religieuses envahissent littéralement le champ perceptuel de l'enfant, ce qui implique nécessairement une sorte d'adhésion inconditionnelle de la part de la mère de famille.

Le sens de l'oeuvre ne se limite pas pour autant à un précis de doctrine morale applicable à des situations bien concrètes; il s'insère également dans un contexte historique. Ce texte a été produit à un moment précis de l'histoire et il ne saurait s'expliquer totalement sans référence à sa position historique. L'ouvrage paru en 1851, s'est élaboré par rapport à une réalité sociale existante, son sens impératif témoigne par ailleurs d'une réaction à cette réalité et soutient en plus de pouvoir agir sur elle:

Sur eux (les parents), dans ce moment surtout, reposent les destinées religieuses et sociales de notre patrie. L'industrie, les améliorations de tout genre dans l'ordre matériel, l'augmentation rapide de notre population, nous deviendront

2 Fernand Porter, L'Institution catéchistique au Canada, Deux siècles de formation religieuse 1633-1833, op.cit., p.218.

nuisibles, si notre jeunesse canadienne n'est formée de bonne heure aux vertus qui la préservent de la corruption des mœurs, et de l'abus d'une liberté à laquelle on n'osera bientôt plus mettre de bornes. 3

De toute évidence le discours religieux et les exhortations du Manuel ne peuvent plus être considérés que comme de purs messages évangéliques. Pris dans sa totalité, le message apparaît pour le moins orienté; il est porteur d'une "vérité", mais celle-ci est culturelle et contextuelle!

Dans cette optique, l'ouvrage s'inscrit comme produit culturel d'une situation et ceci à plus d'un niveau. D'abord au niveau de l'auteur, de sa pensée structurée au sein d'une société donnée et reflétant par le fait même ses insuffisances et ses préjugés, ensuite au niveau de l'oeuvre, autant dans sa forme que dans les divers aspects de son contenu religieux. Il est également produit culturel dans sa publication et dans son devenir (l'effet visé). Enfin, vu sous l'angle idéologique on peut même affirmer que sa seule existence témoigne déjà d'un pouvoir exercé au sein d'une société.

Cela étant dit, Le Manuel des parents chrétiens nous renvoie encore aux impulsions qui l'animent, aux instances qui ont présidé à sa création.

3 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.3.

Dans l'immédiat ces instances peuvent se réduire à deux positions bien différentes:

D'une part la vision du monde de l'auteur, son "rêve religieux",⁴ (la mystique chrétienne),

et d'autre part la situation sociale du Québec de cette période (la réalité).

Ces deux positions n'arrivant plus à être conciliables dans l'esprit de l'auteur, la production de ce livre devient une réaction, un acte concret pour réduire la dissonance de ces deux éléments. On peut ajouter qu'en devenant le lieu où se rencontrent les deux instances, ce livre marque un progrès, une esquisse de réconciliation. Par ailleurs, au regard du contexte historique, l'ouvrage s'inscrit plutôt bien dans le projet de réforme consacré par le premier concile plénier et déjà amorcé par les retraites,⁵ pour mieux dire, il apporte une contribution à la (re)conquête spirituelle de cette période.

Toutefois, avant de passer à l'analyse idéologique de ce document, nous croyons qu'il y a lieu de regarder de plus près cette instance première, cette vision du monde que l'auteur

4 Selon le père Gosselin, biographe de Mailloux, cité par Victor-Levy Beaulieu sur la page couverture du Manuel.

5 Pierre Savard, "La vie du clergé québécois au XIXe siècle", Recherches sociographiques VIII, 3, 1967, p.264.

n'arrive plus à concilier avec la réalité sociale. Le Manuel des parents chrétiens devrait nous en donner déjà un bon aperçu.

Le discours religieux

Comme il fallait s'y attendre compte tenu de la formation, du statut de l'auteur et de son intention, Le Manuel des parents chrétiens adopte tous les aspects d'un "livre de formation chrétienne"⁶ où la rigueur et l'ordonnance morale dominant très nettement.

Son discours religieux s'articule autour d'une conception traditionaliste de l'autorité où les parents n'ont plus que devoirs et obligations. Le fait se remarque par ailleurs tout autant au niveau de l'expression adoptée que dans l'instruction où s'entremêlent consignes, sentences et prescriptions.

Dans cette hiérarchie du devoir, "l'autorité appartient en propre à Dieu; mais il en délègue une partie à certains hommes pour gouverner les autres".⁷ Aussi les membres du clergé sont-ils investis de "pouvoirs augustes et redoutables"⁸ qu'ils doivent exercer auprès des fidèles:

6 Fernand Porter, op.cit., p.193.

7 Gabriel Dussault, "La religion de l'ordre...et après?", dans Relations, déc. 72, no.337, p.331.

8 Alexis Mailloux, Manuel, op. cit., p.285.

Il est de mon devoir de rappeler aux pères
et aux mères ce qu'ils doivent à leurs
enfants, et à ceux-ci ce qu'ils doivent à
leurs parents. 9

Conséquemment, cette morale de l'obligation ne
compte pas du tout laisser les parents chrétiens dans l'in-
certitude de leurs nombreuses tâches; elle arrive à s'infiltrer
dans chaque geste de la vie quotidienne, multipliant à cette
fin autant d'ordonnances que d'exigences pour que ceux-ci ne
sachent plus qu'obéir ou pécher. Car "si l'autorité vient de
Dieu, on ne voit pas pourquoi on tolérerait des "erreurs" comme
la liberté de conscience".¹⁰

Aussi cette morale a-t-elle la sanction facile;
l'insubordination et la négligence des devoirs entraînent non
seulement la damnation des parents mais aussi celle des enfants,
sans parler de toutes les calamités qui peuvent s'abattre sur
les récalcitrants:

Dieu, qui peut nous perdre et nous anéantir
à chaque instant; qui nous tient comme suspendus
par un fil au dessus d'un gouffre affreux; qui,
au même moment où nous pécherons, peut nous
frapper de la foudre, ouvrir les abîmes de la
terre pour nous engloutir, nous précipiter à
jamais dans les enfers, ordonner à la mort de
nous saisir, à l'air de nous étouffer, aux
animaux féroces de nous dévorer, au démon de
nous étrangler, à notre coeur de cesse de battre,

9 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p. 299

10 Denis Savard, "Vers une réinterprétation du couple religieux-
profane", dans Religiologiques, Montréal, P.U.Q., 1970, p.129.

à notre âme de sortir de notre corps, et de comparaître à son redoutable tribunal pour y recevoir son jugement. 11

Il faut bien admettre que l'abbé Mailloux ne recule devant rien pour appuyer les recommandations de sa morale chrétienne. À tout le moins il n'hésite pas à faire appel aux éléments de la subjectivité comme la peur, la culpabilité, l'horreur, voire même l'imagination, procédé littéraire qui semble assorti dans cette citation au but de l'auteur qui s'adresse, en fin de compte, aux "petits enfants"¹² pour leur inspirer la crainte de Dieu!

Il faudrait sans doute comprendre la forte intériorisation de l'autorité dans la formation morale de l'auteur où il devient plus cohérent de poser Dieu en Juge suprême. Cette vision d'un Dieu vengeur et parcimonieux s'inspirant du rigorisme d'un Mgr de Saint Vallier avait encore ses assises dans le monde clérical de cette période; il était alors courant de faire appel à la crainte d'un Dieu qu'il fallait apaiser dans les sermons, et devant l'insubordination, "cette colère de Dieu prenait parfois le visage de fléaux, voire même d'une punition".¹³ De sorte que toutes mauvaises récoltes et toutes épidémies étaient toujours

11 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.101.

12 Ibid., p.98.

13 Guy Plante, Le rigorisme au XVIIe siècle, Mgr de Saint Vallier et le sacrement de pénitence. Recherches et synthèses, Ed. J. Duculot, S.A. Gembloux, 1971, p.103.

présentées aux paroissiens "comme le fruit du vice et de la corruption".¹⁴

Ce qui revient à dire que le discours religieux de l'abbé Mailloux - même dans ses traits les plus excessifs - continue de refléter la mentalité de son éducation et plus particulièrement de cette conception dualiste où toute mauvaise action mérite châtement. Dès lors, si nous suivons bien le développement de cette pensée dualiste dans Le Manuel des parents chrétiens, nous pouvons dégager à travers les histoires édifiantes et les conseils pratiques une vision religieuse du monde qui s'explique par elle-même:

Dieu, après avoir créé l'homme à son image, a été offensé par la faute des premiers parents; "il a sacrifié son Fils bien-aimé"¹⁵ pour racheter cette faute mais encore faut-il un séjour terrestre ascétique à l'homme pour mériter le ciel. Lors de cet "exil"¹⁶ terrestre, l'âme devra accepter une "enveloppe de chair"¹⁷, et c'est précisément "ce corps de péché"¹⁸ que l'enfant reçoit des parents qui devient "l'ennemi déclaré"¹⁹, susceptible de faire le mal et d'entraîner la damnation éternelle.

14 Richard Chabot, Le curé de campagne et la contestation locale au Québec de 1791 aux troubles de 1837-38. Cahiers du Québec/Hurtubise HMH., Coll. Histoire, p.48.

15 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.136.

16 Ibid.

17 Ibid.

18 Ibid., p.137.

19 Ibid.

Or, ce corps en naissant est faible et "environné d'ennemis cruels",²⁰ seuls des parents chrétiens vigilants pourront l'aider à traverser l'épreuve terrestre. "S'ils conduisent fidèlement cette âme dans le chemin de la vertu"²¹, ils peuvent espérer les plus belles récompenses mais ils "doivent s'attendre aux plus terribles châtiments s'ils sont assez malheureux pour la laisser perdre".²²

Voilà à peu près où se situe "la mission" de l'abbé Mailloux: amener les parents à "s'aquitter de leurs importants devoirs",²³ et par le fait même assurer à tous la vie éternelle!

Toutefois, ces "importants devoirs" des parents chrétiens, cette responsabilité de tous les instants qui porte ses conséquences jusque dans l'éternité, s'adressent tant dans le discours que dans les faits, beaucoup plus aux mères qu'aux pères de famille.

Dès les premières pages du Manuel, on assiste à une quantité d'affirmations solennelles où le rôle moral de la mère est pour le moins déterminant:

"L'homme moral est peut-être formé à dix ans", dit le célèbre comte de Maistre; "s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère, ce sera toujours

20 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.137.

21 Ibid., p.138.

22 Ibid.

23 Ibid., p.1.

un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son enfant le sceau divin, on peut être à-peu-près (sic) sûr que la main du vice ne l'effacera jamais". 24

On comprendra bientôt à travers les leçons de morale et de comportement que les devoirs rigoureux qu'on attribue à la mère de famille exigeront d'elle une mobilisation véritable de toutes ses énergies et plus encore... Mais au préalable, nous croyons devoir nous attarder à l'image de la femme véhiculée par Le Manuel des parents chrétiens, image qui s'enracine dans l'inconscient individuel et collectif et qui représente aussi dans le contexte de l'ouvrage une sorte de modèle de comportement.

Une certaine image de la femme

Il faut d'abord reconnaître que l'image de la femme présentée par le Manuel est porteuse d'un passé religieux et social lourd de préjugés et de conséquences pour celle-ci.

On sait pertinemment "que notre société occidentale a été historiquement modelée plus ou moins directement par le christianisme et les hommes d'Eglise".²⁵ L'idée que ces derniers se

24 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p. 7

25 Jean-Marie Aubert, La femme, antiféminisme et christianisme, Paris, Cerf/desclée, 1975, p.47.

sont faite de la femme, et la condition qu'ils lui ont réservée, sont passées dans l'univers culturel traditionnel (précisément dominé par des hommes) à travers un enseignement qu'on qualifierait aujourd'hui de tendancieux et qui s'appliquait à justifier par tous les moyens leur position. À cette fin, ils n'hésitèrent pas à mobiliser la Bible pour montrer combien la suprématie masculine était dans l'ordre naturel des choses voulues par Dieu, originelle par le récit de la création, et même souhaitable pour le plus grand bien de la femme. Et force nous est d'admettre que les clercs n'ont pas du tout manqué d'imagination pour légitimer leur suprématie dans la société profane comme dans l'Eglise.

Il s'agissait d'établir en somme que la femme avait été tirée de l'homme (renversant par là l'expérience biologique qui fait naître l'homme de la femme)²⁶, qu'elle dépend par conséquent de lui et n'est image de Dieu que par sa médiation. Cependant, alors qu'elle est seconde au plan de la création, voilà qu'elle devient "première dans le mal"²⁷ puisqu'on lui attribue la chute du genre humain en devenant une vile tentatrice dans le récit mythique de la première faute. Plus encore, si elle est devenue l'intermédiaire entre le démon et l'être humain, c'est qu'elle était facile à séduire et donc faible, alors que dans cette situation, il eût été

26 Louise Melançon, "Parler-femme" dans l'Eglise", dans Relations, mai 1979, p.146.

27 Ibid.

logique de penser qu'elle était audacieuse, curieuse, avide de pouvoir.²⁸ Enfin, est-il besoin d'ajouter qu'on ira jusqu'à rechercher l'explication pseudo-scientifique pour prouver que la femme était "un être essentiellement débile et déficient"²⁹ "congénitalement incapable d'autonomie et d'indépendance"³⁰, ayant un rôle second dans la conception d'un enfant³¹ et bien plus encore...

Sans doute faut-il comprendre que les hommes d'Eglise étaient eux aussi influencés par leur société où les structures antiféministes étaient déjà bien établies, mais il reste que leurs nombreuses justifications pour légitimer un état de fait plus ou moins conciliable avec l'Evangile égalitaire n'aideront pas du tout la cause des femmes. Toutes ces justifications contribueront plutôt à ajouter un caractère pseudo-théologique à l'antiféminisme patriarcal ancien; "cette image de la femme véhiculée et renforcée par une exégèse masculinisante de la Bible"³² allait s'incruster dans les mentalités en devenant une sorte de vérité de foi.

28 Elisabeth Badinter, L'amour en plus, Histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècles), Paris, Flammarion, 1980, p.22.

29 Jean-Marie Aubert, op.cit., p.105.

30 Ibid.

31 Elisabeth Badinter, op.cit., p.20. (Aristote pensait que les menstrues étaient la matière à laquelle le sperme donnait forme. L'intelligence, vertu de l'humanité, n'était donc transmise que par les hommes).

32 Jean-Marie Aubert, op.cit., p.8.

Conséquemment, le christianisme d'ici, à l'écoute des grands penseurs de l'Eglise, ne pouvait que reprendre à son compte les mêmes tabous entourant la femme et sa sexualité.³³ Aussi n'est-il pas étonnant de retrouver dans Le Manuel des parents chrétiens une image de la femme largement tributaire de cette mentalité.

Dans un premier temps, on peut constater que l'abbé Mailloux endosse parfaitement cette conception religieuse d'une faiblesse imputable à la nature même de la femme:

Je prie les personnes du sexe de croire que, si toutes les autorités que je vais citer sont dirigées contre elles, c'est qu'elles ont plus besoin que les hommes d'être averties de se défier d'un penchant qui est comme naturel chez elles, et par lequel elles se laissent dominer beaucoup plus impérieusement que les hommes, qui, eux, sont en butte aux séductions de l'esprit d'indépendance. 34

Non seulement les femmes seraient "naturellement" faibles devant les frivolités et les mondanités mais en plus elles devraient comprendre que les autorités sont contre elles parce qu'elles sont source de péchés en faisant naître chez les hommes des "pensées et des désirs criminels"³⁵. Ce qui revient à dire, si l'on suit bien le raisonnement de l'auteur, que la

33 Yvette Rousseau, "Féminisme et christianisme" dans La Femme et la religion au Canada français, Montréal, Bellarmin, 1979, p.151.

34 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p. 249.

35 Ibid., p.261.

femme est non seulement coupable de coquetterie, elle l'est aussi des pensées qu'elle inspire à l'homme; mieux, elle se servirait de sa faiblesse pour "pousser l'homme à désobéir à son créateur"³⁶, et à l'instar de la toute première femme, elle deviendrait en quelque sorte la grande responsable du malheur de l'homme!

Il va de soi qu'en associant la femme à la séduction, Mailloux voit en elle le symbole du mal; elle représente le corps et ses activités, "ce corps de péché" qui empêche l'âme par tous les moyens de progresser vers le divin, ce corps qui séduit par la mise en évidence de ses attraits, sans parler de tous les désirs impurs qu'il suscite chez l'homme en troublant la sérénité de son esprit.

Cette première image de la femme est en somme identifiée à la sexualité; ces "personnes du sexe", disait-on couramment en langage ecclésiastique, comme si les hommes étaient au-dessus de la sexualité.³⁷ Alors que cette sexualité est précisément considérée comme impure dans le religion chrétienne, très souvent discréditée et associée au Mal et à Satan. Aussi la femme fait-elle figure d'une vile tentatrice dans le Manuel, d'un "instrument dont le démon se sert pour perdre les âmes",³⁸ parce qu'elle n'aura pas su

36 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.263.

37 Jean-Marie Aubert, op.cit., p.55.

38 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.266.

"cacher et obscurcir sa beauté naturelle, en la négligeant, afin de mettre à couvert"³⁹ la vertu des hommes. Et c'est à croire que "la réalité" féminine, aussi négative soit-elle, ne saurait absolument pas se définir sans ce rapport incessant à l'homme!

Toutefois, Le Manuel des parents chrétiens n'entend pas du tout laisser les mères de famille chrétienne sur une image aussi "vaine" qu'inexorable de leur propre sexe; il leur propose une contrepartie, une sorte de nouvelle mission:

Telle n'est plus la mission de la femme, depuis qu'une des filles d'Eve est venue donner un Sauveur destiné à réparer les maux causés par la chute des premiers parents. Cette mission nouvelle de la femme chrétienne, c'est d'aider à sauver le monde. Pour lui montrer sa nouvelle destinée, l'Eglise a placé la femme réhabilitée par Jésus-Christ, à la tête de toutes les oeuvres particulières qui exigent un grand dévouement, des soins assidus et une charité douce et compatissante. 40

Si bien que le Manuel s'attarde à souligner dans les moindres détails, toutes les tâches qu'une mère de famille "réhabilitée" doit effectuer auprès des siens.

39 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.252, (il cite alors Tertulien).

40 Ibid., p.263, (c'est nous qui soulignons).

Car si la femme doit incarner la loi de la nature que ce soit celle de la reproduction, uniquement celle-là, et encore dans le cadre étroit d'une morale chrétienne impérieuse et tatillonne. Cette nouvelle mission se défend bien pourtant de vouloir réduire l'être féminin à la seule fonction maternelle, elle s'évertue plutôt à lui prouver la grandeur de son rôle par les mille responsabilités et exaltations qu'elle y rattache. Il s'agit d'investir la femme d'une vocation maternelle envahissante (maternités spirituelles ou physiques), où elle devra s'habituer à donner, à s'oublier totalement pour servir les autres, car il lui sera effectivement beaucoup demandé... Aussi est-il question pour elle, dans cette loi de la reproduction d'enfanter dans l'abnégation et le sacrifice⁴¹, d'inculquer à ses enfants, dans l'exemple et le dévouement, les traditions chrétiennes patriarcales et surtout de veiller religieusement à la reproduction du modèle féminin idéal:

Sans négliger vos autres enfants, appliquez-vous surtout à bien former vos petites filles. Rien n'est plus nécessaire au bien général de la société. Les femmes sauvent ou perdent le monde, suivant qu'elles sont bonnes ou mauvaises. 42

41 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p. 63.

42 Ibid.

Et Le Manuel des parents chrétiens qui s'enracine
précisément dans l'objectif d'un monde meilleur (rêve religieux)
insiste pour que son message porte et se perpétue:

Appliquez-vous donc avec le plus grand soin,
mères chrétiennes, à graver profondément dans
l'âme de vos petites filles, toutes les qualités
religieuses et sociales qu'elles devront elles-
mêmes, un jour, faire passer dans le coeur de
leurs propres enfants. 43

Pour que la femme adopte dès la plus tendre enfance
par la médiation de sa mère, le modèle clérical proposé.

CHAPITRE II

IDEOLOGIE DE L'OUVRAGE

1. DEFINITION DE L'IDEOLOGIE

Il semble bien que la notion d'idéologie soit parmi les plus répandues aujourd'hui; il n'est guère de milieux et de discours où le concept d'idéologie ne parvienne pas à s'immiscer, jusqu'aux disciplines scientifiques qui se flattaient encore tout récemment, de ne pas subir son influence. Cependant, bien qu'il soit devenu courant de parler d'idéologie dans la plupart des milieux, il ne semble pas y avoir pour autant unanimité sur la définition et le sens de ce mot. Il y aurait plutôt lieu de penser à un terme recouvrant différentes acceptions, une sorte d'offre intellectuelle adaptable à des besoins sociaux bien précis. Aussi le concept d'idéologie est-il devenu ambigu avec l'usage, mal dégagé de quelques deux siècles de pratique politique, en plus d'être porteur d'une connotation suspecte où l'idéologie devient en quelque sorte l'idée de l'adversaire.

Notre intention n'est pas de rendre compte de tous les débats entourant ce concept ni de chercher un fil conducteur

entre Destutt de Tracy et les idéologues actuels, soulignant au passage les silences "idéologiques" des grands dictionnaires.

Nous croyons cependant devoir rappeler que la notion d'idéologie dans la tradition de pensée renvoie plus souvent qu'autrement, à une perspective spécifique: "l'idée qu'il existe des représentations sociales explicites des situations, correspondant aux intérêts des divers groupes sociaux".¹ Dans l'acception la plus générale du terme, on parle d'idéologie moins dans ses visées transcendantes, que dans sa relation avec la situation sociale du groupe qui élabore et véhicule sa pensée. La pensée devient alors "à la fois un élément de la situation et un schéma dynamique de l'action".²

Dans le discours qui nous intéresse, faudrait-il considérer l'idéologie comme "une pensée qui combat et qui parle pour combattre"³, une pensée soucieuse de ses visées et capable de bien des stratégies pour susciter l'adhésion et l'action?

1 Fernand Dumont, "Idéologie et savoir historique" dans Cahiers internationaux de Sociologie, 34-35, 1963, p.47.

2 Fernand Dumont, "Structure d'une idéologie religieuse" dans Recherches sociographiques I, 2, avril-juin 1960, p.168.

3 Fernand Dumont, Les Idéologies, Presses universitaires de France, 1974, p.7.

Faudrait-il également voir le discours idéologique comme un ensemble d'idées déformées susceptible de protéger les intérêts d'un groupe particulier, accordant par le fait même à la notion d'idéologie tout son sens péjoratif?

Peut-être bien, à tout le moins devons-nous choisir une définition qui souligne le poids du groupe définisseur, de ceux qui parviennent à cacher aux dominés leur subordination en leur proposant un "conformisme actif"⁴, ou une sorte de planche de salut! Ce qui nous amène à présenter une définition du concept qui pourrait bien tenir en cette seule phrase:

"L'idéologie est un ensemble de représentations ou d'attitudes sur la société et sur des objectifs sociaux dont la cohérence vient de son rapport à un groupe et aux intérêts particuliers de ce groupe".⁵

Tout en lui reconnaissant un caractère limitatif, on peut dire que cette définition de l'idéologie ne laisse pas pour autant à la seule classe dominante la capacité d'une production et d'une formulation idéologique. De plus, elle parvient plutôt bien à évoquer l'aspect de sa fonction pratico-sociale en insistant sur les attitudes et les objectifs sociaux, aspect qui ne manque pas de souligner l'union étroite entre la pensée et l'action.

4 Jean-Paul Bernard, Les Idéologies québécoises au 19e siècle, Montréal, Boréal Express, 1973, p.11.

5 Ibid.

Or, nous savons déjà que cette fonction pratico-sociale est tout à fait dominante dans Le Manuel des parents chrétiens, bien plus, l'élaboration de ce projet trouve racine plus précisément dans la réconciliation éventuelle des valeurs et des faits. Il s'agissait en somme pour l'idéologue de définir la situation en vue de l'action, c'est-à-dire de présenter sa vision du monde comme universelle et seule acceptable; l'idéologie se faisait alors réalité, ou pour mieux dire, elle parvenait à dramatiser la réalité, si bien que les destinataires ne devaient plus savoir "distinguer la réalité de sa traduction idéologique".⁶

Et pour que cette idéologie réussisse et s'incarne dans l'action concrète, il fallait encore que les destinataires se réfugient dans ce discours qui les interpelle et les explique, qu'ils s'y reconnaissent en acceptant le rôle social proposé dans ses moindres répliques, de telle sorte qu'ils en viennent idéalement à trouver leur plein épanouissement en se faisant acteurs!

6 Colette Moreux, La Conviction idéologique, Montréal, P.U.Q., 1978, p.114.

2. ANALYSE DE LA STRUCTURE IDEOLOGIQUE

NIVEAU SYNCHRONIQUE

Suite à notre première réflexion sur la notion d'idéologie, nous aborderons maintenant l'analyse de la structure idéologique de l'ouvrage en nous inspirant plus particulièrement du modèle proposé par Vincent Ross dans son étude de l'idéologie scolaire officielle.¹

Cette analyse devrait nous permettre de mieux situer l'idéologie comme système de pensée dans un contexte socio-historique donné, d'y reconnaître "sa fonction de représentation et de justification de l'action"² par rapport à la situation et aux groupes sociaux de cette première moitié du 19e siècle. Dans cette perspective, nous procéderons à un découpage de la structure idéologique en nous attardant aux cinq niveaux d'analyse déjà établis par le modèle proposé.

1 Vincent Ross, "La structure idéologique des manuels de pédagogie québécois" dans Idéologies au Canada français 1850-1900, de Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy, Jean Hamelin, op. cit., p.27.

2 Ibid., p.28.

2.1 Le définitiveur idéologique

"Les individus et les groupes agissent pour combler les incertitudes des situations où ils se trouvent"³. et Le Manuel des parents chrétiens représente justement un acte, une tentative de réconciliation entre les éléments dissonants dans l'univers moral et social de son auteur.

Nous avons vu précédemment que la pensée religieuse et sociale d'Alexis Mailloux s'était structurée dans un univers traditionnel restreint où la Vérité semblait aussi unique et immuable que le Sacré dont elle émanait. On affirmait alors que le jeune homme avait acquis l'assurance de ses savoirs grâce au conditionnement de son milieu familial dans un enseignement plus vécu que verbal mais qui avait reçu confirmation, voire même consécration dans son milieu scolaire.

Toutefois, dès ses premières expériences pastorales, voilà qu'il semble y avoir un fossé entre les aspirations du nouveau guide spirituel et le monde qui l'entoure. Il ne reconnaît plus dans ses nouveaux milieux, la vision homogène du spiritualisme éthéré de ses années de formation. Il se retrouve plutôt dans une société terre à terre, tourmentée par les crises,

3 Fernand Dumont, Les Idéologies, op.cit., p.9.

épidémies, conflits sociaux et luttes politiques.⁴ Bien plus, "l'incrédulité et l'anti-cléricalisme apparaissent"⁵ très nettement dans la population et chez les nouveaux leaders politiques; il y est même question de démocratie et de "séparation complète de l'Eglise et l'Etat"⁶. En outre, et alors même que "le prestige et l'autorité du clergé n'ont jamais été aussi restreints"⁷, cette période n'est guère plus calme au sein de la société cléricale elle-même, où divers conflits opposent prêtres et évêques, paroissiens et curés. Ce qui faisait dire à Monseigneur Plessis (dès le début du siècle) que "l'esprit d'indépendance et de démocratie qui, grâce à notre constitution libérale, prévaut dans le peuple de ce pays, a aussi gagné le clergé"⁸. Force nous est donc de penser que, pour un Alexis Mailloux imbu d'autoritarisme et de rigorisme, la situation était pour le moins pénible, intenable même, aussi cherchera-t-il très rapidement à y remédier.

4 Selon Fernand Ouellet, cité par Denis Monière, Le Développement des idéologies au Québec, Montréal, Québec/Amérique, 1977, p.137.

5 Fernand Ouellet, "Nationalisme canadien-français et laïcisme au XIXe siècle", dans Les Idéologies québécoises au XIXe siècle, de Jean-Paul Bernard, op.cit., p.44.

6 Ibid., p.45.

7 Michel Brunet, op.cit., p.93.

8 Fernand Dumont et Guy Rocher, "Introduction à une sociologie du Canada Français" dans La Société canadienne-française. Montréal, Hurtubise HMH, 1971, p.198.

Il prend d'abord la parole auprès des autorités religieuses pour attribuer l'insubordination et l'inconscience des membres du clergé à une formation déficiente voire même à un choix sacerdotal précipité, ce qui l'amène à proposer à ses supérieurs des examens pour les vicaires de même qu'une surveillance plus étroite et des retraites pour remédier aux nombreuses faiblesses des curés.⁹

Et si Mailloux accepte si mal les faiblesses qu'il rencontre chez ses confrères, c'est probablement autant pour ménager l'influence et le prestige social que le clergé conserve encore que par ascétisme. Il lui semble effectivement très important de sensibiliser les membres du clergé à la gravité de leur situation sociale pour qu'ils puissent faire front commun:

Ces retraites communes serviraient à faire prendre aux curés un même esprit, des mêmes principes, en ce qui regarde le ministère extérieur. 10

Et plus précisément, en rappelant à certains curés la thèse traditionaliste où "le fonctionnement normal et la survie même de la société dépendent à la fois de la suprématie

9 Gilles Langelier, op.cit., pp.26-29.

10 Alexis Mailloux, dans une lettre à Mgr Turgeon, 11 oct.1838, cité par Gilles Langelier, op.cit., p.29.

du pouvoir religieux sur le pouvoir civil et de la pérennité du système monarchique",¹¹ il laissait en définitive peu de place aux aspirations patriotiques de la petite bourgeoisie.

Il s'agissait bien concrètement de convaincre tous les membres du clergé de la place première que leur groupe social devait occuper au sein de la société canadienne-française. Aussi fallait-il que les curés de campagnes, plus près des "habitants", perçoivent le programme des Patriotes comme une menace à leur autorité locale et à leur statut matériel¹² pour qu'ils se rapprochent davantage des prises de positions de l'élite cléricale.¹³ Car dans l'esprit de Mailloux, il ne pouvait être question de remédier à la situation précaire de l'Eglise canadienne de cette période difficile sans offrir d'abord à la population l'image rassurante de l'ordre total.

Il faut surtout voir, dans cet effort de réorganisation des effectifs cléricaux, une prise de conscience de la part de l'idéologue d'une conjoncture politico-religieuse où le groupe social qu'il représente doit lutter pour conserver le pouvoir:

11 Nadia F. Eid, Le clergé et le pouvoir politique au Québec, Une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIXe siècle, Montréal, Hurtubise, 1978, p.22.

12 Denis Monière, op.cit., p.144.

13 Nous faisons référence au Mandement de Mgr Lartigue publié le 24 octobre 1837, qui marque une scission définitive entre les Libéraux et le clergé.

Et voilà que nous sommes menacés de voir
s'élever pour nous des jours de tribulations
et de combats et si nous ne sommes fortifiés
pour soutenir ces tribulations, qu'allons-
nous devenir? 14

Aussi voulait-il en cette année 1840, assurer au
pouvoir clérical, des effectifs solides et motivés capables
d'une grande offensive religieuse.

Par ailleurs, ses efforts pour restructurer une
Eglise stagnante ne se limiteront pas aux seules retraites
ecclésiastiques, il fait également campagne en faveur des retraites
paroissiales alors que cette pratique est encore inconnue au pays.
À l'été de 1840, avant même l'arrivée de Mgr de Forbin-Janson,
il aura prêché avec succès une retraite dans les paroisses de
Sainte-Anne et des environs.¹⁵ Et c'est au cours de ces retraites
paroissiales prêchées au quatre coins de la province dans les
années 1840-1850, qu'Alexis Mailloux réalise vraiment l'étendue
"des maux dont est affligé le peuple"¹⁶. À l'ignorance des curés
viennent s'ajouter dans son esprit les mille et un désordres
d'une population qui n'a ni ses principes ni ses scrupules.

Pour remédier à une situation générale jugée déplo-
rable, il songe bientôt à uniformiser son enseignement auprès
des curés en faisant publier des notes compilées lors de ses

14 Alexis Mailloux, dans une lettre à Mgr Signay le 16 mai
1840, cité par Gilles Langelier, op.cit., p.29.

15 Gilles Langelier, op. cit., p. 39.

16 Ibid., p.32.

nombreuses retraites. Ces notes manuscrites, ou pour mieux dire, ces directives serviront vraisemblablement de base au Manuel des parents chrétiens publié en 1851.¹⁷

Elles s'inscrivent en quelque sorte dans une stratégie idéologique proposée par l'abbé Mailloux qui bénéficie à cette période - peut-être à cause de son titre de grand-vicaire - d'une influence certaine auprès de ses supérieurs.

Il va de soi que la situation stratégique du groupe définitif n'apparaît pas au premier plan dans ces directives, il y est surtout question d'une grande préoccupation morale de l'idéologue qui parvient à associer ses moindres aspirations à l'ordre des choses et aux intentions mêmes de la Providence.

Aussi Le Manuel des parents chrétiens représente-t-il plus qu'une action concrète pour combler les incertitudes d'une situation sociale, il devient également le schéma justificateur d'une Vérité incontestable qui doit permettre au groupe cléricale de restaurer et renforcer son pouvoir au sein de la société.

17 Gilles Langelier, op.cit., p.33.

2.2 Le destinataire

On a vu que les directives devant servir de base au Manuel des parents chrétiens s'adressaient plus particulièrement aux curés des paroisses dans le but d'assurer une certaine uniformisation dans l'enseignement moral de l'Eglise canadienne. Il était alors important pour le groupe définitif non seulement d'informer mais de mobiliser tous ses effectifs pour présenter l'image d'un ordre cléricale parfaitement adapté aux plans providentiels. Mais encore fallait-il que le discours idéologique déjà proposé au cours des retraites ecclésiastiques définisse la situation de manière à susciter l'adhésion et le sentiment d'appartenance au groupe définitif. Car ce n'était qu'une fois informés et convaincus de la grandeur de leur rôle social que les curés de campagne travailleraient efficacement à établir l'hégémonie de leur groupe au sein de la société.

Aussi Le Manuel des parents chrétiens devait-il d'abord apporter des réponses précises aux curés inquiets et dépassés par les mille interrogations d'une population déjà interpellée par des idéologies concurrentes.

Il faut cependant ouvrir une parenthèse ici pour rappeler que les circonstances sociales politiques et idéologiques qui devaient entraîner l'échec de la Rébellion de 1837-1838 seront

plutôt bénéfiques aux aspirations de l'élite cléricale; le sentiment de défaite et d'incertitude qui suivra cet échec, associé aux famines, crises et répressions vécues par la population allaient déclencher chez plusieurs une sorte d'appétence idéologique susceptible de favoriser une autre proposition. Proposition qui serait d'autant mieux acceptée si elle présentait l'image d'une cohérence fondamentale capable d'offrir au demeurant, une sorte de continuité, de suite logique à leur premier objectif. Ainsi, à la résistance dynamique et libératrice des Patriotes, le clergé pouvait encore proposer une résistance conservatrice, défensive, axée sur la soumission et la collaboration, résistance proposée comme beaucoup plus en accord avec les volontés providentielles. Si bien que l'Eglise d'ici n'avait plus qu'à exercer toute l'influence qui semblait lui revenir en cette période troublée en travaillant pour que son clergé devienne le lieu d'un ordre total avant de devenir "l'agent tout désigné de l'instauration ou du maintien d'un certain ordre collectif et individuel".¹⁸

C'est pourquoi il apparaissait important que chaque curé dans sa paroisse offre le spectacle rassurant d'un modèle presque surhumain qui non seulement est indemne de perturbations émotives mais peut aussi agir magiquement sur celles du commun des mortels,¹⁹ en apportant les "bonnes" réponses aux incertitudes.

18 Colette Moreux, op.cit., p. 83.

19 Ibid.

Par conséquent, nous croyons pouvoir souligner qu'en proposant son Manuel, Mailloux ait vu juste et loin, à tout le moins il parvenait à faire d'une pierre, deux coups! D'une part, il rassurait les curés en les faisant profiter de ses lectures et réflexions tout en leur donnant quantité de règles morales applicables au vécu de leurs paroissiens. Les pasteurs n'avaient plus à interroger leurs connaissances théologiques souvent lointaines, le volume pouvant leur rappeler l'enseignement des retraites ecclésiastiques et leur donner autant d'assurance que de solutions. D'autre part, l'ouvrage avait été publié et s'adressait précisément aux parents chrétiens. Ceux-ci avaient donc accès aux recommandations de l'auteur sans médiation. Le volume pouvait alors trouver place facilement dans les foyers à titre de "livre auxiliaire"²⁰ pour les parents, de telle sorte que les connaissances catéchistiques déjà acquises soient complétées et deviennent une mise en action dans leur vie quotidienne. Au mieux, puisque les écrits demeurent, le Manuel pouvait encore suivre les parents d'une génération à l'autre...

Toutefois, sachant déjà que les destinataires de ce discours lisaient très peu et seraient par conséquent peu nombreux à se procurer le volume, l'auteur s'était assuré de sa diffusion

20 Fernand Porter, op.cit., p.193.

à travers la tradition orale en prenant à juste titre les curés de chaque paroisse comme porte-parole. Et bien que le discours idéologique s'adressât aux parents chrétiens, nous savons déjà qu'il était destiné en priorité aux mères de famille, attendu que la formation religieuse des enfants - ultime préoccupation chez Mailloux - revenait dans la société traditionnelle, plus particulièrement à la mère.

En définitive, que ce soit par l'intermédiaire des prêtres ou directement, c'est d'abord à la femme-mère - la maternité étant l'attribut essentiel, seul acceptable de la substance féminine - qu'est demandée l'action. L'idéologue ayant sans doute très bien compris le rôle central et déterminant de celle-ci au sein de la famille, et sachant probablement d'expérience que "... celui qui tient la femme, celui-là tient tout, d'abord parce qu'il tient l'enfant, ensuite parce qu'il tient le mari".²¹ Procréatrice, responsable de l'atmosphère familiale, de l'éducation des enfants, sans parler de la part importante qu'elle prend dans l'économie domestique terrienne, la femme apparaît comme une sorte de capital, en tout cas "c'est le seul agent de production capable de produire, physiquement, d'autres agents de production".²² Aussi l'Eglise,

21 Elisabeth Badinter, op.cit., p.262.

22 Nicole Laurin-Frenette, "Féminisme et anarchisme: quelques éléments théoriques et historiques pour une analyse de la relation entre le Mouvement des femmes et l'Etat", dans Femmes et Politiques, Montréal, Coll."Idéelles", 1981, p.154.

par le biais de l'idéologie, entendait-elle compter sur cette alliée indispensable pour la production et la reproduction de sa mystique chrétienne, à plus forte raison quand il est question de privilégier un mode d'imprégnation des jeunes générations dès le berceau.

En conséquence, il revenait à l'idéologue de convaincre la femme réhabilitée par la maternité du rôle prépondérant qu'à ce titre elle devait assumer dans la société.

La mère de famille ayant pour tâche de former les enfants (objet immédiat du discours)²³ aux vertus chrétiennes, c'était donc sur elle que "reposaient les destinées religieuses et sociales de la patrie"²⁴. Aussi l'idéologue a-t-il jugé bon d'investir la mère d'un pouvoir moral susceptible d'interpréter le discours religieux au sein de la famille aux fins d'en assurer la reproduction et l'application conformes.²⁵

2.3 Le modèle d'action

Associée au mal et au péché depuis la transgression d'Ève, il est proposé à la femme dans le discours idéologique du Manuel des parents chrétiens un seul modèle d'action susceptible

23 Vincent Ross, op.cit., p.31.

24 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.3.

25 Nicole Laurin-Frenette, Production de l'Etat et formes de la nation, Montréal, Éditions Nouvelles Optiques, 1978, p.86.

de la relever de son abjection. Et ce modèle d'action présenté comme l'analogie d'une mission divine, "défini par des vertus précises et par de minutieuses prescriptions"²⁶ pourrait en définitive tenir dans le seul mot abnégation:

Ces vertus et ces qualités sont surtout la pudeur, la franchise, l'honnêteté, l'esprit de dévouement (sic) et de sacrifice, le mépris pour le luxe et les frivoles avantages que procurent la beauté et les vaines parures, l'éloignement des louanges et des flatteries, et ce renoncement à elles-mêmes, cette abnégation qui les rendent propres aux fonctions qu'elles sont appelées à remplir à l'égard d'un mari et d'une famille. 27

En somme, il revenait aux femmes chrétiennes de s'oublier totalement pour se consacrer à la grande mission "de répandre sur la terre la lumière divine"²⁸; mission rédemptrice s'il en est une, qui suppose plus concrètement, la procréation, la formation religieuse intensive des enfants en plus du soutien (moral et physique) indéfectible à l'époux. Pour mieux dire, ce discours impose aux femmes réhabilitées "l'union et la procréation légitime, l'assignation à domicile, la responsabilité du travail ménager, du soin et de l'éducation des enfants"²⁹,

26 Vincent Ross, op.cit., p.34.

27 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.63.

28 François-Xavier Ross Mgr, "L'Enseignement religieux dans la famille, à l'école, au collège, à l'Université et dans la vie chrétienne", Ecole Sociale populaire, No.196, 1930, p.4.

29 Nicole Laurin-Frenette, "Féminisme et anarchisme", op.cit., p.165.

enfin tout l'encadrement d'une tutelle maritale sous la surveillance du curé de la paroisse,

Cependant, cette responsabilité de la femme au sein de la famille dépasse largement la simple production domestique, elle porte également ses ramifications dans l'avenir de la nation pour se prolonger ensuite dans l'éternité. Aussi la femme-mère aura-t-elle à répondre non seulement de ses propres faiblesses mais encore de celles de ses enfants, sans parler du climat moral de la maisonnée...

Oh! que de mères, s'écrie le saint, seront condamnées au jugement dernier! Comment excuser ces mères imprudentes et coupables, dit ailleurs le même saint, qui laissent leurs filles s'entretenir d'amour avec des jeunes gens. Quelques mères ne tremblent pas de laisser des jeunes gens s'introduire chez elles et folâtrer avec leurs filles, pour qu'ils soient obligés de les épouser, et que les liens du péché les unissent ensemble. Les malheureuses! Elles ne voient pas que ce sont là les chaînes de l'enfer, aussi multipliées que les péchés dont leur criminelle tolérance est la cause. 30

En plus d'assurer la femme-mère de son éternelle culpabilité, cette dernière citation fait état également d'une préoccupation constante chez l'auteur pour ce qu'il est convenu d'appeler la pudeur et l'innocence des jeunes filles. Il faut

30 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.205, (il cite alors Saint-Liguori).

dire aussi que pour Mailloux, toute expression de l'instinct sexuel apparaît perverse et indésirable, bien plus, il semble que son éducation soit parvenue à injecter "la notion du mal au sein même de l'essence de la sexualité et non seulement de son exercice"³¹. C'est ainsi que tout effort des femmes pour conserver ou rehausser leur beauté sera considéré par l'auteur comme une forme de vanité extrêmement reprehensible. Sans doute devons-nous admettre qu'une femme à sa toilette témoigne d'un intérêt pour sa personne qui n'est pas dans les règles de la plus parfaite abnégation! Peut-être faut-il rappeler également qu'une femme "parée", constitue pour l'auteur un objet de convoitise, que la recherche dans sa toilette ouvre la porte au "luxe qui touche de si près la luxure"³², et qu'une religion qui prêche la mortification et le renoncement ne saurait "approuver le luxe ou la recherche des superfluités".³³

Cependant, s'il faut en croire certains spécialistes, il n'est pas rare de prêter à Dieu et à la religion le langage de son propre surmoi, c'est-à-dire le langage de ses propres

31 André Lussier, "Notre école confessionnelle et l'enfant", dans Les Robes noires dans l'Ecole, du Frère Hector-André Parenteau, Montréal, Ed. du Jour, 1962, p.161.

32 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.259, (il cite alors Mgr de Saint Vallier).

33 Ibid., p.256.

inclinations inconscientes à la tyrannie morale.³⁴ Ce qui revient à dire que toutes ces règles morales inculquées dans l'enfance qui se dressaient perpétuellement contre l'instinct finissent par se cérébraliser bientôt dans des codes extrêmement rigides qui s'offusquent ensuite de tout ce qui veut vivre. Et de là à considérer la faute intrinsèque à tout plaisir et à toute satisfaction, il n'y a peut-être qu'un pas, très souvent franchi, faut-il le rappeler dans l'histoire religieuse. Aussi la sexualité et la femme qui représente justement cette sexualité, ce débordement des sens dans l'esprit de Mailloux, sont-elles associées et considérées comme dangereuses, souventes fois sources de perdition...

Plusieurs se sont perdus par la beauté de la femme; car c'est par là que la concupiscence s'embrâse (sic) comme le feu. 35

Toutefois puisque la Providence a voulu qu'elles soient (toutes deux) porteuses de vie, et par conséquent légitimées par cette grande et unique fonction, on ne saurait les annihiler complètement. Il y a encore lieu cependant de neutraliser leur action en établissant pour elles des balises très sévères, lesquelles du reste, étroitement surveillées, n'offraient

34 André Lussier, op.cit., p.163, (il s'inspire alors du Dr. C.-H. Nodet).

35 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.180.

à peu près plus de choix. Conséquemment, il reviendra à la femme devenue objet de péché par le désir des hommes, de préserver l'âme de ceux-ci en oubliant ou en faisant oublier leur beauté, leur intérêt, leur savoir, jusqu'à leur présence...

... les principes fondamentaux du christianisme, qui font un devoir à toute femme chrétienne "de se renoncer soi-même; de ne pas aimer le monde, ni aucune des choses qui s'y trouvent; de ne pas se conformer aux modes et aux coutumes du siècle présent; de se revêtir de Jésus-Christ humble, pauvre et couronné d'épines; de crucifier sa chair avec ses vices et ses convoitises; de porter sur son corps la mortification de Jésus-Christ: d'être mort au monde et de mener une vie cachée, avec Jésus-Christ en Dieu". 36

Est-il besoin d'ajouter que cette idéologie du renoncement et du sacrifice qui aurait pu être soulignée par mille autres citations, apparaît dans le texte comme un absolu et s'acharne à n'offrir à la femme chrétienne aucune autre alternative, à tout le moins, aucune autre conception acceptable d'elle-même.

D'autant plus que l'auteur parvient à articuler chaque "segment" de son modèle d'action sur des représentations normatives immédiates de la situation (le quotidien), modèle ultimement rapporté par ailleurs aux normes religieuses (volonté divine), offrant ainsi une image unifiée.³⁷

36 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.270, (c'est nous qui soulignons).

37 Vincent Ross, op.cit., p.41.

De telle sorte que la femme chrétienne puisse difficilement éviter de se voir à travers le modèle proposé, ni de se sentir tenue de s'y conformer.

2.4 Les prémisses (ou sources) idéologiques

Il ne suffisait pas de présenter à la mère de famille chrétienne l'illustration quotidienne d'un modèle idéal de comportement, encore fallait-il que l'idéologue appuie fortement ses dires pour parvenir à justifier adéquatement son projet. Dans Le Manuel des parents chrétiens, les principes invoqués pour justifier le modèle d'action s'articulent plus précisément autour d'un grand principe directeur qui transcende toute valeur terrestre pour se fixer sur le sens suprême de la vie: le salut éternel.

Dans cette perspective, il sera question pour l'auteur d'établir la place prééminente de Dieu dans le monde, d'en faire un point de convergence et d'absolu, justifiant ainsi la place éminente devant revenir au clergé dans la société.

Dans le contexte de nos sociétés rurales traditionnelles, l'appareil clérical était surtout représenté par un seul agent: le curé de la paroisse. Aussi Mailloux a-t-il jugé bon

d'accorder trois chapitres complets à la grandeur et à la dignité de celui-ci, de même qu'au respect et à l'autorité lui revenant de droit divin:³⁸

Et nous, où en sommes-nous à l'égard de nos curés, dans notre Canada? Avons-nous pour eux le respect, la vénération et la soumission que méritent et qu'exigent la haute dignité dont ils sont revêtus, les pouvoirs augustes et redoutables qu'ils exercent au nom de Dieu, et l'autorité que le ciel leur a mise entre les mains? Un curé, même dans nos campagnes, est-il toujours et pour tous, l'homme de Dieu et le représentant de Jésus-Christ? Ses avertissements, ses avis, ses conseils même, sont-ils écoutés avec un religieux respect, reçus avec une sainte avidité, suivis avec une scrupuleuse fidélité? 39

Car si pour l'idéologue, Dieu, le Maître de toute chose, a mis son autorité dans les mains des prêtres, s'Il a permis que l'Eglise interprète sa Loi sur la terre par le biais de chaque curé. Comment peut-on encore prendre à la légère les conseils et avis du "porteur de la loi"⁴⁰ dans une paroisse? La religion n'est-elle pas une sorte de système capable d'englober toutes les sphères de la société, de recouvrir toutes les exigences quotidiennes, de modeler les comportements, voire même d'insuffler

38 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., pp.279-305.

39 Ibid., p.285, (c'est nous qui soulignons).

40 Ou de "l'autorité patriarcale" en termes psychanalytiques.

un modèle d'action à chaque chrétien susceptible de lui assurer la vie éternelle? Et la fin ultime du séjour terrestre n'est-elle pas justement cette vie éternelle? Au reste, seule véritable "finalité désirable" pour un chrétien!

Et les destinataires de l'idéologie auraient-ils encore quelques réticences que Mailloux insiste tout autant sur les qualités bien particulières du pouvoir clérical:

Enfin c'est une vérité incontestable que Dieu a donné des grâces et des lumières spéciales à ceux qui sont chargés d'enseigner et de conduire les autres dans les voies du salut. 41

Du même souffle, il décourage les éventuels tenants du libre arbitre, les natures indépendantes qui songeraient à quelque liberté de conscience:

Ainsi un paroissien ne saurait prétendre à des grâces extraordinaires pour se conduire lui-même dans le chemin difficile de la vertu. Il doit suivre la voie que lui trace son curé, sous peine de s'exposer à tomber dans l'illusion ou à s'égarer. 42

Ce qui revient à dire que le salut éternel est fonction du degré de soumission aux exigences cléricales, ou en définitive, du degré d'intériorisation du modèle proposé.

41 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.292.

42 Ibid.

Bien concrètement, il s'agissait de créer une sorte de mentalité chez les destinataires, les incitant à considérer l'autorité cléricale comme seule valide, capable d'interpréter tout autant l'existence terrestre que la vie surnaturelle. Et à cette fin, l'auteur a bien su démontrer la continuité interne de ses enseignements en articulant toutes ses normes justificatrices sur une fin suprême: le salut de l'âme!

Dans cette optique, la vie temporelle n'étant plus qu'une étape susceptible de faire mériter le ciel, une sorte d'épreuve, on comprend mieux que le définiteur idéologique (le clergé) se sente parfaitement autorisé à définir l'éthique de la vie quotidienne. Il considère avoir charge d'âmes, aussi entend-il veiller scrupuleusement à ce que l'épreuve terrestre soit vraiment méritoire. De là à faire oublier la misère matérielle et les injustices sociales en offrant des satisfactions symboliques actuelles ou post-mortem, il n'y a probablement qu'un pas.

Ainsi le modèle d'action proposé à la mère de famille chrétienne peut bien sembler excessif, injuste, à peu près inaccessible; on lui promettait à titre compensatoire, toutes les gratifications de la soumission et du devoir accompli, pour finir par le salut éternel de tous les siens. Car faut-il le rappeler,

pour l'auteur les premières années de vie d'un enfant restent déterminantes et la religion ne saurait guérir une "âme que la main maternelle aura laissée se gangrener"⁴³. Aussi le salut de la mère apparaît-il tout à fait imbriqué à celui des membres de sa famille.

De sorte qu'une mère de famille canadienne-française désireuse d'assurer son salut éternel devait - plus que tout autre - travailler au salut des autres, à commencer par l'éducation chrétienne intensive de ses enfants jusqu'au rayonnement de sa foi dans chaque geste de sa vie quotidienne. On lui demandait donc, à l'instar du curé dans sa paroisse, de devenir l'indéfectible gardienne de la morale au sein de son foyer. Ce qui revient à dire qu'elle avait le devoir sacré de transmettre à ses enfants et à son mari les mots d'ordre de l'Eglise qui se traduisaient surtout par "la résignation, la modération, la prudence et la maîtrise de soi"⁴⁴.

Autant de vertus qui devaient s'imprégner dans l'inconscient des enfants à travers l'image maternelle et les premières tendresses. Et c'est sur cette image maternelle envahissante qui devait s'appliquer à protéger l'âme et le corps jusqu'à valoriser

43 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p. 7.

44 Marcel Rioux, Les Québécois, France, Ed. du Seuil, 1974, p.90.

le refuge utérin (pureté première, retour aux sources, non-vie), image susceptible de se prolonger ensuite dans l'institution-mère (l'Eglise) lui tenant le même langage, que l'idéologue avait voulu compter.

Un peu comme si le pouvoir sacerdotal voulait s'assurer l'entière collaboration des femmes-mères pour investir la société en envahissant les consciences; un peu comme si les tenants de ce pouvoir voulaient s'allier la force persuasive qu'ils reconnaissent aux femmes pour désarmer subtilement les instances matérialistes, intellectuelles ou politiques qui pouvaient encore prétendre rivaliser avec leur discours!

Parce que le discours religieux était bien clair; le salut éternel ne saurait se mériter sans une soumission totale aux enseignements de l'Eglise, lesquels enseignements souvent rigoureux offraient en contrepartie une signification globale de l'être humain dans l'univers en canonisant tous ses désespoirs terrestres en espérance d'éternité.

Et l'idéologue semble si bien convaincu de l'évidence fondamentale de ses principes qu'il n'hésite pas à fustiger tout autre discours: les femmes devront s'en tenir aux vertus essentielles de leur sexe (le modèle d'action) ou elles ne seront "plus que des instruments dont le démon se sert pour perdre les âmes"⁴⁵.

45 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.266.

À défaut d'une soumission inconditionnelle à l'autorité ecclésiastique (divine), à défaut de se faire l'auxiliaire du clergé dans sa mission rédemptrice, la femme redeviendra l'auxiliaire du Mal dans la société. Il ne saurait y avoir d'échappatoire pour la mère de famille canadienne-française; la conception dualiste, sinon purement manichéenne de l'auteur à son égard ne pouvait lui permettre que l'abnégation ou la damnation!

2.5 Les représentations de la situation

Nous connaissons déjà l'ultime préoccupation de l'auteur quant à la mission rédemptrice des femmes dans le monde. Nous savons également l'insistance du Manuel des parents chrétiens pour le devoir sacré de cette mission: la préparation des "jeunes âmes" à devenir de bons chrétiens pour des fins éternelles. Mais qu'en est-il exactement des "éléments" de la situation socio-historique qui devaient conditionner ce discours? Quelles exigences sociales devaient commander pareil engagement?

Il faut bien admettre qu'en cherchant un peu, il est possible de les voir se détacher en filigrane tout au long du texte, surtout si on les incorpore aux forces en présence sur l'échiquier québécois de cette période.

Tout d'abord il s'agissait de préserver les Canadiens français des influences jugées perverses en provenance des pays européens et du modernisme en général. Il n'est pas inutile de rappeler que l'Episcopat canadien-français de cette première moitié du XIXe siècle, encore traumatisé par la Révolution française et les idées révolutionnaires européennes, témoignait dans ses enseignements (adoptés par Mailloux) d'une hostilité manifeste à tout ce qui paraissait être "monde moderne". Bien plus, on semblait vouloir privilégier une sorte de retour aux sociétés chrétiennes traditionnelles en mettant l'accent sur la structure hiérarchique de l'Eglise, la soumission du peuple et sa fidélité à la monarchie britannique.⁴⁶

Or, les déclarations soutenues des évêques ne devaient pas empêcher pour autant l'influence des idées étrangères dans une fraction importante de la population. Déjà le parti Patriote composé d'une élite intellectuelle issue du peuple avait emprunté au libéralisme européen pour convaincre la masse paysanne d'une libération sociale éventuelle. Aux structures ecclésiales de l'Eglise de même qu'à l'autorité d'un système monarchique, britannique de surcroît, les Patriotes opposaient un Etat libéral démocratique et nationaliste. Mais pour l'aristocratie cléricale, cet antagonisme se traduisait

46 Pierre Hurtubise, "Introduction", Le Laïc dans l'Eglise canadienne-française de 1830 à nos jours, Montréal, Fides, 1972, p.2.

surtout par les positions laïcistes et anticléricales d'un Papineau par exemple "qui concevait la société canadienne-française en termes laïcs et préconisait la séparation de l'Eglise et de l'Etat".⁴⁷ Le laïcisme apparaissait alors comme l'ennemi numéro un d'un clergé devenu vulnérable. Si un Etat anticléricail allait s'emparer de l'Education et des institutions sociales, quelle autorité reviendrait-il encore à l'Eglise? L'éloigner des institutions publiques, c'était la reléguer au fond des sanctuaires, lui faire subir à peu près le même sort que "la trop malheureuse" Eglise française⁴⁸. Alors qu'en tant que société de droit divin mandatée pour la régence des réalités surnaturelles, elle entendait posséder une juridiction suprême, même sur les officiers de l'Etat, lorsqu'elle jugeait leur action préjudiciable au bien spirituel des fidèles⁴⁹. Et l'autorité qu'elle était en droit de détenir sur les matières temporelles l'obligeait justement à surveiller de très près les points stratégiques, à commencer par l'éducation des enfants. Aussi était-il impensable pour l'Eglise de laisser à des instances laïques ouvertement opposées à ses principes d'autorité, la formation de ses nouveaux paroissiens, alors même que pour le parti cléricail, une éducation

47 Denis Monière, op.cit., p.138.

48 Lionel Groulx, "La situation religieuse au Canada français vers 1840", dans RSCHEC, 1941-42, p.59.

49 Germain Lesage, "Un fil d'ariane: la pensée pastorale des évêques canadiens-français" dans Le Laïc dans l'Eglise canadienne-française de 1830 à nos jours, op. cit., p. 19.

adéquate devait d'abord permettre à l'enfant d'acquérir un "type de comportement religieux et moral basé sur des valeurs et des normes déterminées"⁵⁰ par leur groupe. De sorte que, très rapidement, la notion d'éducation dans le discours clérical débouchait sur des préoccupations d'ordre social: elle constituait "en définitive un élément indispensable du mécanisme de reproduction des rapports sociaux existants"⁵¹. Ou elle devait permettre tout simplement à l'Eglise de légitimer et d'assurer son leadership dans la société.

Tout à fait conscient de la position sociale difficile de son groupe, Alexis Mailloux travaillait depuis une quinzaine d'années déjà à la reconquête d'une population distraite par des idéologies nouvelles. Son ouvrage représentait plus que la somme de ses réflexions (prédications), il s'inscrivait carrément dans une stratégie de récupération des valeurs sociales.

Car bien que la défaite du parti Patriote ait aidé la cause "religieuse", tout n'était pas dit dans la société québécoise en 1850, et l'élite cléricale manifestait encore nombre

50 Nadia F. Eid, "Education et classes sociales: analyse de l'idéologie conservatrice - cléricale et petite-bourgeoise - au Québec au milieu du 19e siècle", RHAF, vol. 32, no.2, 1978, p.173.

51 Ibid., p. 174.

d'inquiétudes quant "à la mauvaise éducation de la jeunesse, l'insubordination, le luxe et l'intempérance"⁵². Assez d'inquiétudes pour que l'auteur se sente appelé...

Sans avoir la présomption de me croire du nombre de ceux que Sa Grandeur appelait à son secours dans la garde fidèle de son troupeau, devenu le vôtre, toutefois, j'ose le dire avec assurance, aimant par-dessus tout la sainte foi de nos pères, qui ne peut se conserver au milieu de nous que par l'éducation chrétienne de la jeunesse; je viens déposer aux pieds de Votre Grandeur un livre que je présente dans ce but". 53

Et Mailloux devait insister sur cette éducation religieuse avec la conviction qu'un enfant formé très jeune aux exigences religieuses "dans le doux enveloppement de la maternité"⁵⁴ accepterait plus facilement la condition sociale qui lui était faite sur terre. Un peu comme si une culture symbolique bien intériorisée pouvait protéger à vie des appétences idéologiques concurrentes.

Pour conjurer les relents d'une école laïque, l'auteur invoquait les devoirs premiers et inaliénables des parents chrétiens en matière d'éducation. Pour combattre le libéralisme et l'insubordination, il rappelait les grands principes d'autorité de la

52 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p. 1, (dans la Dédicace).

53 Ibid., (c'est nous qui soulignons).

54 François Xavier Ross Mgr, op.cit., p.217.

pensée orthodoxe qui appellent autant de soumission que de résignation; aux effets jugés négatifs du matérialisme et du modernisme, il oppose un spiritualisme excessif, une abnégation consacrée!

Abnégation qui profile la représentation d'une société rurale où "le défrichement de nouvelles terres et la pratique de la plus stricte économie"⁵⁵ domestique, sont de rigueur. Abnégation qui suppose encore une économie agricole autarcique où la femme doit disposer de toutes ses énergies dans la formation des générations montantes, où la femme guidée par le clergé doit devenir le personnage stabilisateur; celle qui symbolise l'enracinement aux croyances religieuses comme à une terre ingrate, enfin celle qui s'oublie pour que la nation grandisse et la religion catholique s'épanouisse.

Par ailleurs, en s'attardant davantage aux représentations de la situation faites dans le Manuel, nous y voyons également un effort, une suprême tentative pour créer ou recréer une vision unanime de la société québécoise. Il y est question d'un monde rural traditionnel quelque peu perturbé mais encore centré sur la paroisse et la tradition, assuré par la continuité familiale. Et malgré les faiblesses morales de ce monde, malgré les incompatibilités nombreuses, les dangers (modernisme - urbanisation), que

55 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.248.

l'auteur y discerne et critique au passage, les représentations de ce monde rural demeurent et s'acharnent à demeurer relativement homogènes, renforcées au demeurant, par un effort systématique d'unification sur le plan "vertical" par des prémisses abstraites comme la salut éternel.⁵⁶

De sorte que les vertus traditionnelles (le modèle d'action) de la mère de famille chrétienne apparaissent nécessaires non seulement pour le salut éternel de tous les siens mais encore pour conserver une situation sociale paisible, idéalisée par le passé, où l'intérêt général de toute une nation s'identifie, dans une sorte de mystification, à l'intérêt particulier du groupe définitif.

56 Vincent Ross, op.cit., pp. 51-52.

CHAPITRE III

INFLUENCE DU MANUEL DES PARENTS CHRETIENS DANS LA FORMATION DES MENTALITES

1. L'ENCADREMENT DU BERCEAU À LA TOMBE

La pensée idéologique de l'abbé Mailloux, nous l'avons souligné, s'articulait autour d'une intention bien précise : légitimer le pouvoir clérical dans la société québécoise en donnant un sens mystique, une orientation ultime à la vie quotidienne. Cette intention ne mérite pourtant pas d'être interprétée comme la simple manifestation d'un appétit cupide du pouvoir. Dans la conception du monde de l'auteur, le contrôle qu'il voulait exercer et voir exercer par les membres du clergé convenait à l'ordre naturel voulu par Dieu, à celui d'une société "bonne" et saine, épargnée des maux du modernisme, surtout de la doctrine jugée fautive de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Et les foudres qu'il faisait pleuvoir sur les ennemis d'une telle vision du monde prenaient sans aucun doute appui sur la conviction très profonde que cette vision était la Vérité¹.

1 Hubert Guindon, "Réexamen de l'évolution sociale du Québec" dans La société canadienne-française, op.cit., p.163.

Ainsi, pour l'idéologue, il était tout à fait normal que l'organisation sociale soit non seulement étroitement liée au sacré mais encore qu'elle "se fonde sur le religieux, s'explique par lui et n'a(it) d'autre signification que d'y conduire"². Et puisque nul projet social ne saurait se réaliser sans l'intervention de la Providence, le pouvoir politique n'avait pas vraiment de consistance propre, il devait tout à l'autorité de Dieu et par conséquent, devait reconnaître pareillement la prééminence de ses représentants dans la société. Suivant cette logique, l'Eglise (mandatée par Dieu) avait bien plus que le droit, il était de son devoir de veiller scrupuleusement à ce que les projets politiques d'ordre profane conviennent parfaitement aux destinées religieuses envisagées pour les populations présentes et à venir. Si bien que le projet religieux (social) de l'idéologue en ce qui touche l'éducation des enfants, lui semblait non seulement légitime, la situation sociale l'avait rendu nécessaire, pressant même... De sorte qu'en y rétablissant les grandes "vérités traditionnelles", il entendait contribuer à restaurer l'ordre social pour le plus grand bien des assises tant profanes que religieuses de la société:

"Il est donc d'un grand intérêt pour la société, dit l'auteur déjà cité, "que ses membres soient formés, dès l'enfance, à des principes conservateurs

2 Denis Savard, "Vers une réinterprétation du couple religieux-profane" dans Religiologiques, op.cit., p.131.

de l'ordre, à des vertus sociales, à l'amour de Dieu, du prochain, de la patrie; et qu'on leur inspire, dès leur bas âge, de l'horreur pour tout ce qui peut attirer les fléaux de la colère du très haut, nuire aux autres, et leur être funeste à eux-mêmes; il est donc de l'intérêt de la société, et de son plus vif intérêt, qu'on inculque l'amour de la religion aux enfants, ..." 3

Et c'est en ces termes qu'il devait préciser l'apport important de la religion dans la formation de l'être social:

"La raison en est que, la religion montrant à l'homme toute la noblesse de son être, toute l'étendue des devoirs qu'il a à remplir, toute la gloire de sa destinée, elle présente en même temps à l'esprit, pour le conduire à son but, les lumières les plus sublimes; à son coeur, les consolations les plus douces; à ses efforts vers la vertu, les promesses les plus magnifiques; à sa faiblesse qui est extrême, les secours les plus puissants: à ses passions bouillantes et fougueuses, le frein le plus salutaire et le plus efficace; en sorte qu'au sortir des mains de la religion qui l'a formé, si on y ajoute la connaissance des arts et des sciences humaines, l'homme sera tout ce qu'on voudra qu'il soit pour rendre à la société les services les plus importants et de la manière la plus parfaite." 4

Si nous suivons bien cette pensée, la société politique avait donc intérêt à ce que la société religieuse "s'empare de l'homme social à sa naissance"⁵ pour "réprimer ses volontés

3 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.9, (il cite Saint-Chrysostôme), (c'est nous qui soulignons).

4 Ibid.

5 Louis de Bonald, op.cit., p.167.

dépravées ou ses passions"⁶ avant qu'elles ne se développent et n'engendrent des "actions ou des doctrines pernicieuses"⁷ dangereuses pour l'ordre établi. Ce qui revient à dire aussi qu'une société politique "conservatrice" avait tout intérêt à céder le pas au pouvoir religieux, tout intérêt à ce que la religion donne un sens à la vie terrestre, un sens mystique qui parviendrait à détourner les citoyens des réalités sociales, ou qui, à tout le moins, les ferait accepter plus facilement...

Cependant pour Alexis Mailloux, la question ne semble pas se présenter tout à fait sous cet angle; les sociétés n'ont et n'auront que le climat social qu'elles méritent, en ce sens que, "si toute autorité légitime vient de Dieu",⁸ tout sujet d'une communauté aura à répondre en conséquence de ses devoirs à l'égard des divers paliers de cette autorité et ceci tant au niveau collectif (fléaux, troubles sociaux), qu'individuel (conscience). Aussi était-il impérieux que chacun s'applique d'abord à devenir meilleur selon la morale chrétienne (respectueux, soumis, détaché des biens de ce monde) au sein des petites collectivités (famille et paroisse) pour que le climat social s'apaise, que la nation s'épanouisse.

6 Louis de Bonald, op.cit., p.167.

7 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.8.

8 Ibid., p.291.

Toutefois, il ne pouvait être question d'une quelconque harmonie sociale, de retrouver la société sereine de "nos pères", sans que l'Eglise exerce préalablement le leadership social qui lui revenait; sans qu'elle parvienne à assurer l'encadrement religieux nécessaire à chacun au sein de ces premières collectivités. Et cet encadrement religieux, est-il besoin de le rappeler, se traduisait d'abord et avant tout par le maintien de son hégémonie en matière d'éducation, dans cette éducation qui, dans Le Manuel des parents chrétiens prend tous les aspects d'un véritable mécanisme de contrôle et de reproduction, et qui entend au reste, suivre l'être social non seulement dans sa jeunesse, mais encore du berceau à la tombe.

Ce dernier point étant précisé, pouvons-nous maintenant affirmer que le plan éducatif (l'encadrement religieux) qu'il propose dans sa quête d'une certaine harmonie sociale, soit parvenu à atteindre son objectif? Serait-il exagéré de penser que l'ouvrage ait eu quelque influence dans la formation des mentalités?

On comprendra sans doute, qu'il ne saurait être question d'établir dans ce troisième chapitre un compte rendu ou un diagnostic d'ensemble sur tous les rebondissements religieux et sociaux qui ont affecté les populations depuis la parution de l'ouvrage en

1851; notre intention - beaucoup plus modeste - vise surtout à retrouver l'essentiel de la question, ou à tout le moins, à en dégager quelques avenues...

Au niveau de l'incitation

Nous avons vu précédemment que l'idéologue comptait pouvoir atteindre ses objectifs en s'appuyant d'abord sur la tradition orale. L'influence très limitée de la presse et des imprimés attribuable à un haut taux d'analphabétisme aurait pu, à elle seule, l'inciter à accorder une importance particulière aux moyens oraux.⁹ Cependant nous croyons qu'il aura été convaincu également, lors des nombreuses retraites prêchées dans différentes paroisses, du pouvoir social que pouvait exercer un prédicateur. Il aura sans doute été à même de constater qu'un curé dans sa paroisse pouvait constituer un agent de socialisation très efficace parce que d'une part, il était investi d'un pouvoir religieux (presque magique) et que d'autre part il représentait, surtout dans les petits villages, le seul lien que la population avait vraiment avec la tradition écrite.¹⁰ La chaire paroissiale pouvait donc

9 René Hardy, Les Zouaves, Une stratégie du clergé québécois au XIXe siècle, Montréal, Boréal Express, 1980, p.239.

10 Marcel Rioux, Les Québécois, op.cit., p.50.

devenir "le lieu principal où les normes essentielles de la vie individuelle et collective sont énoncées et rappelées"¹¹, ou en quelque sorte, le lieu privilégié pour qui veut exercer - par le biais des consciences individuelles - une forme première de contrôle social!

Or, Le Manuel des parents chrétiens rejoignait les curés des paroisses aussi bien par leur "participation à une culture livresque"¹² que par leur appartenance à une hiérarchie sociale bien spécifique; il s'appliquait justement à préciser leur position dans la société (autorité de droit divin) et proposait à chacun de leurs paroissiens - jusqu'aux plus jeunes - des modèles de conduite bien déterminés. Il constituait en somme un précieux réservoir de normes, de réflexions religieuses, susceptibles d'alimenter tout autant les instructions dominicales que de donner un sens second à la vie quotidienne.¹³ Du reste,

11 Jean-C. Falardeau, "Rôle et importance de l'Eglise au Canada français" dans La société canadienne-française, op.cit., p.358.

12 Serge Gagnon et René Hardy, L'Eglise et le Village au Québec 1850-1930, Montréal, Leméac, 1979, p.12.

13 Si bien qu'il est possible de retrouver dans les cahiers de prônes de la paroisse de Nicolet par exemple, de longues tirades qui, tant par la forme que le contenu, semblent tirées du Manuel (aux pp. 178,179,180,203) dans Pouvoir social et encadrement religieux et moral des curés de Nicolet d'après les cahiers de prônes: 1870-1910. Thèse (Etudes québécoises) par Claude Wintgens-Klimov, avril 1981, pp.62,66,75.

en insistant sur la grandeur et les obligations du sacerdoce, le Manuel demeurerait très concret, cohérent même; il s'attardait volontiers au domaine de l'agir des pasteurs, à leurs responsabilités sociales se traduisant surtout par l'obligation d'instruire, d'exorter:

Chargé de régler les consciences, il doit veiller à tout ce qui les intéresse. Or quel est celui des devoirs religieux ou sociaux qui n'intéresse pas la conscience? Dieu le rend responsable de tout le mal que par sa faute ou sa négligence il n'aura pas empêché. Une voix lui crie sans cesse du haut du ciel: "Si je dis à un de tes paroissiens: tu mourras, parce que tu as péché, et que tu ne lui fasses pas connaître ce que j'ai résolu de faire contre lui, pour le porter à la pénitence, cet homme, ton paroissien, mourra dans son péché; mais à toi mon ministre, à toi son curé, je demanderai son âme"..... "Malheur à moi, dit St.Paul au nom de tous les pasteurs, malheur à moi si je ne fais pas connaître à ceux dont je suis chargé, la sainte morale de l'Evangile! Car c'est pour moi une obligation rigoureuse de le faire. Quelle épouvantable responsabilité! 14

Investis du ministère de la Parole et des responsabilités qui s'y rattachent, les curés - pour peu qu'ils reconnaissent les enseignements des autorités ecclésiales - devaient s'employer à activer la pratique religieuse dans leur paroisse (la situation sociale l'exigeait), à multiplier tout autant les

14 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.298, (c'est nous qui soulignons).

occasions que les formes d'encadrement (retraites, catéchismes, sacrements); bref, à orienter autant que faire se peut les conduites individuelles en fonction du système de valeurs proposé.

Il semble bien que dans le cadre paroisse-village qu'a connu le Québec, le curé ait incarné l'autorité suprême; il aurait été l'âme dirigeante, le père spirituel de sa paroisse (la famille des familles), et à ce titre, il aurait pu se permettre d'exercer un véritable contrôle sur la population, mieux, - dans l'optique du Manuel - on pourrait dire qu'il s'est en quelque sorte acquitté de ses devoirs et responsabilités. Bien sûr cette forme de contrôle s'appliquait d'abord à l'univers religieux des paroissiens, à l'expression de leur foi et de leur piété, mais très rapidement, la nécessité de préserver la morale et les bonnes moeurs l'incitera à intervenir dans presque tous les domaines de la vie courante.

Il faut dire qu'en étant le détenteur exclusif des registres d'état civil d'une paroisse, il se trouvait à participer obligatoirement à tous les événements importants de la vie de ses paroissiens: naître, c'était surtout devenir chrétien par le baptême, se marier, mourir, c'était essentiellement subir les divers rites dits "de passage" qui fixaient les différents

statuts de l'individu au sein de sa communauté. Aussi la vie quotidienne des paroissiens était-elle ponctuée par la cloche de l'église qui annonçait une naissance, un mariage, un décès; l'angélus, la volée annonçant la messe dominicale: autant de messages à la communauté paroissiale...¹⁵

On ne saurait donc plus s'étonner que dans les paroisses rurales traditionnelles - où les moyens de communications étaient réduits au minimum - ,le prône dominical et les divers offices religieux aient permis une réelle ouverture sur le milieu, parfois même sur le monde. Le pasteur s'adressait à une communauté immédiate, c'est-à-dire à un groupe où les adultes du moins sont personnellement connus (caractère personnalisé des rapports), et où les groupements ou associations n'existaient à peu près pas.¹⁶ De sorte qu'en obligeant tous les paroissiens adultes à assister aux diverses célébrations; c'est toute la paroisse (y compris les femmes¹⁷) qui se sentait bientôt concernée, impliquée même... Plus encore, l'information

15 Colette Moreux, Fin d'une religion?, Montréal, P.U.M., 1969, p.38.

16 Rolland Litalien, Le prêtre québécois à la fin du XIXe siècle, Montréal, Fides, 1970, p.105.

17 Ces dernières n'étaient-elles pas en général plus attentives aux discours du curé? Discours "qu'un mari trop rustre, trop distrait ou simplement endormi" ne savait pas toujours enregistrer. Dans L'Eglise et le Village au Québec 1850-1930, de Serge Gagnon et René Hardy, op.cit., p.18.

véhiculée dans ces occasions touchait directement les gens (baptêmes, mariages, sépultures, travaux communautaires), et permettait une sorte de solidarité, de cohésion sociale. Si bien que les paroissiens, - dans un mélange inextricable de leur foi et de leur vie sociale - finissaient par trouver autant de bonnes raisons pour participer aux diverses manifestations religieuses de leur paroisse.

Par ailleurs, la religion a, de tout temps, joué un rôle sécurisant pour l'être humain et, devant ses craintes d'un lendemain difficile, devant son angoisse face à la mort; elle lui offrait toujours des réponses salutaires sinon apaisantes.¹⁸ Sans vouloir exclure les valeurs fondamentales de toute pratique religieuse, cette recherche d'une sécurité dans la religion ne pouvait guère être absente de la société rurale canadienne-française, et ceci pour quelques bonnes raisons: d'une part, il s'agissait d'un milieu "naturel", où les gens étaient en contact immédiat avec les forces de la nature et où la culture locale était une transmission d'expériences plutôt que de connaissances scientifiques.¹⁹ Aussi, il ne pouvait être question d'adopter une autre

18 Jean-Marc Charron, "Rites anciens, rites nouveaux", dans Communauté chrétienne, Religion populaire des Québécois, Vol.16, no.96, p.643.

19 Rolland Litalien, op.cit., p.105

lecture face à un événement nouveau, ni de réfléchir "scientifiquement" pour solutionner quelques problèmes éventuels. Si bien que les populations, - surtout celles qui travaillaient les champs - se considéraient tout à fait à la merci de forces supra-naturelles qui non seulement les dépassaient mais encore semblaient vouloir les menacer.

D'autre part, certains facteurs psychologiques en rapport avec la situation sociale de cette période (l'atmosphère des lendemains de l'Union, la désespérance devant un avenir toujours incertain), devaient inciter les gens à chercher appui du côté des forces traditionnelles:

À quoi donc nous lier, nous cramponner?
 À l'autorité de nos pasteurs légitimes.
 C'est là qu'est notre force; elle n'est
 pour nous que là; elle n'est nulle part
ailleurs. 20

"La survivance était (donc) possible, mais en s'appuyant fermement sur les traditions et en faisant de l'Eglise, seule force interne assez puissante, l'armature de la nationalité"²¹. Et puisque les peuples ne se passent pas facilement d'espoir ni

20 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p. 293, (c'est nous qui soulignons).

21 Fernand Dumont, "Sur notre situation religieuse" dans Relations, 302. 37, février 1966, p.36.

"d'un système de sécurité ajusté aux conditions de leur existence"²²; les Canadiens français en viendront à considérer l'Eglise d'ici (d'abord l'église du village) comme principal lieu d'identification et de solidarité.

La religion catholique sera alors socialisée et culturalisée; "elle avait tellement bien épousé la condition québécoise qu'elle n'apparaissait plus comme une institution universelle qui venait de l'extérieur informer des rites et des croyances; elle était devenue partie intégrante d'un certain genre de vie"²³. Plus encore, elle se ferait l'expression d'un témoignage collectif, la revendication ouverte d'une identité comme d'une dignité. Peut-être bien aussi l'unique moyen de résistance qui restait encore à ces gens...²⁴

Il va sans dire que, dans ce processus de naturalisation de la religion, le rôle du curé de la paroisse ne pouvait qu'être déterminant. C'est par son truchement que devait s'opérer graduellement l'unanimité, ou la quasi-unanimité religieuse, et par ses enseignements (catéchismes, conseils,

22 Fernand Dumont, (Commission d'études sur les laïcs et l'Eglise), L'Eglise du Québec: un héritage, un projet, Montréal, Fides, 1971, p.68.

23 Marcel Rioux, op.cit., p.44.

24 Harvey Cox, La séduction de l'esprit, Paris, Seuil, 1973, p.109, cité dans Communauté chrétienne, op.cit., p.609.

admonestations) que le message chrétien devait pénétrer les mille et un replis des consciences individuelles et collectives jusqu'à sacraliser les moindres travaux domestiques, les saisons, les espaces, - et surtout s'il s'inspirait du Manuel - jusqu'à privilégier le sens de la croix (abnégation) dans la vie quotidienne!

Ce message chrétien n'aurait probablement pas su passer dans les mentalités, du moins aussi unanimement, sans qu'il s'attache plus particulièrement à certains éléments de la subjectivité (culpabilité, crainte), sans qu'il renvoie également à des jugements et des sanctions bien concrètes. Ainsi, à une population agricole, soucieuse de sa récolte, de sa descendance (survie) et de son salut éternel, on proposait une sorte d'armature religieuse composée de tout un répertoire de rituels (dévotions, jeûnes, sacrifices) visant à exorciser toute angoisse (malheurs, foudres célestes), susceptible de rappeler par la même occasion le sens premier de l'existence terrestre.

Il semble bien cependant qu'il n'était pas simple du tout pour un pasteur de conduire son troupeau à la maison du Père, ni de tout repos de prendre chacun de ses paroissiens dès la naissance par le baptême pour le conduire par le rite

des divers sacrements jusqu'à la mort, surtout si l'on se fie à l'expérience et aux affirmations de l'abbé Mailloux:

À toute cette responsabilité qui épouvante la conscience, ajoutez cette vie, que vous ne voyez pas, cette vie entière passée avec les morts ou les mourants, ou à entendre les prévarications, les crimes, les outrages faits à celui dont il est le ministre; ajoutez ce qu'il y a de déchirant pour une âme sensible, d'être la confidente des peines de la pauvreté, des souffrances d'une veuve infortunée, des plaintes des malheureux, des douleurs de la maladie, des maux de toute sorte qui accablent ceux que son coeur lui fait regarder comme ses enfants. Faites-vous une idée, si vous le pouvez, de ses douleurs intimes à la vue des péchés de ses paroissiens, et surtout de l'égarement de ces jeunes enfants qu'il a lui-même instruits, sanctifiés, nourris de la chair du fils de Dieu, et que le sanglier de la forêt, que la bête féroce, comme dit le prophète David, qu'un misérable scandaleux vient de perdre et de séparer de Dieu par une mauvaise action! 25

Tant et si bien que les curés des paroisses connaissant des ministères difficiles - et ils étaient probablement nombreux - des enfants déjà "endurcis" lors de l'enseignement catéchistique par exemple, voudront s'assurer - comme le suggère le Manuel - l'entière collaboration des mères de famille dans la formation religieuse des générations montantes:

Faudra-t-il attendre que des enfants soient assez âgés pour fréquenter les instructions des catéchismes? Mais sera-t-il encore temps de les

25 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p. 300, (c'est nous qui soulignons).

former aux vertus chrétiennes et aux pratiques de la religion, quand probablement ils auront contracté des habitudes, et peut-être même des vices qui leur rendront ces vertus et ces pratiques insupportables ou odieuses? Sera-t-il encore temps pour guérir ces maladies de l'âme que la main maternelle aura laissées se gangrener? La religion pourra-t-elle encore, comme elle le doit toujours, occuper la première place dans une âme remplie de tout ce qui lui est contraire? Non, ce ne sera jamais quand l'âme est souillée par le péché, quand le cœur a reçu le poison du vice, quand la volonté s'est affranchie du joug de la morale chrétienne; quand l'esprit s'est imprégné des idées de la malheureuse liberté que procure l'habitude de faire le mal: ce ne sera jamais alors facile, ni quelquefois même possible, de rendre un enfant vertueux. 26

Et devant l'évidence, voire même l'urgence de certaines situations en milieu paroissial, les pasteurs auront vraisemblablement compris qu'il était dans l'intérêt commun de faire explicitement appel aux femmes pour contribuer à rétablir l'ordre naturel de la collectivité (une certaine harmonie sociale); et qu'à cette fin, ils auraient d'abord à insister sur la vocation réformatrice de la femme réhabilitée (la mère), pour ensuite orchestrer et orienter l'engagement social de celle-ci dans le cadre bien déterminé de l'organisation familiale.

26 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.7, (c'est nous qui soulignons).

2. LE MYTHE FAMILIAL (RACINES RURALES)

Si la paroisse apparaissait comme le lieu communautaire de la foi et de la vie sociale dans le Québec francophone de cette deuxième moitié du XIXe siècle, elle n'en demeurerait pas moins une entité religieuse qui devait son existence et son épanouissement au regroupement d'une certaine quantité d'autres entités: les familles. Et si l'institution paroissiale de cette période connaissait pareille célébration culturelle, c'était très certainement parce qu'elle s'appliquait à répondre aux attentes du milieu, peut-être même à les devancer. Ainsi lorsque les prêtres - s'inspirant de la pensée traditionaliste - devaient insister sur la réalité familiale, dégageant au passage quelques modèles d'action, ils allaient, présumons-nous, à la rencontre de profondes aspirations.

La présence des pasteurs à la vie des familles, aux petites comme aux grandes préoccupations de l'existence, n'était pas sans créer un climat de confiance, une sorte de réconfort moral suscitant des attentes toujours plus nombreuses et des directives toujours mieux suivies. Il ne pouvait guère en être autrement puisque le curé entendait représenter le père de la

famille paroissiale et que cette paternité supposait une alliance tout aussi grande de bonté que d'autorité. À ce titre donc, et fort d'une autorité paternelle agrandie par son ministère et son savoir, le curé était censé prendre des décisions concernant des personnes qu'il aime comme un père, des personnes dont il veut le plus grand bien, mais dont il attend aussi une affection respectueuse, ou à tout le moins, un profond respect. Et puisque c'est sur l'autorité religieuse que devaient reposer l'ordre social et la paix dans les familles, on ne s'étonnera pas qu'un père spirituel se sente investi doublement et veuille réprimer avec tant d'ardeur la "corruption originelle en dressant les jeunes générations au respect et à l'obéissance"¹.

À cet égard cependant, les curés les mieux intentionnés, n'arrivant pas toujours à couvrir le territoire ordinaire de leurs exigences spirituelles, seront bien forcés d'admettre qu'ils n'avaient à peu près aucun contrôle sur la première formation religieuse de leurs ouailles - formation jugée pourtant déterminante dans Le Manuel des parents chrétiens - et qu'à cet effet, ils avaient certainement besoin d'une collaboration plus

1 Frédéric Le Play, L'Organisation de la famille, cité par Pierre Brechon dans La famille, idées traditionnelles idées nouvelles, Paris, Ed. du Centurion, 1976, p.24.

étroite et mieux articulée au niveau premier de la structure sociale: le niveau domestique.

Il s'agissait bien sûr de convaincre les mères de famille, principales intéressées dans l'éducation des enfants, du rôle social qui leur incombait (avenir de la nation), de l'immense responsabilité morale que la Providence avait voulu rattacher à la maternité et que cette fonction maternelle (conception et prise en charge des enfants) représentait à plus d'un égard, leur unique planche de salut!

Aussi était-il dans l'ordre des choses que les curés des paroisses, soucieux de restaurer la société ou leur pouvoir social immédiat, s'attarde d'abord à restaurer l'institution première de cette société: la famille chrétienne. Pour bien situer le rôle-clé de la mère de famille dans la communauté, il fallait sans aucun doute reconnaître au préalable son champ d'action, son "unité de production et de reproduction"². Le seul fait de reconnaître la famille chrétienne comme l'unité sociale primordiale contribuerait à donner à la maternité une véritable auréole de dignité, de grandeur, laissant entendre ainsi qu'il n'y a pas de plus noble service à rendre à la nation qu'éduquer religieusement une famille.

2 Edward Shorter, Naissance de la famille moderne, Paris, Le Seuil, 1977, p.13.

Dans cette perspective, le discours religieux saura se faire insistant et répétitif; il devait s'appliquer de plus en plus et sur des décennies à définir la famille en regard d'un idéal, pour ne pas dire d'un stéréotype. Cette famille-modèle qui présentait tous les éléments d'un mythe devait devenir l'ultime "implicant" à partir duquel s'explicitaient les rôles, axiologies et codes de la société.³

Et non seulement la famille-institution de ce discours pouvait préciser ce que devaient être les comportements des hommes, femmes et enfants qui la constituaient, mais encore, elle conférait une signification (un sens) à l'existence même; une sorte de réalité plus vraie que la réalité quotidienne, une réalité qui se situait hors de l'histoire, dans un temps autre, mais entendue comme plus vraie et plus grande que la situation vécue.

Or ce modèle familial - qui devait prendre avec le temps tous les accents, toute la valeur expressive d'un mythe - n'inventait rien. À l'exemple de tout système social de représentations et par un jeu extraordinairement compliqué de révélations et de dissimulations, il s'appliquait bien davantage à déplacer,

3 Gilbert Durand, "Le social et le mythique", Pour une topique sociologique, Cahiers internationaux de Sociologie, Vol. LXXI, juillet-déc. 1981, p.289.

à transposer et les éléments et les situations.⁴ Aussi le mythe familial véhiculé dans la société canadienne-française par les définisseurs de situation devait-il en définitive s'élaborer et se déployer à un triple niveau:

1⁰ Il se basait tout d'abord sur un certain nombre de faits réels: 5

La famille apparaissait alors au premier plan des institutions sociales parce qu'elle était en quelque sorte la première société de tout être humain. Le groupe familial se détachait sans doute très nettement de tout autre groupe social par la multiplicité et la pérennité de ses interactions, voire même par la subtilité (induction inconsciente) de ses échanges; le fait étant plus prononcé encore dans les sociétés traditionnelles (famille élargie). On avait été à même de constater par exemple - et le Manuel l'avait fortement souligné - que l'enfance humaine dépendait largement de la "qualité" des soins maternels (malgré la dyade parentale), que cette exigence entraînait - surtout si les enfants étaient nombreux - un investissement affectif très important ou une implication quasi-permanente de la mère de famille. Ce qui supposait déjà une grande disponibilité, voire même une

4 Jean LeMoyne, Convergences, Essais, Montréal, Ed. HMH, 1969, p.71.

5 Yvonne Castellan, La famille, du groupe à la cellule, Psychismes, Paris, Dunod, 1980, p.59.

bonne dose de dévouement, pour combler les besoins physiques les plus immédiats des enfants, pour que, libres du harcèlement des sollicitations corporelles, ils éprouvent assez de quiétude et de confiance pour s'ouvrir à de nouveaux apprentissages.

Car si la vie familiale est le lieu des premiers rapports humains, elle est par le fait même le lieu de la transmission et de l'intégration des valeurs culturelles. Ce qui revient à dire en somme qu'un être humain y apprend la société tout en y vivant cette société puisque l'unité familiale demeure le champ d'application par excellence de toutes valeurs intégrées tant morales que sociales.

Si bien que le système de valeurs et de normes comportementales ayant cours dans un groupe familial ne pouvait être indépendant du système de la société globale; il avait déjà établi ses correspondances, pourrait-on dire, avec les valeurs et exigences de son milieu.

20 Suite à cette collecte d'un certain nombre de faits réels, le mythe familial articulait alors ces faits de manière à répondre à certains motifs psychologiques. "C'est le travail d'organisation de la cognition en un scénario fortement investi affectivement". 6

Si la famille représentait le berceau de la culture, la pierre angulaire de l'édifice social, elle méritait bien

qu'on s'y attarde (dans le discours religieux) et qu'on précise un peu mieux et son importance et ses composantes; au reste n'était-elle pas déjà au centre des préoccupations (ecclésiastiques et philosophiques) de ce XIXe siècle! Or, préciser l'importance de la famille c'était d'abord spécifier sa seule fin: "la production et la conservation des enfants"⁷. Produire d'abord de nouveaux citoyens pour la nation bien sûr, pour que le peuple canadien-français (dans une situation historique difficile) se renouvelle et se perpétue mais encore et surtout former des nouveaux chrétiens pour l'Eglise, pour conserver les traditions et les valeurs chrétiennes, lesquelles valeurs correspondaient plutôt bien - nous l'avons vu chez Mailloux - aux valeurs civiques et nationales.

Et puisque les premières années de vie d'un enfant semblaient vouloir influencer sur tout son avenir social; il fallait bien investir quelqu'un de cette responsabilité, et faire reconnaître socialement cette fonction (mission). Or, la mère de famille était au coeur même du groupe familial et de la vie parce que déjà aux prises avec ses fonctions biologiques et les charges familiales s'y rattachant. Il allait presque de soi qu'elle devienne la première interpellée du discours religieux, la principale impliquée dans l'élaboration du mythe familial.

7 Selon Louis De Bonald, cité dans La famille, idées traditionnelles idées nouvelles, de Pierre Brechon, op.cit., p.27.

On exaltera alors l'indispensable contribution de la femme-mère au bien-être général comme au salut de la nation, contribution se traduisant surtout par la fécondité et la pieuse harmonie des vertus domestiques. La position de la mère au sein de la famille devra s'enrichir de devoirs nouveaux, de responsabilités plus grandes: elle ne se limitera plus à façonner des corps mais aussi des âmes.⁸ C'est la mère qui dans le silence de son foyer, dans l'accomplissement de tâches harassantes comme dans la multiplication des petits gestes et attentions d'ordre pratique, saura, obscurément mais réellement, inculquer les valeurs essentielles de la nation. La maternité deviendra un rôle gratifiant parce que chargé d'idéal. On ne parlera plus que de cette "grande et noble fonction" avec le vocabulaire et les accents de la religion; il n'apparaissait pas excessif d'évoquer la "vocation" ou le "sacrifice" maternel. Bref, on attachait volontiers et de plus en plus un aspect mystique au rôle maternel;⁹ la maternité allait accéder à un statut presque sacré!

Toutefois et alors même qu'une mère de famille chrétienne devait s'oublier, s'annihiler pour le salut de la famille et de la nation; elle ne devait pas pour autant se considérer

8 On se souviendra que toutes les recommandations du Manuel s'organisaient autour de cette intention.

9 Elisabeth Badinter, op.cit., p.219.

comme une véritable sacrifiée, bien au contraire, elle était dans un sens privilégiée puisqu'elle avait été choisie - à l'instar du prêtre - pour cette vocation providentielle et qu'elle héritait par conséquent d'un rôle social agrandi, magnifié, qui prenait justement tous les aspects d'une maternité spirituelle. Et si cette mystique maternelle semblait vouloir impliquer une existence difficile, souvent morne, "loin des vanités du monde"¹⁰; elle cachait en réalité - dans cette réalité autre - des trésors de vertu et d'abnégation qui devaient briller d'une incomparable lumière sur les générations à venir...

30 Aussi sera-t-il question dans l'élaboration du mythe familial d'ajuster quelque peu ce scénario aux rapports sociaux réels ou désirables dans le groupe familial. 11

La correspondance entre le rôle maternel et la famille-institution semblait vouloir donner à la mère de famille une meilleure position sociale. Car si l'Eglise (l'idéologie dominante) reconnaissait à la femme-mère une vocation spirituelle irremplaçable; elle lui reconnaissait bien par le fait même un champ d'action immédiat. Ainsi, la famille traditionnelle en devenant le lieu privilégié de la transmission des valeurs essentielles de la nation, donnait à la mère de cette famille - doublement impliquée dans ce processus de transmission - un rôle central.

10 Selon Mailloux dans le Manuel, p.28.

11 Yvonne Castellán, op.cit., p.59.

Or, nous savons déjà que l'un des traits dominants de cette famille traditionnelle - à l'instar de la société en général - était son caractère patriarcal.¹² Et que dans une famille patriarcale fortement hiérarchisée, le père représentait l'autorité, la puissance, la raison alors que la mère se définissait surtout par l'affectivité et la douceur.¹³ En ajoutant à ce caractère patriarcal de la famille traditionnelle, son auto-suffisance économique (agriculture de subsistance); faudrait-il en conclure que le père régnait en maître absolu dans la famille rurale sur un patrimoine élargi (famille, terre, biens), accordant ainsi une simple fonction de médiation et de service aux glorieuses maternités?

Il semble bien que tout ne soit pas si simple justement, et que les définisseurs de situation aient su composer dans l'élaboration de leur modèle familial avec les situations existantes de la société québécoise; aussi le mythe familial saura-t-il ajuster son "scénario" aux rapports sociaux réels du groupe familial, transfigurant au passage ces rapports réels en rapports désirables.

12 M.-Adéland Tremblay, "Modèle d'autorité dans la famille canadienne-française" dans Le pouvoir dans la société canadienne-française, de Fernand Dumont et Jean-Paul Montminy, Québec, P.U.L., 1966, p.217.

13 Pierre Brechon, op.cit., p.30.

La famille, lieu privilégié de la vie quotidienne et de l'apprentissage, de l'imprégnation des valeurs chrétiennes (sociales) et de la stabilité, devait se maintenir sous l'autorité du père, le dévouement de la mère et le respect des enfants: autant de facteurs essentiels à sa survie comme à l'épanouissement de la société, c'est du moins ce que suggérait le Manuel.

Le père de famille (au service du mythe) tirait sa principale définition de son attache à la terre et à la propriété qui était sienne.¹³ La relation entre l'autorité qu'on lui reconnaissait volontiers et la propriété terrienne semblait tout aussi étroite que constante.¹⁴ C'était comme si sa seule position de chef d'entreprise agricole pouvait définir à la fois ses droits et ses devoirs et que son rôle se serait limité à l'apport économique de son groupe familial. Pourtant, il semble bien qu'il s'agissait moins de pourvoir aux besoins les plus immédiats de sa famille que de contribuer à la continuité culturelle de la nation.

13 Colette Carisse, La famille: mythe et réalité québécoise, Dossier, Conseil des Affaires sociales et de la famille, Volume I, Québec, 1974, p.18.

14 Il faut dire "qu'au début du siècle, près de la moitié de la population du Québec vivait (encore) de l'agriculture". De sorte qu'à la fin du XIXe siècle, le Québécois était "essentiellement un homme de la terre et l'on pouvait croire (alors) que c'était là sa véritable vocation". Selon Pierre Dagenais, "Le mythe de la vocation agricole" dans Agriculture et colonisation au Québec, de Normand Séguin, Montréal, Boréal Express, p.65.

En ce sens qu'il était devenu impérieux pour un père de faire participer sa famille à la durée et à la sagesse de la nature (souvent restrictive) plutôt qu'à toutes les éventuelles largesses des grandes villes. Ainsi le mode de vie rural, peut-être plus que l'exemple ou les directives paternelles, devait préparer chacun des membres de la famille "aux rudes labeurs et à la frugalité"¹⁵, formant ainsi très tôt les caractères et incitant les nouvelles générations aux vertus de modération, de patience et de résignation.¹⁶

On reconnaissait cependant dans l'élaboration de ce mythe qu'une agriculture de subsistance (salutaire à tant d'égards) ne pouvait s'instaurer et se conserver au Québec sans que la mère de famille accepte ce mode de vie et le transmette de mille et une façons à ses enfants. Elle aurait à former ses filles à son image, leur inculquant le sens du devoir et de la vocation, de même qu'elle enseignerait à ses fils le respect pour le métier de leur père, leur insufflant l'intérêt et l'attachement au sol nourricier. Et si l'autorité patriarcale n'était jamais vraiment remise en question¹⁷, il reste que cette autorité semblait vouloir se

15 F. Chicoine, o.f.m. Précis de doctrine rurale à l'usage des Canadiens français, Montréal, Ed. franciscaines, 1948, p.82.

16 Autant de vertus qui s'opposaient à l'insubordination, au luxe et à l'intempérance...(dans la Dédicace) le Manuel, p.1.

17 Tant dans Le Manuel des parents chrétiens que dans le discours clérical en général.

décentraliser dans la pratique et demeurer à la périphérie de la maisonnée laissant ainsi "à la mère un champ relativement important de leadership sinon d'autorité"¹⁸. La vie familiale étant alors étroitement imbriquée aux travaux de la ferme, on peut dès lors supposer que l'influence maternelle ne pouvait guère se limiter aux seuls travaux ménagers. D'autant plus que c'est elle que le discours religieux avait choisie comme guide spirituel au sein de la famille et que ce pouvoir moral s'imposait et s'appliquait à toutes les activités de la vie quotidienne. Aussi s'employait-on à rappeler à la mère de famille les devoirs et exigences du rôle que la Providence avait voulu pour elle.

Pour la mère de famille le véritable amour était essentiellement détachement et don de soi. La femme devait se donner elle-même dans la générosité de toutes les actions où elle saurait reconnaître la grandeur et l'achèvement de sa mission. Son autorité, sans cesser d'être autorité, sans cesser d'émaner de Dieu, devait servir plus qu'elle ne commandait. Et qui dit service laisse entendre qu'il n'est pas question d'y chercher son profit ni ses avantages; bien qu'il soit toujours exaltant et prometteur de travailler pour un prochain plus aimé que soi-même. L'amour humain d'une mère de famille chrétienne, dans une sorte

18 Gérald Fortin, "Le Rôle de la femme dans l'évolution de l'agriculture au Québec", cité dans La famille: mythe et réalité québécoise, de Colette Carisse, op.cit., p.67.

de transformation spirituelle, saurait donc se faire d'abord charité. Et si le discours religieux s'attardait quelque peu à ses sentiments amoureux, c'était d'une part pour en contrôler les écarts (l'aspect sexuel s'y rattachant), et d'autre part pour souligner et rappeler inlassablement l'aspect mystique de cet amour qui ne pouvait se traduire autrement qu'en don, générosité, effacement.¹⁹ À la relation conjugale donc, on ne s'étonnera plus de voir imposer la fécondité comme un devoir.²⁰ Devoir auquel une épouse chrétienne ne saurait absolument pas se soustraire d'ailleurs et qui rencontrait jusqu'à se confondre les responsabilités sociales (survie de la nation) de l'institution familiale.

Et puisque cette famille-institution représentait "un creuset où le passé se transforme en avenir"²¹; on comprendra beaucoup mieux qu'il faille inscrire l'éducation religieuse des enfants au premier rang des préoccupations et des responsabilités maternelles. Responsabilités considérées comme beaucoup plus maternelles que parentales parce que l'Eglise avait très bien compris le pouvoir (l'influence) et la présence (constance) des femmes dans la reproduction culturelle, influence quelque peu

19 Soit toutes les composantes du modèle d'action du Manuel.

20 Colette Carisse, op.cit., p.31.

21 Ibid., p.35.

étrangère aux connotations de la domination masculine peut-être,
 mais certainement tout aussi décisives.²²

Aussi en identifiant les femmes à la famille ou, pour mieux dire, aux valeurs humaines de la reproduction, du dévouement et de la générosité, l'Eglise offrait en somme une voie institutionnalisée où elles pourraient canaliser toutes leurs énergies, aspirations et désirs refoulés en les sublimant dans une action rédemptrice. Pour que les femmes en viennent bientôt à considérer l'unité familiale - devenue par le discours religieux un entrelacs d'obligations et de coercitions de tous les instants²³ - comme le lieu privilégié de leur spécificité, de leur réalisation, voire même de leur réhabilitation.

22 Colette Moreux, "Féminisme et Désacralisation" dans La Femme et la religion au Canada français, op.cit., p.100.

23 On pense surtout ici au Manuel qui précisait bien sûr avec force détails comment élever religieusement les enfants, mais qui disait aussi à la mère, comment prier, comment s'habiller, comment s'exprimer, les traditions à conserver, etc...

3. VALEURS TRADITIONNELLES ET IDEOLOGIES VEHICULEES À L'ECOLE

On a vu que le mythe familial s'appliquait à préciser le rôle social de la femme dans une dimension socio-historique bien particulière et que, ce rôle reconsidéré et revalorisé tendait à faire accepter ou à faire oublier les exigences qu'il comportait.

L'insistance accordée à la fonction éducatrice (idéalisée) dans ce rôle social par exemple devait permettre à elle seule et avec le temps le renouvellement de générations de femmes à l'enseigne du modèle proposé. C'est de mère à fille et de génération en génération que se transmettront successivement les idéaux et attitudes, ou une somme d'idées bien arrêtées concernant les différences entre homme et femme et les rapports qu'ils sont en droit d'entretenir dans une société chrétienne.

A l'écoute des directives cléricales, les mères de famille soucieuses de bien faire n'attendront certes pas que leurs enfants soient "en manque" idéologique pour leur proposer des services en ce sens. Leur devoir était clair; elles devaient prévenir leurs doutes en leur donnant dès la naissance une sorte

de système préfabriqué de réponses à toutes interrogations menaçantes qui pouvaient surgir dans leurs premières années de vie comme ultérieurement.¹ Ces réponses, beaucoup plus symboliques que verbales, transmises à travers autant d'attitudes que de situations quotidiennes seront rapidement traduites par chacun des enfants, digérées si l'on veut, puis amalgamées à leur jeune personnalité pour devenir partie intégrante de leur subjectivité...

Poser la famille comme premier lieu d'apprentissage tant social que religieux - à l'instar du Manuel des parents chrétiens - ne tenait probablement pas au seul fait qu'elle soit chronologiquement le premier lieu d'influence, mais également au fait qu'elle offrait "toujours l'exemple d'un vécu quotidien dont la puissance de conviction est autrement décisive que toutes les théories abstraites élaborées à l'abri des réalités concrètes de la vie journalière"². Autrement dit, l'enfant apprendrait bien davantage par l'exemple de ses proches que dans les belles leçons de catéchisme et de bienséance reçues éventuellement en classe. La chose étant sans doute beaucoup plus vraie encore lorsqu'on s'adresse à une population rurale où la famille demeure l'unité de production par excellence et où les écoles sont à la fois rares et peu fréquentées.

1 Colette Moreux, La Conviction idéologique, op.cit., p.77.

2 Marie Gratton-Boucher, "Pour les Québécoises, égalité et indépendance, un lieu de réflexion théologique", dans Relations, mai 1979, p.149.

Le sort de tout être humain étant de ne pouvoir s'appréhender qu'à travers des images et des modèles, les premiers modèles familiaux qui s'imposeront à l'enfant seront donc structurants par rapport à son "moi" et détermineront très rapidement les voies par lesquelles il pourra s'exprimer, les voies culturellement acceptables, pourrait-on dire. Les penseurs orthodoxes avaient-ils compris ou pressenti, avant même l'avènement de la psychanalyse, les mécanismes profonds par lesquels l'être humain s'identifie à ses modèles pour les intérioriser ensuite, constituant au sein même de sa personnalité un pôle de référence constant? Peut-être bien, à tout le moins, savaient-ils d'expérience qu'un enfant, avant même qu'il en ait une conscience claire, se forme plus sûrement une opinion sur les rôles respectifs de la femme et de l'homme "en regardant sa mère et son père se partager les tâches sociales et familiales"³ qu'en explorant beaucoup plus tard les diverses théories sur le sujet dans les grands collèges, par exemple.

C'est d'abord en regardant sa mère agir que la petite fille apprendra le rôle social qu'il revient à son sexe tant dans la famille que dans la société. Dans un processus d'identification, elle aura tôt fait de retenir et de reproduire les comportements

3 Marie Gratton-Boucher, op.cit., p.149.

de celle-ci, répondant ainsi aux incitations de son entourage, tout en s'appliquant à refréner autant que faire se peut toute autre initiative jugée négative. Ainsi la façon d'être qu'une mère aura développée tout au cours de sa propre socialisation sera pour ses filles une image vivante du rôle de la femme et les tâches qu'elle accomplira seront identifiées à leurs fonctions futures.⁴ Et si le rôle de la mère de famille se caractérise par une soumission et un dévouement inconditionnels, par un travail incessant et mal apprécié; la petite fille apprendra bientôt (par le discours patriarcal et religieux)⁵ que ces caractéristiques sont en quelque sorte l'apanage de son sexe et que les images quelque peu amoindries de sa mère renvoient en "réalité" à une figure agrandie, magnifiée par l'abnégation et le sacrifice. Au reste, les désirs d'une vie très différente de celle de sa mère se trouvaient pour ainsi dire bloqués d'avance puisque les traits qu'elle avait dû développer pour s'adapter à sa "féminité" s'inscrivaient dans cet esprit de renoncement et d'oubli de soi qui ne permettait ni individualisme ni prestige personnel.

Les enseignements que la fille recevra donc de sa mère au cours de son apprentissage familial seront bien sûr très nombreux

4 Laurette Champigny Robillard, prés. Conseil du statut de la femme, Pour les Québécoises: égalité et indépendance, Gouv. du Québec, 1978, p.36.

5 Dont celui du Manuel qui connut une large diffusion et qui devait en définitive s'incorporer au discours clérical (au sens large).

mais surtout implicites, enchâssés dans la quotidienneté et les activités courantes. Les idées et valeurs qu'elle puisera dans cette relation mère-fille seront en fait acquises dans la récurrence de situations bien concrètes, mais toujours dans les limites d'une vie familiale strictement encadrée, faut-il le rappeler, par la tradition patriarcale. Le niveau des tâches qu'on assignera donc à son sexe dans son milieu, de même que l'idée que sa mère se fera de son propre rôle, détermineront pour ainsi dire la hauteur de ses ambitions. Et si une mère de famille, tout en accusant un seuil de dépendance élevé envers les prescriptions religieuses et sexuelles, réussissait à manifester quand même pour tout le reste un sens de l'initiative et de gouverner de soi peu ordinaire;⁶ la fille aura tendance à son tour à tirer un meilleur parti de sa condition, accomplissant des tâches - au nom de la survivance - "qu'en langage moderne on rattache à une quantité de métiers et professions"⁷.

Si bien qu'il ne serait pas très exagéré d'affirmer que l'atmosphère familiale sera à peu près à l'image de la mère de famille, à l'image de sa capacité à composer avec l'étroitesse et la grandeur de son rôle social.

6 Ghislaine Meunier-Tardif, Vies de femmes, Montréal, Libre Expression, 1981, p.68.

7 Ibid., p.69.

Avec le temps peut-être...

Dans une société qui valorise l'agriculture de subsistance et un mode de vie correspondant, on comprendra que l'école apparaisse d'abord comme un agent inefficace d'apprentissage:⁸ il n'était pas nécessaire de savoir lire et écrire pour élever des enfants, l'important était d'en assumer les responsabilités matérielles et spirituelles les plus immédiates.

Cette situation devait pourtant se modifier graduellement au cours de cette deuxième moitié du XIXe siècle, et peut-être à cause des lois de 1845 qui réorganisaient le réseau scolaire sur une base paroissiale ou encore de l'expansion croissante des communautés religieuses enseignantes; les petites filles finiront avec le temps par être envoyées à l'école.⁹

Nous savons que le discours éducatif du clergé - du moins celui du Manuel - tendait à assurer l'intégration parfaite des enfants (et plus particulièrement des filles) au système existant. Si bien qu'une école où l'Etat aurait assuré une trop

8 Gérald Fortin, "Les changements socio-culturels dans une paroisse agricole" dans La Société canadienne-française, op.cit., p.108.

9 Micheline Dumont, Michèle Jean, Marie Lavigne, Jennifer Stoddart, L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles, Montréal, Ed. les Quinze, 1982, p.179.

grande ingérence était de nature à brouiller les cartes. En insistant sur l'exemple d'une éducation maternelle guidée par le curé de la paroisse, on en arrivait ainsi à conserver les voies d'intégration et à maintenir intacte l'hégémonie cléricale dans la société. Or, "jusqu'en 1856, l'école demeurera un objet de disputes plus ou moins voilées entre l'Etat et l'Eglise. Ce n'est qu'à partir de cette date, avec la création du Conseil de l'Instruction publique, que l'Eglise reprendra, imparfaitement il est vrai, le temps perdu"¹⁰. Et puisque l'enseignement religieux était primordial, il était dans l'ordre des choses qu'elle s'appliquât tout au long de cette deuxième moitié du XIXe siècle à conquérir peu à peu le domaine de l'enseignement primaire, comme prolongement logique à l'éducation familiale.

Faudrait-il comprendre qu'avec le temps et l'assurance d'une prédominance très nette de l'instruction religieuse sur l'instruction profane dans les programmes scolaires, l'Eglise en viendrait à encourager la fréquentation scolaire? Il est permis

10 Fernand Ouellet, "L'Enseignement primaire: responsabilité des Eglises ou de l'Etat? (1801-1836)", dans L'Education au Québec 19e-20e siècles, de Marcel Lajeunesse, Etudes d'histoire du Québec, Boréal Express, p. 39.

de le penser¹¹ mais sans doute à la condition expresse que tous les objectifs pédagogiques s'harmonisent parfaitement aux objectifs sociaux du groupe définisseur, ou plus particulièrement, qu'une éducation élémentaire fondée sur de solides principes religieux vienne continuer et couronner l'enseignement familial, préservant ainsi un peuple ignorant des "mauvaises" doctrines (protestantisme, industrialisation).

Dans cette optique, l'école donnerait à la petite fille des connaissances capables de lui faciliter l'accomplissement de ses voies; des connaissances axées sur les préceptes de la religion et de ses devoirs "aussi parfaites dans leurs limites restreintes, que possible"¹².

Toutefois, pour assurer un enseignement scolaire conforme aux objectifs sociaux, encore fallait-il que l'instituteur

11 D'autant plus que nous retrouvons des recommandations en ce sens dans les cahiers de prônes des curés Suzor, Gouin et Lavallée entre 1878 et 1906 dans Pouvoir social et encadrement religieux et moral des curés de Nicolet d'après les cahiers de prônes: 1870-1910, op.cit., pp.57-58. Et la chose semble se confirmer dans des études similaires dont celle de Guy Trépanier "Contrôle social et vécu religieux dans la paroisse de Champlain, 1850-1900", dans L'Eglise et le Village au Québec, 1850-1930, op.cit., p.106.

12 Alphonse Villeneuve (instituteur), "Conférences" dans Le Nouveau Monde, 23 mars 1870, cité dans "Education et classes sociales..." de Nadia F. Eid, RHAF, op. cit. p.172.

laïque idéal¹³ accepte la tutelle du curé de la paroisse au même titre que les parents chrétiens¹⁴. Et devant certaines réticences, on jugera vite préférable de remplacer autant que possible l'instituteur laïque par des religieux, alléguant ainsi "que tout enseignement appartient à l'Eglise, en vertu de ces paroles: *ite et docete*"¹⁵. Au reste les instituteurs religieux n'étaient-ils pas investis d'une vocation - un peu comme les femmes - se contentant (parce que soutenus par leur communauté) de salaires beaucoup plus faibles¹⁶. De sorte qu'en considérant la fonction d'enseignant dans le sens d'une vocation, elle n'avait plus rien d'un métier; elle était investie d'une mission qui lui était conférée par les parents et l'Eglise, et par le fait même le rôle d'éducateur prendrait toutes les connotations d'une mission divine.

La "qualité" de l'enseignement scolaire étant désormais mieux assurée, les mères de famille pourront donc confier leurs enfants - ayant acquis une certaine autonomie - à d'autres adultes

13 Celui du Manuel de l'abbé Jean Langevin (1865).

14 Alexis Mailloux devait insister sur ce point dans La Croix et l'instituteur, (manuscrit), 1859, Archives du Séminaire de Québec, cité par Gilles Langelier, op.cit., p.100.

15 A. Labarrère-Paulé, "L'instituteur laïque canadien-français au 19^{ème} siècle", dans L'Éducation au Québec (19^e-20^e siècles), op.cit., p.73.

16 Ibid., p.74.

chargés de les instruire prolongeant ainsi l'atmosphère familiale. Et, bien que l'école ne soit pas obligatoire au Québec avant 1943, on s'accorde pour affirmer que la plupart des enfants des campagnes auront l'occasion de fréquenter l'école du rang, ne serait-ce qu'occasionnellement. Il va de soi que la durée et la régularité de la fréquentation scolaire seront subordonnées aux besoins les plus immédiats de la famille. Ce qui explique, entre autres, que les garçons seront davantage retenus à la maison lorsque les travaux de la ferme nécessitaient leur participation par exemple.¹⁷ Quant aux filles, elles étaient habituellement retirées de l'école pour aider une mère déjà débordée par "l'ordinaire" et les "relevailles", ou encore pour leur permettre de s'engager comme domestique.

Mais il faut bien admettre que pour ces dernières, la fréquentation scolaire apparaissait beaucoup plus adaptée au rôle social qu'on voulait pour elle au sein de la famille.

Bien sûr sous l'impulsion des communautés religieuses féminines, l'instruction sera de plus en plus accessible aux jeunes filles et il se trouvera bien quelques familles rurales désireuses de voir leur fille enseigner un jour à l'école du rang;

17 Micheline Dumont, Michèle Jean, Marie Lavigne, Jennifer Stoddart, *op.cit.*, p.180.

le métier était peut-être fort mal rémunéré, mais par ailleurs tellement en accord avec la vocation féminine! Et la mère qui choisissait de se priver de l'aide quotidienne de sa fille pour investir dans sa formation comptait peut-être moins sur un salaire éventuel que sur le prestige d'un mariage avantageux; et dans les pires cas, elle devait au moins permettre à une jeune fille malingre par exemple de vivre convenablement son célibat.¹⁸

Cependant, pour la très grande majorité des filles, les quelques années du cours primaire devaient d'abord et avant tout contribuer à former des maîtresses de maison accomplies, des femmes plus fortes, compte tenu du leadership moral qu'elles auraient à exercer dans leur foyer respectif.¹⁹ Il s'agissait en somme beaucoup moins de les instruire que de les éduquer chrétiennement; car il ne pouvait être question de les distraire de

18 Micheline Dumont, Michèle Jean, Marie Lavigne, Jennifer Stoddart, op.cit., pp. 182-183.

19 On avait vraisemblablement compris qu'une femme sachant lire était beaucoup mieux armée pour assurer ce leadership ayant bien davantage accès aux directives cléricales (catéchisme, annales, etc...). Aussi Le Manuel des parents chrétiens, recommandé par le curé de la paroisse, pouvait-il devenir un véritable code moral pour elle, omniprésent à son vécu, presque un moule...

leurs devoirs naturels, de leur donner un savoir abstrait qui développerait leur orgueil, leur égoïsme et l'envie de l'utiliser à des fins personnelle. Et Mailloux l'avait du reste très bien souligné:

Je ne saurais approuver que vous fassiez donner à vos filles une éducation qui aurait pour résultat de ne leur mettre dans la tête que des connaissances propres à les rendre pédantes et orgueilleuses. La science propre d'une femme est celle de la religion qui, certes! est assez belle et assez étendue pour occuper une jeune fille longtemps, utilement et même agréablement. 20

Comme quoi les devoirs dits naturels avaient quand même sérieusement besoin d'être épaulés par la morale!

Aussi, et on le devinera aisément: tout enseignement - même à ce niveau - qui risquait d'éloigner un tant soit peu les jeunes filles de leur vocation d'épouse et de mère n'aurait pas su voir le jour dans les programmes scolaires parce que perçu comme une menace directe à la cellule familiale et à la survie du peuple canadien français.²¹

Il n'était sans doute pas question dans le programme scolaire - pas plus que dans l'éducation familiale - d'étudier

20 Dans Le Manuel des parents chrétiens, p. 63.

21 Michèle Pérusse, "Autrefois, naguère, aujourd'hui l'instruction au féminin", Education Québec, 9, 4, janvier 1979, p.13.

les textes du catéchisme toute la journée. Il était quand même possible d'arriver à promouvoir la religion et ses préceptes en créant une atmosphère religieuse qui finissait par imprégner toutes les heures de la journée: le crucifix (symbole du sacrifice par excellence) bien en vue au mur principal de la classe, la prière au commencement et à la fin des exercices, le rappel à la discipline et au devoir par des motifs surnaturels appropriés, les textes des manuels ordinairement inspirés par un esprit religieux et où les rôles se trouvent fidèlement reproduits; autant de choses qui devaient pénétrer l'esprit des enfants, créant ainsi des états d'âmes, des habitudes susceptibles de devenir de véritables principes de vie.²²

Et si le climat scolaire - comme tout le programme - s'attardait à la dimension spirituelle de l'élève, il s'appliquait avec la même vigilance à préciser qu'on ne saurait être un(e) bon(ne) chrétien(ne) sans remplir les devoirs et obligations qu'on associait presque automatiquement aux rôles respectifs et bien déterminés de l'homme et de la femme dans la société.

Aussi l'éducation primaire de la jeunesse, surtout en milieu rural, s'orientait-elle bien concrètement vers l'acquisition

22 François-Xavier Ross, Mgr, op.cit., p.15.

des connaissances fondamentales, parfois rudimentaires, que chacun aurait à développer plus tard. Il apparaissait donc de la plus "haute importance que la petite fille ait l'esprit ouvert sur les choses du ménage, la tenue et l'entretien d'une maison"²³. Cette importance était telle qu'elle allait jusqu'à dépasser celle de l'agriculture pour le garçon; car, soulignait-on, celui-ci peut encore choisir "plus tard une carrière qui ne demandera pas de connaissances agricoles, tandis qu'il n'est aucune femme, quel que soit son état, qui ait le doit d'ignorer l'art de tenir convenablement une maison, ni le doit de mépriser les travaux qui sont l'apanage de son sexe"²⁴. Tant et si bien que tout programme d'études pour les filles - jusqu'au brevet d'enseignement - devait marquer une adaptation progressive de ses enseignements vers une culture plus "pratique" centrée sur le "travail manuel de l'intérieur"²⁵, et par conséquent mieux adaptée à la destination sociale des jeunes filles.

Dans cette optique, on ne peut plus guère s'étonner de voir s'ouvrir un réseau important d'écoles ménagères dans la province de Québec où l'enseignement dispensé était, semble-t-il,

23 François-Xavier Ross, Mgr, Pédagogie théorique et pratique, 3e édition, Québec, Charrier & Dugal Ltée, 1924, p.357.

24 Ibid.

25 Vincent Ross, op. cit. p.42.

vraiment "approprié au caractère physique et moral de la femme, à ses talents naturels et à son rôle primordial"²⁶, alors que les grandes études (classiques et universitaires) lui étaient tout bonnement refusées. À cet effet, les hommes d'Eglise étaient par ailleurs formels: "Par son tempérament physique et moral, par la pudeur et la retenue de son sexe, la femme se distingue tellement de l'homme qu'elle ne peut sortir du cadre de ses fonctions sans se faire violence à elle-même. Ni le fracas des batailles, ni les subtilités du barreau, ni l'oeuvre sanglante de la chirurgie ne conviennent à ses aptitudes"²⁷. Malgré la transparence de ce discours, tant de sollicitude pour les contraintes que les femmes pourraient s'imposer en dépassant le cadre de leurs fonctions (capacités) mérite qu'on s'y attarde quelque peu... Faudrait-il penser que ces prêtres ne connaissaient pas - ou ne voulaient pas reconnaître - les mille et une contraintes du modèle d'action qu'ils proposaient, de la violence (physique et psychologique) exercée légalement et quotidiennement par les maris sur le corps de leur femme, nous pensons plus particulièrement à ces maris tyranniques, souvent rustres et ivrognes, à ces "pères fouettards et gueulards"²⁸

26 Michèle Pérusse, op.cit., p.15.

27 Ibid., p.14, (elle cite alors Mgr Paquet) (c'est nous qui soulignons).

28 Pierre Maheu, "Le dieu canadien-français contre l'homme québécois" dans L'incroyance au Québec, Approches phénoménologiques, théologiques et pastorales, Héritage et projet 7, Montréal, Fides, 1973, p.98.

toujours trop nombreux et qui compensaient leur faiblesse ou leur asservissement par des coups! Du même souffle, faudrait-il croire qu'ils ignoraient tout autant les réalités "sanglantes" des accouchements difficiles vécus par tant de mères et de sages-femmes en terre de colonisation par exemple, alors que des conditions de vie souvent inhumaines allaient en quelque sorte dans le sens de leurs objectifs... Et que penser des "subtilités du barreau" qui ne convenaient pas aux aptitudes féminines, alors qu'il serait beaucoup plus "juste" de parler d'une volonté bien arrêtée de limiter l'accès aux grandes études à la seule élite masculine évitant ainsi une prise de conscience de toute l'injustice des lois patriarcales à leur égard.²⁹

Ce qu'il faudrait surtout comprendre et retenir en somme, c'est que toutes les contraintes qu'une femme pouvait s'imposer devaient d'abord et avant tout profiter aux autres; que le conditionnement scolaire auquel elle aurait droit et serait soumise tenait beaucoup moins compte de ses aspirations que des intentions et intérêts des groupes dominants de la société. Et que suivant cette logique, on s'évertuait à répéter toujours plus haut (à la maison, à l'école, à l'église) que le dévouement était

29 Nous faisons surtout référence au Code civil établi en 1866, qui précisait le statut de la femme mariée ou pour mieux dire, son incapacité juridique.

partie intégrante de la "nature" féminine et qu'une femme n'était valeur et autorité dans la société qu'en tant que mère de famille généreuse et consentante et encore faudrait-il préciser que sa seule véritable autorité (sur l'éducation religieuse des enfants), elle la détenait en tant que personne interposée, c'est-à-dire qu'il fallait surtout voir derrière elle, le prêtre et la Providence.³⁰ Cet axiome étant présenté et répété comme une obligation morale et sociale indiscutable; mieux encore, comme une sorte de tribut à payer pour gagner son ciel (réhabilitation féminine), on comprendra que la mère de famille ayant intégré ces valeurs s'applique à son tour à présenter à ses petites filles, dès le plus jeune âge et comme allant de soi, leur unique champ d'action.

Tant et si bien qu'on ne saurait plus s'étonner de toutes les contradictions du discours éducatif: qu'il faille entre autres sans cesse rappeler à la petite fille comme à la jeune femme sa fonction "maternalisante", ce qu'elle est supposée savoir et avoir "d'instinct"; qu'il faille lui préciser et lui apprendre les innombrables et incessantes petites tâches, le travail physique et affectif que représente l'exercice de "mère" d'abord pour assurer sa propre réalisation (précisée par des hommes), ensuite pour qu'elle mérite son ciel (si elle se réalisait dans le sacrifice, où donc reposait son mérite?), mais plus certainement,

30 Pierre Maheu , op.cit., p.99.

croyons-nous, pour qu'elle ne sache ni faire autre chose, ni se dérober à cette attitude de donnante, de consentante...

Au surplus et dans les cas où l'exemple maternel ne suffirait pas à lui montrer la bonne voie - celle du devoir et de l'abnégation - ,les institutions d'enseignements et les manuels scolaires se chargeraient bien à leur tour "d'enfoncer le clou"³¹ en valorisant exactement le même modèle et les mêmes normes comportementales. Toujours dans l'intention très louable que les aspirations de la femme s'accordent parfaitement avec sa nature même!

31 Colette Carisse, op.cit. p.34.

4. INFLUENCE DE L'IDEOLOGIE CLERICALE SUR LES FEMMES

La vision traditionnelle du monde développée par l'idéologie cléricale canadienne-française se fondait principalement sur le postulat suivant: la loi fondamentale qui anime toutes les relations humaines est le respect de l'autorité¹. Le respect d'une autorité qui appartenait en propre à Dieu et qui, par le fait même, devait avoir raison de tout. Pour être effective, cette autorité qui venait de Dieu (du Père) avait été déléguée aux autorités ecclésiastiques qui avaient le devoir sacré de la reproduire en commandant aux autres tout en leur inspirant respect et obéissance. Car nous l'avons vu dans Le Manuel des parents chrétiens, l'ordre social (ordre religieux et politique) reposait en quelque sorte sur cette structure patriarcale "autoritaire" qui tenait son pouvoir de haut en bas (du Christ au clergé) constituant ainsi une sorte de modèle social (autorité paternelle dans la famille) d'une valeur non seulement crédible mais absolue.

Dans cette perspective, les autorités cléricales - étant investies d'un pouvoir comme d'une tribune - avaient

1 Denis Monière, op.cit., p.210.

pu se permettre d'élaborer différentes conceptions et théories sur la femme et l'homme, tant sur leurs statuts réciproques que sur leurs rapports mutuels.

Parmi ces définitions, on pourrait retenir certains éléments qui paraissent aujourd'hui insoutenables mais qui s'auréolaient alors de vérité: la femme considérée comme moins parfaite que l'homme parce que tirée d'une côte d'Adam, la femme séductrice qui avait perdu le monde et symbolisait toujours la tentation et la faiblesse morale²; on parlait aussi d'une femme complémentaire de l'homme ("il n'est pas bon que l'homme soit seul") mais jamais d'un homme complémentaire de la femme. Bref, la femme représentait dans ce discours le corps de l'homme comme l'Eglise était le corps du Christ³, ce qui situait en un mot l'homme au niveau cérébral alors que la femme s'en tenait au niveau de la reproduction.

Et puisque le discours religieux était d'abord l'oeuvre d'hommes, pour ne pas dire l'oeuvre de clercs célibataires, il semble par trop évident que ces derniers, plus ou moins consciemment, aient élaboré ou soutenu ces doctrines qui, tout en

2 Marqué par tant d'insistance dans Le Manuel des parents chrétiens.

3 Jean-Paul Rouleau, "La femme et la religion au Canada français: problématique sociologique" dans La Femme et la religion au Canada français, op.cit., p.47.

leur conférant une supériorité, se trouvaient à justifier et à consolider leur pouvoir social. Qui plus est, ils sauront fort bien d'ailleurs adapter et privilégier certains éléments de cette "spécificité féminine" en fonction de leur position sociale. Ce qui explique assez bien d'ailleurs que l'Eglise catholique d'ici, dans la situation précaire qui était sienne au début du XIXe siècle, ait insisté davantage sur certaines constructions idéologiques. Qu'elle ait mis l'accent entre autres sur la vocation maternelle, mieux, qu'elle ait réduit la femme à cette seule fonction, à un moment de l'histoire où le peuple canadien-français se repliait sur ses forces vives,⁴ et qu'un accroissement de la natalité devenait indispensable à la relève du pays; voilà qui est pour le moins significatif!

Ainsi donc, après avoir rappelé l'infériorité féminine, les autorités cléricales faisaient quand même appel aux femmes pour qu'elles contribuent à plus d'un égard à la survie de la nation et que leur soient renouvelées par le fait même "des générations de chrétiens dociles et satisfaits"⁵. Car bien que la femme restât desservie par rapport à l'homme sur les plans physique et psychique, elle avait cependant la chance de disposer d'une

4 Jean-Paul Rouleau, op.cit., p.48.

5 Colette Moreux, "Féminisme et Désacralisation" dans La Femme et la religion au Canada français, op.cit., p.100.

faculté d'amour qu'elle devait à son pouvoir d'enfanter. Qu'ainsi pourvue de ce pouvoir de reproduction et des qualités d'amour-abnégation (soi-disant naturelles, alors qu'étroitement inculquées et contrôlées par l'Eglise), la femme pouvait devenir une collaboratrice de première importance: ce serait par elle et par son exemple que s'enseigneraient les vertus de sacrifice et de soumission indispensables à une structure d'autorité. Plus encore, elle saurait mieux que quiconque, "fermer les blessures"⁶, poser sa main douce et experte sur toutes les plaies d'une société que le progrès souligne et que la révolte déchire⁷. Elle saurait sans aucun doute, mais encore fallait-il l'en convaincre...

À cette fin, le discours clérical avait su se faire de plus en plus pressant, incitatif, souvent même excessif, de telle sorte que le destin collectif finisse par apparaître tout à fait imbriqué au degré de réceptivité féminine de même qu'au zèle que les prêtres avaient su manifester à la cause.

Or nous savons que le niveau des tâches qu'une personne s'assigne, ou si l'on veut, la hauteur de son ambition, dépend de l'idée qu'elle se fait d'elle-même, idée inspirée en grande partie de son statut tel qu'elle le voit (exemple maternel); et

6 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p. 263.

7 Claude Alzon, Femme mythifiée, femme mystifiée, Paris, Presses universitaires de France, 1978, pp. 55-59.

que la mesure de ce statut est habituellement précisée par le milieu qui l'entoure et les valeurs que ce milieu lui reconnaît.⁸

Aussi en diffusant le mythe de la vocation maternelle des femmes ou d'une nouvelle féminité salvatrice, l'Eglise mettait l'accent sur le culte de la Vierge Marie.⁹ L'exaltation de cette Vierge-Mère servirait en quelque sorte à nourrir les modèles de vertus imposés aux femmes chrétiennes. Tout en s'opposant à Ève, la femme séductrice qui par son initiative avait perdu le monde; le nouveau modèle tirait toute sa grandeur de son titre de servante: "Je suis la servante du Seigneur". Mieux encore, cette grandeur s'édifiait en plus sur la soumission: "Qu'il me soit fait selon votre parole"¹⁰. Si bien que cette vocation maternelle des femmes, cristallisée autour de la fonction de service, en plus de s'adresser à chaque femme (vierge ou mère) devait surtout s'attacher à sauver la société de la revendication et de l'affrontement en inculquant "à la source" les voies de l'acceptation et de la résignation face aux volontés providentielles.

8 Jean Stoetzel, La psychologie sociale, op.cit., pp.181-182.

9 Ce serait plus particulièrement au cours des retraites paroissiales dans les années 1840 que cette dévotion se serait vraiment développée au Québec (mois de Marie), d'après "Notes sur certaines manifestations du réveil religieux de 1840 dans la paroisse Notre-Dame de Québec" de René Hardy, dans RSCHEC, vol. 35, 1968, p.87.

10 Marie Gratton-Boucher, op.cit., p.150.

Car si le Christ rédempteur Lui-même avait daigné naître d'une femme, d'une femme humble¹¹ et soumise, consacrée semble-t-il aux exigences de cette fonction maternelle comme à ses souffrances, c'était déjà montrer toute la grandeur et la noblesse de cette fonction, déterminant par le fait même les voies de la sanctification et de la perfection dans les attitudes d'amour, de charité et d'acceptation de la Vierge-Mère. De telle sorte qu'une femme chrétienne à l'écoute de ce discours ne puisse absolument pas se sentir lésée ou subordonnée socialement puisqu'elle savait déjà que mettre au monde un enfant et l'élever était en soi une véritable réalisation et serait "toujours un des actes les plus grandioses de l'humanité, un acte dans lequel la collaboration avec Dieu est la plus élevée"¹², et qu'accepter pleinement ce rôle lui permettrait de récupérer toute sa dignité.

Cependant, est-il besoin de le préciser, le modèle proposé n'était ni facile, ni de tout repos; on se souviendra entre autres qu'en plus de sa perfection et de sa soumission, Marie était d'abord une Vierge (avant et après sa maternité), d'où l'ambiguïté congénitale de la situation faite à la femme, de la nécessité d'une maternité désincarnée, dégagée autant que faire se peut, de la réalité sexuelle. Tant et si bien qu'une jeune fille

11 Choisie justement parce qu'elle s'était "considérée comme la plus humble des créatures", dans Le Manuel des parents chrétiens, p.70.

12 Jean-Marie Aubert, op.cit., p.67.

chaste et pure (une enfant de Marie), mariée chrétiennement (il va sans dire) après des fréquentations courtes et surveillées (comme le précisait le Manuel¹³) ne devait pas savoir exercer sa sexualité autrement qu'aux fins de la procréation puisque le mariage en tant qu'union charnelle ne trouvait sa justification que dans l'enfant ou, dans les pires cas, pour assouvir la concupiscence d'un époux qui autrement serait sans doute plus enclin à pécher. De sorte que toute jeune femme cherchant à se dérober à ce "devoir" encourait des sanctions sévères, dont le refus de l'absolution n'est qu'un exemple bien connu. Et ceci, sans parler de la condamnation sans appel dont les hommes d'Eglise frappaient les femmes volontairement stériles ou exerçant leur sexualité hors mariage.¹⁴ Il n'y a qu'à penser au statut des mères célibataires dans la société québécoise d'il n'y a pas si longtemps...

Mais puisque l'Eglise voulait bien reconnaître un statut privilégié à la fonction maternelle (dans le cadre du mariage), fonction devenue déterminante non seulement pour la continuité de la race mais encore et surtout par la prise en charge (éducation religieuse) qu'elle englobait. Que cette fonction et toutes les tâches s'y rattachant pouvaient quand même offrir à une femme

13 Dans le chapitre "Danger des fréquentations pour le mariage; précautions pour les prévenir", pp.198-211.

14 Marie Gratton-Boucher, op.cit., p.150.

originellement inférieure et coupable, un lieu de réhabilitation et de considération. Qu'on lui assignait enfin une tâche nécessaire et "noble" que l'homme ne pouvait pas assumer, une tâche lourde et exigeante peut-être, mais qui sous-tendait certainement la reconnaissance et le respect de tous, sans parler de bien de félicités éternelles. Au reste, n'avait-elle pas été dressée très jeune à l'acceptation et au dévouement comme au caractère inéluctable de la souffrance?

Par ailleurs, voudrait-elle aller tout à fait à l'encontre de certains comportements bien délimités (désobéir à l'autorité patriarcale), qu'il lui faudrait affronter le sentiment de désapprobation générale, cette réprobation à la fois tacite et manifeste d'un climat familial et paroissial restrictif; et ceci, sans tenir compte de l'immense culpabilité (sanctions divines) qui, insidieusement, finirait bien par accompagner la récalcitrante...

De quelques conséquences

Les femmes canadiennes-françaises qui avaient toujours manifesté beaucoup d'ambition et d'audace depuis les débuts de la colonie comprendront au cours de cette deuxième moitié du XIX^e siècle qu'elles devaient veiller à ce que leur force de caractère s'oriente vers la conservation plutôt que vers la découverte; que leur tenacité et leur débrouillardise serviraient mieux, du moins seraient beaucoup plus appréciées, en réconciliant l'homme avec la terre par exemple, en l'incitant à s'y accrocher comme aux traditions sociales et religieuses de ses ancêtres. Qu'il importait de vivre en conformité avec ce que le groupe définisseur avait établi pour elles comme relevant de leur "nature" même, donc de s'oublier par amour ou de subordonner leurs ambitions et leurs désirs personnels à des fins altruistes, spirituelles.

Aussi l'histoire du Québec pourra-t-elle compter tant de femmes soumises et fécondes, soucieuses de réactualiser les modèles ancestraux dont l'Eglise était précisément la gardienne et la dispensatrice. Les valeurs natalistes supportées par le clergé s'accorderont parfaitement bien d'ailleurs avec le milieu rural et plus particulièrement avec les régions de colonisation

où on semblait y être beaucoup plus prolifique; on y faisait des enfants et de la terre. Sans doute les enfants représentaient-ils une aide pressante pour des parents esseulés et quelque peu démunis, mais constituaient très certainement pour le clergé une sorte d'accroissement naturel de leurs pouvoirs et juridictions.

On sait que les femmes ont su répondre à l'appel; qu'elles ont contribué dans la mesure du possible à "conserver" les valeurs traditionnelles (religieuses et agricoles) au sein de la famille, qu'elles ont participé à l'effort de colonisation et que plusieurs d'entre elles ont par conséquent accepté de s'exiler dans l'arrière-pays pour contrer l'émigration vers les grandes villes et hors des frontières du Québec. On sait aussi qu'elles sauront apporter la "civilisation" dans des contrées sauvages avec leurs grossesses et leurs jupons, qu'elles y apporteront aussi leurs prières et leurs chansons et qu'elles n'hésiteront pas à participer aux travaux de la terre comme aux multiples tâches domestiques.

Mais qui pourra nous dire ce que pouvait vraiment représenter la vie d'une femme dans l'attente d'un mari (dans les chantiers), d'un enfant (à tous les ans), éloignée de tout, surtout de la parenté et du réseau d'entraide et de solidarité

que représentait la paroisse natale; car ne disait-on pas "qui prend mari, prend pays". Et qui pourra jamais témoigner de ses angoisses et de ses inquiétudes alors qu'elle devait faire face à l'immédiat, énorme, accablant, terrifiant; à l'immédiat infini et subtil, à qui il fallait bien donner un sens...

Sans doute faut-il penser que les femmes ont résisté à l'isolement, aux grossesses successives, à l'hostilité et aux rigueurs d'un pays neuf par esprit de sacrifice, ou encore qu'elles ont accepté de vivre chez des beaux-parents, de les subir, de les soigner en plus de leur assurer une honnête descendance, par abnégation; mais il faut y voir aussi, croyons-nous, une bonne part d'obligation. En ce sens que leur position sociale ne leur permettait pas toujours le choix, et que ce choix, s'il existait, se perdait en définitive dans les mécanismes d'une forme de compensation. Car si les femmes canadiennes-françaises avaient dû céder à une volonté plus forte, à une volonté qui leur avait dévolu une place qu'elles n'avaient pas vraiment choisie, une place première au plan des obligations, des responsabilités et des coercitions mais quand même seconde socialement; elles devaient chercher en contrepartie à se distinguer, à s'élever - malgré les limites de cette place - au-dessus du commun. Aussi devaient-elles s'appliquer à donner des airs de grandeur à leur

vie de servitude et de misère, un peu comme si leur abnégation pouvait témoigner d'une impérieuse vocation rédemptrice. Car si nos aïeules avaient l'étoffe des pionnières, comment n'auraient-elles pas voulu porter avec éclat les insignes de la seule gloire qu'on s'évertuait à leur reconnaître. Elles voudront un triomphe - même différé - proportionné à leur abnégation et à leurs souffrances. Elles seront mères, presque trop mères, si dévouées, si généreuses, parfois même envahissantes et dominatrices; d'abord de cette domination première commandée par le geste quotidien et l'instinct de survivance, puis de cette domination détournée que la tradition leur aura finalement consentie...

Bien sûr elles ne seraient pas reconnues dans l'immédiat, peut-être même auraient-elles à attendre encore longtemps; mais pour leurs enfants et pour les enfants de leurs enfants, pour la suite de ce monde qu'elles avaient porté et supporté et pour cette réalité toute autre, qui sait...

DEUXIÈME PARTIE

LA VIE QUOTIDIENNE

CHAPITRE IV

REGARDS SUR L'IMPACT DE L'IDEOLOGIE DANS LE VECU DES FEMMES QUEBECOISES

Orientation de la recherche

À défaut d'un meilleur éclairage sur la réalité quotidienne de nos aïeules, de cette réalité que l'on pourrait qualifier de "conséquentielles" à des idées, à des conceptions morales découlant d'une éducation religieuse intensive, nos regards se tourneront dès à présent vers une autre forme de questionnement. Car si la population du Québec a été soumise pendant plus d'un siècle à l'institution ecclésiale et que Le Manuel des parents chrétiens a exercé une influence profonde¹ dans la formation des mentalités, il y a certainement lieu de retrouver cette sorte de continuité dans le témoignage de femmes ayant vécu et connu les apogées de cette idéologie dite de conservation.

Le vécu exprimé oralement, la mémoire des gestes et des lieux d'enfance, des états d'âme et des travaux ménagers n'ont sans doute ni la rigueur, ni la certitude de la source écrite et ne peuvent témoigner que d'une histoire poreuse, impressionniste, pour ne pas dire spontanée². Nous croyons cependant que cette

1 Selon Fernand Ouellet dans "Nationalisme canadien-français et laïcisme au XIXe siècle", op.cit., p.56.

2 Au surplus les états d'âme et les souvenirs se prêtent plutôt mal aux interprétations de courbes et aux tableaux.

brève incursion dans le non-dit historique, que cette sorte d'histoire exploratoire devrait quand même nous informer, ou à tout le moins, nous permettre de voir d'un peu plus près l'état d'esprit, les soucis, l'horizon moral et religieux de ces femmes qui ont été nos mères.

Parce que nous croyons toujours que ces femmes ont vécu dans un monde relativement restreint où les croyances, connaissances et émotions s'articulaient autour d'un objet social dominant (la religion) et qu'elles avaient à réagir en fonction de cette réalité sociale, à l'égard de ce stimulus pourrait-on dire, pour adopter un quelconque comportement. Parce que nous n'avons pas la naïveté de croire que le modèle d'action officiel (maternité-abnégation) rencontrait l'assentiment de toutes les femmes, sans quelques secrètes dissidences, nous nous sommes efforcé dans l'élaboration de notre questionnaire³ à vérifier si,

3 Ce questionnaire (annexé à notre mémoire) a été bâti et élaboré en fonction des dominantes idéologiques du Manuel. Il va sans dire que nous voulions des réponses concrètes quant à l'impact de l'idéologie dans le vécu des femmes québécoises en ce qui a trait au modèle proposé, à l'éducation des enfants, etc..., mais on se rend vite compte que la difficulté est peut-être moins de trouver des réponses que de trouver "les bonnes questions" comme le signalait Paul Leuilliot dans la préface de Pour une histoire du quotidien au XIXe siècle en Nivernais. Si bien que chacune de nos questions sera très souvent reformulée, adaptée en quelque sorte à l'informatrice et aux commentaires que ces questions suscitaient. Nous disposons d'un questionnaire de dix pages par informatrice, ainsi pouvions-nous en plus des réponses les plus strictes, noter tous les commentaires jugés pertinents.

dans un premier temps, les comportements effectifs s'accordaient quotidiennement (dans l'intimité familiale) aux directives proposées par les autorités cléricales. Dans un deuxième temps, sans établir une typologie des attitudes religieuses, nous amorcerons tout de même une première réflexion sur les réactions et attitudes comportementales recueillies au cours de ces entrevues.

Méthodologie

Etant donné l'homogénéité culturelle canadienne-française au tournant du siècle, homogénéité encore plus grande en milieu rural et déjà soulignée par autant de sociologues que d'historiens; nous avons cru pouvoir donner notre coup de sonde au niveau du Québec sans privilégier une région particulière⁴, réservant ainsi nos restrictions à d'autres variables.

Aussi avons-nous limité notre enquête à la seule population féminine d'origine canadienne-française et plus précisément à un échantillon d'une trentaine⁵ de femmes qui, par leur âge et leur statut pouvaient témoigner de l'impact de l'idéologie dans leur vie de tous les jours.

4 Ainsi pouvons-nous compter une informatrice de la région gaspésienne, quatre du Saguenay-Lac St-Jean, dix de la Mauricie-Bois Francs et les quinze autres proviennent des différentes paroisses rurales de la rive-sud montréalaise.

5 Malgré une première sélection, il va sans dire que pour obtenir ces entrevues, nous avons dû quand même rencontrer plusieurs dames.

Pour plus de précisions, nous choisissons nos informatrices dans le groupe d'âge 65-85 ans (quelques-unes dépasseront pourtant cette limite d'âge pour une moyenne de 77.4 ans) de manière à ce qu'elles puissent témoigner de l'image de leur mère et de leur première éducation en nous ramenant pour ainsi dire au tournant du siècle!

Il fallait bien sûr que ces femmes soient non seulement lucides et consentantes mais encore qu'elles aient été mères et, pour plus d'uniformité, qu'elles aient vécu sinon toute leur vie, du moins une bonne partie de leur vie en milieu rural.

Est-il besoin d'ajouter que malgré toutes nos précautions (absence de magnétophone susceptible de les déranger, assurance du plus strict anonymat, sans parler de beaucoup de patience et de respect), nous avons quand même rencontré beaucoup d'inquiétudes, une espèce de crainte quant à la nature de nos questions, à la raison exacte⁶ de ces entrevues, etc...

6 Les réticences ne se limitaient pas aux seules personnes âgées du reste. Dans un Centre d'accueil entre autres, où nous avons déjà rencontré quelques dames (après en avoir obtenu la permission à un palier supérieur), une autre personne responsable, sans connaître la teneur de nos entrevues nous a demandé de cesser parce que le seul fait "d'enquêter" traumatisait les pensionnaires, qu'elles auraient ensuite peur de perdre leurs chèques de pension, etc...

Mais pour celles qui se sont prêtées de bonne grâce et pour les autres encore qui, une fois certaines appréhensions tombées, se livraient avec beaucoup de générosité et de gentillesse, nous pouvons dire que nos questions constamment reformulées, tantôt anodines, tantôt profondes, s'ouvraient le plus souvent sur des exemples, des souvenirs, des réflexions religieuses aussi, pour devenir parfois de véritables entretiens qui s'étiraient sur plusieurs heures (jusqu'à 3 séances de plus de deux heures chacune pour une seule informatrice).

Et puis ne dit-on pas que la mémoire est une bien étrange faculté! Nos répondantes nous l'auront encore confirmé: elles se souvenaient, parfois avec une extraordinaire précision de détails, de certains événements de leur petite enfance et de leur jeunesse alors qu'elles ne savaient plus très bien retenir le déroulement de faits beaucoup plus près d'elles dans le temps. Un peu comme si la mémoire des jeunes ressemblait à un tableau vierge sur lequel la moindre empreinte se graverait en permanence alors que la mémoire des vieux serait un tableau rempli d'empreintes sur lequel cette fois, une inscription de plus ou de moins ne ferait plus beaucoup de différence...⁷

7 Lorenzo Proteau, Grand-mère 'Toinette m'a raconté...
Saint-Lambert, P.Qué. Les Éditions priorités, 1981, p.41.

1. LA SPHERE DU SOUCI QUOTIDIEN

Le modèle

Ce n'est pas tant le statut ou le rôle joué objectivement par la mère de famille que nous cherchions à définir en demandant à nos informatrices de nous parler de leur mère, mais bien plus de l'image de ce statut et de ce rôle, de cette sorte d'image-synthèse pourrait-on dire qui, bien que colorée par l'affectivité et les souvenirs, finit toujours par exprimer les normes et valeurs d'une société.

Quand nos informatrices nous parlaient par exemple de leur mère comme d'une femme "besogneuse"¹ affairée depuis "la barre du jour jusqu'à la nuit noire"² trouvant à peine le temps de consoler et de conseiller en même temps qu'elle dressait le couvert, chauffait le poêle et "voyait au plus pressant"³; nous tenions moins à connaître les mille et un détails de leur vie quotidienne que l'image qui semblait s'imposer avec le plus d'insistance chez nos informatrices. Ainsi donc quand elles se

1, 2 et 3 Selon les termes mêmes de nos informatrices; c'est ainsi que nous citerons celles-ci dans les pages qui suivront...

penchent sur leur passé et leurs lieux d'enfance, c'est d'abord à une mère aux prises avec des charges domestiques à n'en plus finir qu'elles pensent, ou en définitive à une femme que l'on qualifierait facilement d'exploitée aujourd'hui mais que l'on disait alors dépareillée!

Nul doute que cette image d'une femme occupée, presque trop occupée, corresponde bien à une réalité vécue, et plus encore peut-être si l'on s'attarde à penser que les mères des personnes interviewées comptaient en moyenne plus de dix enfants par famille (en incluant les décès précoces) et que leur travail ne se limitait pas aux seuls travaux d'intérieur. Leur mère avait dû s'occuper effectivement du jardin, de la basse-cour, de même qu'elle participait à plusieurs travaux de la ferme. Mais ce que nous retenons plus particulièrement ici, c'est que cette image maternelle se rattachant au modèle idéal de la femme, marquait en définitive pour ses enfants "une étape essentielle dans la définition d'une conception du monde ou de l'existence"⁴. Cette image d'une mère de famille active, infatigable, toute à l'enseigne du devoir et de l'abnégation devenait une sorte d'image exemplaire, un modèle d'action qui, plus concrètement, réussissait à faire passer dans la réalité quotidienne toutes les valeurs

4 Marie-José et Paul-Henry Chombart de Lauwe, La femme dans la société, Travaux du groupe d'ethnologie sociale, Paris, Centre National de la Recherche scientifique, 1967, p. 39.

morales qu'il sous-tendait. Aux yeux de ses enfants donc, le rôle d'une mère se caractérisait principalement par un travail incessant, une présence constante au foyer, le tout pouvant se traduire en une capacité de répondre à tous les besoins de la famille. Sans doute ce rôle témoignait-il au niveau des comportements d'une bonne part de renoncement et de sacrifices mais la chose apparaissait probablement naturelle aux enfants qui avaient tôt fait d'associer amour maternel à présence généreuse et altruiste: "Faut dire que dans ce temps-là tout le monde travaillait bien fort, mais quand j'y pense aujourd'hui c'est pas croyable pareil tout ce qu'a faisait...", nous disait une informatrice. De sorte que les petites filles du début du siècle (du moins celles qui nous auront parlé de leur mère), éduquées dans l'esprit d'un modèle maternel s'ajustant non seulement aux nécessités familiales les plus immédiates, mais encore à la nature féminine même et aux responsabilités morales et sociales se rattachant à cette "nature", ces petites filles, disions-nous, ne pouvaient en définitive qu'adopter ce modèle. Au reste nous disaient les interviewées: "Nous autres les filles, on essayait de faire notre possible pour faire comme maman", "...elle n'avait pas le temps de nous montrer toujours, on la regardait faire, on apprenait à travailler de même"⁵. Et une

5 Selon deux informatrices de 85 et 73 ans, elles résument assez bien les autres témoignages en ce sens.

autre encore: "Pour autant que je me rappelle, ma mère travaillait tout le temps, elle en faisait tellement que, ce qu'a me demandait de faire, je le faisais, c'était sacré pour moi! "

Ainsi donc, que ce soit par la multiplicité des tâches à accomplir ou par l'urgence des situations quotidiennes, la petite fille qui allait devenir notre mère était allée à la bonne école: elle avait eu sous les yeux depuis sa plus tendre enfance, l'exemple d'une mère vigilante et dévouée qui ne ménageait ni ses efforts ni son temps pour sa famille; une femme clairvoyante et énergique pour qui la vie était certes dure, mais qui "trouvait quand même moyen de sourire, de chanter et de raconter des histoires le soir en tricotant ou en démanchant du vieux"⁶, une femme qui par ailleurs ne semblait dormir "que d'une oreille et qu'on éveillait quand on toussait", mais qui se levait toujours avant tout le monde...

Par delà cette première image maternelle, nous voulions savoir aussi si leur mère semblait disposer d'une certaine autonomie quant aux prises de décisions familiales; si entre autres, elle se permettait de prendre des décisions et ce à différents

6 Il s'agit bien sûr ici de défaire des vieux vêtements pour que le tissu serve à la confection de vêtements plus petits qu'on destinait habituellement aux enfants.

niveaux, si à tout le moins, elle était consultée pour les achats d'importance et plus encore, si leur mère était femme à argumenter...

Là-dessus et comme il fallait s'y attendre, il n'y a pas du tout unanimité dans les réponses obtenues; le leadership familial étant rattaché à tellement de facteurs et de situations. Toutefois, pour plus de 66% de nos répondantes, leur mère aurait assuré un certain leadership dans la maison; elle donnait les permissions, "faisait des remontrances" et veillait à ce que tout fonctionne "pour le mieux". On nous assurait que leur mère était très bonne mais qu'elle n'aurait guère toléré la désobéissance:⁷ "Les enfants écoutaient dans ce temps-là", nous disait une informatrice, "et ils disaient vous à leur mère, c'est pas comme aujourd'hui". Sans doute faudrait-il comprendre qu'on éduquait les enfants très jeunes à respecter l'autorité parentale et que le vouvoiement soulignait déjà ce respect, cette distance... Peut-être faudrait-il préciser aussi que dans Le Manuel des parents chrétiens, le tutoiement est vu non seulement comme un manque de respect mais comme une véritable insolence.⁸

7 Nous connaissons déjà l'insistance du Manuel à cet égard: "La vertu d'obéissance est d'une conséquence incalculable pour le bonheur éternel et même temporel de vos enfants, il vous faut ne négliger aucun moyen pour leur faire pratiquer". (C'est nous qui soulignons), p.76.

8 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.310.

Quant aux décisions d'importance, elles étaient prises en commun (par le père et la mère) et c'était très souvent "dans l'intimité que ça se décidait", mais pour ce 66% des répondantes, la mère n'aurait pas argumenté ou contesté les décisions du père devant les enfants. Et nous pensons plus particulièrement ici au Manuel qui précisait: "La femme doit se souvenir que l'homme est le chef de la famille, et que lorsque son mari ne veut pas se rendre à son avis, c'est toujours à elle à céder devant les enfants"⁹. Nous comptons quand même, à des degrés plus ou moins grands, un bon nombre de récalcitrantes qui, habituées à tout gérer dans la maison (surtout quand l'homme allait au chantier), souvent plus instruites que leur mari ou tout simplement plus vindicatives, des femmes qui n'hésitaient pas à prendre toutes les décisions familiales, s'appliquant même à surveiller un mari qui, par inconscience ou par faiblesse "pouvait aussi bien signer n'importe quoi" ou "ne savait pas faire les choses"¹⁰, qui s'enivrait, etc... Mais même dans ces cas où l'autorité officieuse semblait revenir entièrement à la mère de famille, il reste que le père demeurait officiellement et incontestablement le chef de la famille (avec toutes ses prérogatives), et que la mère devait plutôt se contenter d'une sorte de pouvoir

9 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.52.

10 Il est question ici de savoir-vivre; les femmes, surtout si elles avaient étudié chez les religieuses, accordaient beaucoup d'importance aux civilités, aux manières...

moral. Pouvoir moral à la fois subtil et indirect qu'elle saurait accroître selon sa force de caractère et les aléas de la vie quotidienne. Aussi nos informatrices nous parlaient-elles de leur mère qui conseillait et influençait leur père par la douceur et les accommodements: "...elle était ben fine ma mère, un peu ratoureuse sur les bords, elle ne contredisait pas mon père de front, vu que c'était un homme ben "rough", mais ça finissait que c'était pas mal son idée qui passait". Ce qui nous incite à penser qu'il ne devait pas toujours être simple pour nos grands-mères de faire valoir leur point de vue, ni même de négocier un terrain d'entente quand tout un corpus idéologique à caractère sacré véhiculait l'acceptation et la soumission, quand elles ne disposaient à peu près pas du recours légal (parce qu'à l'ignorance s'ajoutaient des lois patriarcales), qu'elles ne pouvaient guère recourir ni à la solidarité féminine (chacune étant isolée dans son foyer respectif), ni même à la force physique...

Et puis il y avait les enfants, des enfants qu'elles aimaient et à qui il fallait donner le bon exemple, des enfants qui sauraient apprendre la soumission et l'acceptation dans leurs gestes simples, multipliés, bien inscrits dans la quotidienneté...¹¹

11 L'exemple n'était-il pas à la base de l'enseignement maternel dans le Manuel: "Car l'exemple est un langage muet, mais qui persuade sans qu'on y pense, et qui pénètre l'âme...", p.140.

L'imprégnation religieuse

Si, pour nos informatrices, leur mère était d'abord une travailleuse énergique aux prises avec les multiples tâches domestiques se rattachant à son rôle, il semble qu'elle en aurait accepté avec une égale conviction toutes les responsabilités. Aussi l'éducation des enfants - il faut entendre surtout ici, l'éducation religieuse des enfants - s'inscrivait-elle au premier rang de ses responsabilités. Et lorsque nos répondantes nous faisaient part de leurs premiers apprentissages religieux, elles étaient unanimes à témoigner d'une imprégnation religieuse de la première heure: "... il me semble que j'ai toujours su prier...", "... maman nous faisait dire une prière à notre bon ange le soir avant de se coucher, je ne sais pas quel âge j'avais, mais j'étais bien jeune", une autre encore: "... quand on arrivait à l'école, on savait nos prières par coeur, on n'avait pas de misère à les retenir parce qu'on les avait assez entendu dire à la maison". Et s'il faut en croire certains témoignages encore plus élaborés, l'éducation religieuse d'un enfant commençait vraiment "sur les genoux de sa mère"¹²: "Je me souviens quand maman berçait le petit dernier chez nous, elle chantait:

12 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.7.

P'tit Jésus bonjour, mes délices, mes délices,
 P'tit Jésus bonjour, mes délices et mes amours,
 J'ai rêvé cette nuit que j'étais dans ton beau ciel,
 J'ai rêvé cette nuit que j'étais au paradis..." 13

Et nous ne sommes déjà plus loin, croyons-nous, d'une foi qui s'inoculait doucement, à travers les intonations et les tendresses maternelles, d'une foi qui coulait dans l'âme de l'enfant, comme le disait le Manuel, "sans presque d'obstacle..." 14

Du reste, la mère qui, à une exception près, était "bien pieuse", "bien chrétienne", semblait trouver et les mots et les occasions qu'il fallait pour rendre le "bon Dieu" bien présent à la vie familiale, aussi ce Dieu prenait-il plus souvent qu'autrement la candeur "d'un petit Jésus" qu'on faisait pleurer "...à la moindre désobéissance", "... quand on se chicanait", "... qu'on était bien mauvais", et peut-être aussi, présumons-nous, lorsqu'un enfant se livrait à quelques nouvelles découvertes sur son corps. Un petit Jésus dont les exigences se devinaient probablement aux regards tantôt souriants, tantôt courroucés de la mère et qui, sous des airs de bénignité, finissait par s'imposer et par s'installer dans

13 Malgré le ton serein, printanier de la chanson, on pourrait y voir aussi une sorte de "retour aux sources"; c'est un peu comme si l'enfant était un ange déchu qui se souviendrait des cieux, un ange qui ne pourrait plus qu'aspirer à sa pureté première, que rêver du paradis perdu...

14 Op.cit., p.8.

l'univers mental de l'enfant, supportant ainsi l'autorité parentale; c'est du moins ce que nous laissent entendre les commentaires que nous avons retenus: "... y me semble que ma mère avait pas besoin de nous crier par la tête, on savait d'avance ce qu'a voulait, je comprends pas trop ça, des fois juste un regard, on savait ce que ça voulait dire, puis on obéissait...", "... ça d'l'air qu'on comprenait ben jeune qu'on faisait pas rien que ce qu'on aime dans la vie".

Si l'on en croit toujours nos répondantes, elles vivaient cette éducation religieuse "naturellement"; il ne leur serait pas venu à l'idée "dans ce temps-là" que l'éducation d'un enfant "civilisé" puisse se faire autrement! "Des fois on trouvait ça bien dur de rester à genoux longtemps surtout dans le temps du carême, c'était bien long la "grande prière" pour nous autres (les jeunes enfants), ma mère en rajoutait tout le temps, mais on parlait pas, c'était comme un sacrifice..." Quelques-unes nous parleront de cette longue prière du soir qui commençait par "Mettons-nous en (la) présence de Dieu et adorons-le", qui se disait en plus du Je confesse à Dieu, des actes, des commandements de Dieu et de l'Eglise pour finir par le chapelet dans le temps du carême. Et c'est ainsi que nos mères devaient s'habituer graduellement aux divers rites familiaux, à ces rites qui s'alliaient

à une forme de piété extérieure jugée excessive aujourd'hui (même par elles), mais qui leur semblaient alors "ordinaires". Parce qu'il était non seulement bien, mais presque devenu "normal" de dire le chapelet, de faire carême, de porter des scapulaires, d'allumer des cierges durant un orage dans la famille canadienne-française du début du siècle; qu'il apparaissait "naturel" d'accepter les petites misères de la vie courante, mieux, de les offrir en sacrifice pour amadouer non plus le Jésus des premières années qu'on avait bien fait pleurer mais un Dieu tout puissant qui pouvait les perdre et les anéantir à chaque instant¹⁵; un Dieu qui connaissait toutes leurs pensées, toutes leurs faiblesses et pouvait bien "à un moment donné" leur en tenir rigueur. Et quand on a été façonné à l'obéissance et au sacrifice, quand "on a pas connu d'autre chose" qu'un monde de devoirs et d'obligations, comme nous le disaient nos mères, comment oserait-on - surtout quand tout incite à la conservation - s'opposer aux traditions religieuses de la famille, et encore, qui aurait pu justement vivre pareille éducation sans connaître quelques secrètes culpabilités...

Au reste la peur, les sanctions et les menaces de châtements étaient au coeur même de la vie quotidienne; on nous

15 Pour employer les termes du Manuel, p.101.

parlera volontiers d'une grippe espagnole qui ravageait des familles entières, "... c'était ben épeurant, quand une famille était entrepris, tout le monde se sauvait d'elle, on avait toute peur de l'attraper...", et puis il y avait les accidents, toutes les autres maladies mal identifiées "qui emportaient quelqu'un dans le temps de le dire", la foudre, les sècheresses; bref, autant de bonnes raisons pour chercher refuge du côté de la religion et pour demander au ciel secours et pardon. Car les curés des paroisses - que nos répondantes disaient par ailleurs bien bons - face à l'interrogation et à la douleur de leurs paroissiens semblaient insister - peut-être davantage dans ces occasions - sur la prière, la soumission et le repentir, engendrant ainsi des rites familiaux toujours plus nombreux pour obtenir une faveur immédiate, se concilier la nature ou tout simplement "pour éloigner la malédiction de la maison"!. Et puisque tous les événements terrestres (petits et grands) correspondaient aux volontés providentielles, aux "voies de la Providence" disait-on, on ne saurait plus s'étonner que les populations rurales soient parvenues à solliciter l'aide du ciel à tant d'occasions au cours d'une journée. Nous pensons à ces nombreux signes de croix qu'on faisait, semble-t-il, avant et après le repas, devant une action difficile, lorsqu'il y avait un éclair, à ces invocations (à son ange gardien, à ses saints patrons), aux cantiques, à ces mille Ave et jusqu'à ces "Bonne Sainte-Vierge"

à tout propos, à ces "Doux Jésus" et à ces "Mon Dieu Seigneur" qui ponctuaient les conversations.

En ce temps là...

Quand on avait "des bons parents" comme la majorité de nos répondantes et qu'on "connaissait" une vie familiale laborieuse, "on apprenait vite où étaient ses devoirs". Aussi les petites filles qui sont devenues nos mères ont-elles dû prêter main forte à la maison dès 7 ou 8 ans. Pour quelques-unes, il sera même question de 5 à 6 ans. Les petites filles ne se contentaient pas de mettre le couvert, "de passer le balai ou d'essuyer la vaisselle", elles s'occupaient souvent du nouveau-né, gardaient les enfants lorsque la mère et les plus vieux allaient aux champs, elles "voyaient aux volailles, ramassaient les oeufs, couraient les vaches", elles s'habituèrent aussi à sarcler le jardin, les champs de pommes de terre ou de tabac, de même qu'à "tirer (traire) les vaches et faire les foin avec les autres". "Il fallait bien faire notre part", nous disait-on constamment, et "on faisait ce qu'on nous demandait de faire". Sans doute leurs parents répondaient-ils à un réel besoin d'aide, mais ils allaient également dans le sens d'une saine éducation religieuse: "À mesure qu'il grandit, précisait Le Manuel des parents chrétiens, prolongez son

travail en augmentant sa tâche, diminuez le temps qu'il employait à jouer, afin de lui faire comprendre que l'homme est né pour travailler, et non pour jouer"¹⁶. Bien sûr cette part de travail devait dépendre aussi du rang occupé dans la famille, de même que du nombre d'enfants, de sorte qu'une fille aînée pouvait se voir confier beaucoup plus jeune d'importantes responsabilités familiales.

Cependant, si on accordait volontiers plus de responsabilités à une fille aînée, parfois même plus d'autorité sur ses frères et soeurs, d'une part elle était retirée de l'école plus à bonne heure que les autres et d'autre part, elle aurait à vivre d'un peu plus près les dures réalités maternelles: "Ma mère avait des accouchements bien difficiles, à toutes les fois, elle venait bien proche de mourir..." Et alors que nous demandions à cette informatrice si elle avait assisté de quelque façon sa mère lors d'un accouchement, elle parut surprise: "Ben sûr que non..., c'est moi par exemple qui la relevait, mais quand ses douleurs la prenaient, quand bien même qu'a aurait voulu le cacher, elle écrasait là..., elle a même déjà eu une hémorragie, c'est moi la plus vieille qui courait chercher de l'aide..." Parce qu'il semble bien qu'il

16 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.93.

régnait dans la famille une atmosphère de pudeur et de réserve quant à la sexualité et que les mères de famille n'en disaient pas plus - même à leur fille aînée - qu'il le fallait sur le sujet, peut-être même moins qu'il le fallait! De sorte qu'à une exception près (où la jeune fille de 14 ans avait reçu quelques conseils avant d'aller travailler à la ville), aucune répondante n'avait été vraiment informée avant ses premières menstruations. Aussi cet événement, pour tout naturel qu'il soit, sera-t-il vécu par plusieurs dans la peur, l'angoisse, parfois même dans une sorte de honte du corps, presque de la culpabilité. Car, nous affirmait-on, "même là (devant le fait accompli), on ne nous disait pas grand-chose non plus, ... que si on n'avait pas ça, on serait pas mariable parce qu'on pourrait pas avoir d'enfant", ou "... que c'était à cause de la faute d'Ève que toutes les femmes devaient endurer ça", et "... qu'il fallait en parler à personne"; en somme rien de très positif ni de bien réconfortant pour la toute jeune fille qui entrevoyait déjà sa condition de femme. Ainsi donc, les malaises menstruels et les "mille autres misères qui sont devenues le partage des pauvres mères depuis la prévarication de la première femme"¹⁷, allaient s'associer chez la jeune fille à l'inévitable souffrance expiatrice. Elle devait comprendre alors - plus ou moins bien "dans les premiers temps" à ce qu'il semble - que son

17 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.33.

corps se préparait à l'enfantement et que ses "règles" devenues une sorte de châtiment, de tare exclusivement féminine, représentaient déjà un peu sa "destinée" future ou ce que plusieurs ont appelé "le lot des femmes".

Est-il besoin d'ajouter que c'était à peu près toute l'information que les filles recevaient de leur mère avant leur mariage. À cela s'ajoutaient parfois des conseils en ce qui a trait à la chasteté dans les fréquentations, là-dessus on était tout simplement intraitable, il fallait "se faire respecter": "Ma mère en parlait pas souvent, pas vraiment non plus, mais on dirait que c'était établi pour tout de bon". Car si la jeune fille pouvait se permettre d'accéder à une certaine maturité par le travail quotidien et les responsabilités toujours plus nombreuses que ce travail entraînait, d'un autre côté, on lui demandait de ne pas savoir, de ne pas discuter, de ne pas consentir ni même désirer...

2. LA SPHERE DU DESIR

On comprendra qu'une mère débordée par des travaux domestiques "à n'en plus finir", investie au surplus d'une mission éducatrice envahissante, ne trouve plus guère le temps d'établir de longues conversations intimes avec ses filles, et puis "... quand bien même qu'a aurait eu le temps, y a des choses qu'a disait pas pareil", nous assurait-on. Et s'il faut se fier aux quelques commentaires en ce sens, il semblerait que leur mère ait eu plus de facilité à commander, à conseiller sur le travail à faire, sur les choses à éviter aussi, qu'à exprimer vraiment ce qu'elle ressentait, ce qu'elle avait vécu, ou pire encore, ce qu'elle aurait aimé faire... Il faut bien admettre cependant que ni l'époque, ni l'éducation reçue (avec ses tabous et ses fidélités aveugles) ne se prêtaient aux longues réflexions d'ordre philosophique ou psychologique: "on s'écoutait pas dans ce temps-là, vous savez, on écoutait, un point c'est tout" nous soulignait fort à propos une informatrice.

Si bien que plusieurs d'entre elles nous parleront de leur enfance vécue dans cette gêne des sentiments et des mots: "on aurait dit qu'on osait pas se parler des sentiments dans la

maison, on était bien trop gêné...", "... je pense qu'on avait encore plus de misère à se dire qu'on s'aimait, qu'à se crier des bêtises", une autre affirmait encore: "... des fois j'entends parler plus d'amour dans un seul soir à la télévision que dans toute ma jeunesse"¹. Elles disaient aussi avoir souffert d'un manque d'affection, de tendresse: "... c'est pas parce que nos parents nous aimaient pas; ils étaient bien bons pour nous autres", s'empressait-on d'ajouter, mais il faut croire que les témoignages de tendresse n'étaient pas légion dans leur "élevage" et qu'une sorte de malaise (découlant peut-être d'une éducation anti- ou asexuelle) avait fini par s'étendre (d'une façon plus marquée dans certains foyers) à toute la sphère de l'affectivité. C'était un peu comme si leur mère - éduquée dans un esprit de renoncement et de sacrifice², devenue avec le temps plus à l'aise avec le déplaisir - était parvenue à charger d'angoisse et de culpabilité toutes les composantes du plaisir (surtout en ce qui a trait à la sexualité), réprimant ainsi bien des spontanéités, bien des impulsions...

On se souviendra à cet égard que la mère de famille portait sur le plan moral l'entière responsabilité de l'atmosphère

1 On peut rappeler à cet effet, que les notions de bien, de charité et d'amour sont pratiquement absentes du Manuel, alors que la peur du péché et les sanctions dominent très nettement tous les aspects de l'éducation.

2 Qui devait s'apparenter à l'éducation austère du Manuel.

familiale, et qu'elle avait le devoir rigoureux de protéger ses enfants des dangers toujours plus nombreux³ qui menaçaient leur innocence. Que pour ce faire, il ne lui suffisait pas de veiller à ce que ses enfants restent purs dans leurs actes (attouchements, caresses), mais il lui fallait aussi voir à ce qu'aucun propos, aucune "inconvenance", aucun tableau ni roman, ne vienne susciter de nouvelles curiosités chez eux, ne vienne contaminer leurs pensées, leurs comportements, jusqu'à leur avenir. Dès lors, on ne saurait plus se surprendre que les mères de famille du début du siècle aient été si peu enclines à instruire leurs filles des réalités sexuelles; elles avaient, elles aussi, associé la sexualité à l'interdit et au caché, de sorte que toute explication en ce sens, mal dégagée de ses propres scrupules et des directives cléricales⁴ pouvait bien devenir très pénible pour elles,⁵

3 Et ces dangers se précisaient et se multipliaient à la lecture du Manuel, de la page 132 à 211 plus précisément.

4 Dans les seules directives du Manuel, on peut dire que la sexualité prend le visage du mal; elle représente les élans du corps, de ce "corps de péché", elle s'apparente aux forces obscures qui assiègent l'âme de l'enfant comme de l'adulte. A peine dans le mariage ces "tribulations de la chair" ressemblent-elles à une terrible nécessité... Et d'après nos répondantes, les curés (surtout les plus sévères) et plus encore les prédicateurs des retraites leur auraient tenu à ce sujet un langage similaire, "effrayant" même...

5 Elles ne savaient probablement pas en parler sereinement, ni même positivement. Par ailleurs, nous croyons avoir rencontré une gêne semblable chez la plupart de nos répondantes alors que leur ton et leur aisance changeaient lorsqu'il était un tant soit peu question de ces "choses-là".

susceptible d'éveiller au surplus d'autres curiosités, d'autres désirs chez ses enfants et d'entraîner ainsi la perte de l'innocence...⁶

Aussi nos répondantes ont-elles eu à vivre une jeunesse sous l'oeil vigilant d'une mère qui s'appliquait à éloigner et à cacher autant que faire se peut les diverses manifestations de la vie sexuelle en ne livrant à cet égard qu'un savoir épuré, et faut-il le dire, précautionneusement dosé⁷. De sorte que les jeunes filles du début du siècle se voyaient refuser de "rêvasser", "de rester seule avec un garçon", de porter tel ou tel vêtement, de danser, et ceci, sans toujours très bien "réaliser" l'inconvenance de leurs désirs: "Le curé, nous disait une très vieille dame, avait beau nous défendre de danser, nous dire qu'il se

6 Pour Mailloux, l'innocence (pureté) des enfants semble découler pour une large part de leur ignorance. Ce qui laisse à penser qu'on ne pouvait guère parler (même sainement) de la sexualité devant les enfants car la seule connaissance des phénomènes sexuels équivalait déjà à la perte de l'innocence et devait marquer le début de l'immoralité.

7 Et la chose ne semblait pas se limiter aux seules habitudes paysannes... "Par un trait de moeurs que je ne puis m'expliquer, disait le Dr. Hervieux (en 1908, devant un congrès médical), non seulement elle (la mère) ne fait pas profiter sa fille de l'expérience que lui a donnée la maternité, mais s'abstient d'une façon absolue de la renseigner sur les premières fonctions génitales physiologiques de la jeune fille... et les devoirs qu'elle aura à remplir dans la vie." Cité dans "La femme dans la civilisation canadienne-française", de Jean LeMoine dans Convergences, op.cit., p.91.

commettait bien des péchés en dansant, je ne comprenais pas ça..., même aujourd'hui je pense encore que maman le défendait parce que le curé aurait pu nous nommer en chaire, parce que le curé ça y arrivait de nommer les places où ça dansait"⁸.

Une autre nous confiait encore: "Quand on dit que le curé avait refusé la communion à maman rien que parce qu'avait fait une veillée..."⁹ "C'est vrai, ajoutait-on, que tout était défendu dans ce temps-là, les pères des retraites nous défendaient même de trop penser puis de rêver...". "On ne sortait jamais la porte, heureusement que les garçons arrivaient comme ça pour nous voir parce que j'aurais pas trouvé à me marier certain...", "...j'appelle pu ça surveillées, nous autres les filles on était guettées ça avait pas de bon sens". Plusieurs répondantes nous disaient quand même avoir eu une belle jeunesse: "on était pas malheureuse pour tout ça vous savez, on avait appris à vivre de même, on s'amusait avec ce qu'on avait; on jouait surtout aux cartes, aux dames, on

8 Il faut dire qu'un chapitre complet du Manuel était destiné à démontrer tous les dangers, toute la "corruption" des soirées dansantes. D'après les commentaires obtenus, il était généralement défendu de danser dans les paroisses. La chose semble se confirmer dans les études sur les cahiers de prônes déjà citées. Cependant il y aurait eu des curés plus sévères que d'autres, des curés plus vindicatifs qui revenaient sans cesse sur le sujet. Il était alors beaucoup plus difficile "de tricher".

9 Cette répondante nous assurait que seule sa mère avait connu cet affront "parce que c'est la mère qui est responsable de ce qui se passe dans la maison".

allait au mois de Marie aussi (elles pouvaient y rencontrer des garçons), et puis quand on a pas connu d'autres choses..." "Craignez pas, affirmait une autre, qu'on prenait le temps de se divertir, on trouvait moyen de faire des veillées presque à chaque soir dans le temps du carnaval et dans le temps des fêtes aussi..." "...dans les fêtes de famille (fiançailles, mariages, etc.) puis dans le temps du Jour de l'An, on faisait des gros repas, on recevait beaucoup de visites, c'était ben plaisant...", et puis, s'empressait-on d'ajouter, "c'était comme ça", et "les autres n'étaient pas mieux que nous autres non plus! "

Cependant, tant de réserves et de contraintes dans les moindres gestes de la vie quotidienne, tant de surveillance exercée, d'altruisme aussi chez leur mère, n'étaient pas de nature, croyons-nous, à encourager, ni même à orienter les jeunes filles vers cette voie, du moins pas sans quelques secrètes dissidences.

Aussi lorsque nous demandions à nos informatrices si, dans leur jeunesse, bien au fond d'elle même, elles avaient souhaité que leur vie ressemble à celle de leur mère, elles seront unanimes à nous répondre négativement. Pour 90% d'entre elles, leur mère avait alors une vie "beaucoup trop dure", austère, quelques-unes diront "triste", elle "avait eu trop d'enfants, "se faisait mourir à travailler puis à ménager", "... on était loin de toute nous autres, l'hiver le père montait dans les chantiers, on passait

quasiment l'hiver sans voir de monde". "Non je voulais pas avoir une vie comme elle, même qu'a me faisait pitié des fois, j'aurais aimé mieux faire une soeur tiens, mais c'est ben pour dire, ma vie a pas guère été mieux que la sienne". D'autres nous disaient n'avoir jamais vraiment pensé à ça, mais qu'en y réfléchissant bien, elles espéraient bien "dans le fond" que leur vie soit un peu plus facile: "je pense que c'est un peu normal" et puis "je me sentais pas la force d'endurer une vie de même..."

En somme les jeunes filles qui allaient devenir nos mères entendaient bien se destiner à leur rôle social - ça semblait même aller de soi¹⁰ - mais auraient quand même souhaité "une vie plus douce", une quotidienneté moins terne, moins grise que celle que connaissait leur mère, plus en accord avec leurs désirs, avec la fraîcheur de leurs sentiments...

Nos répondantes devaient pourtant vivre au bout du compte une vie "pas mal pareille" à celle de leur mère, à peine

10 Il faut dire qu'il n'est pas facile de repousser le modèle maternel, toute identification étant pour une bonne part inconsciente. Lorsque les jeunes filles étaient en âge de refuser l'idéal maternel, il était déjà trop tard; elles en avaient déjà intériorisé l'essentiel.

plus facile pour certaines¹¹. Elles connaîtront l'amour en épousant un jeune homme de leur paroisse (pour plus de la moitié¹²) ou de quelques paroisses environnantes. "D'abord que c'était un bon garçon travaillant", affirmait-on, et qu'il n'y "avait pas de tache dans la famille"¹³, les parents ne mettaient habituellement "pas de bois dans les roues".

Bien sûr elles n'en connaissaient "pas plus qu'il faut" sur les relations sexuelles, les grossesses et accouchements au moment du mariage mais "on apprenait bien assez vite de même" nous confiait l'une d'elles, "au fur et à mesure que les choses se présentaient". Et les choses semblaient vouloir se précipiter très souvent pour elles, trop souvent peut-être: "...j'avais pas encore eu le temps de reprendre mon souffle (de la noce) que j'étais déjà partie pour la famille", "... on faisait pas de voyage de noces dans ce temps-là, en tout cas moi je ne me souviens pas d'avoir roucoulé bien longtemps..." Quelques-unes devaient élaborer davantage, par exemple cette informatrice:

-
- 11 Au seul niveau des grossesses, elles auront en moyenne 7.2 enfants alors que pour leur mère, on en comptait 10.6. Il faut noter cependant que quelques "grandes opérations" viendront baisser notre moyenne.
- 12 C'est-à-dire que quelque 64% d'entre elles vivront, sinon tout "leur règne", du moins une bonne partie de leur vie dans leur paroisse natale.
- 13 Quand on ne connaissait pas la "délignée" de la famille, on demandait conseil au curé de la paroisse, qui lui "saurait bien...".

"J'étais pourtant pas une rêveuse mais je pensais que le mariage ça serait d'autre chose... (...) Mais oui j'avais bien vu ma mère dans la misère, mais je pensais qu'avait dû avoir du meilleur temps dans les premières années..., c'est pas parce que mon mari était pas un bon diable, y était pas mauvais (violent) non plus, mais y connaissait pas la valeur d'une femme..." Si nous avons bien saisi le témoignage de cette femme, elle aurait souhaité - et elle ne sera pas la seule - un mari plus attentif à ses "inquiétudes", à ses attentes, à ses désirs peut-être... Elle continuait: "On dirait que ça comprend pas ça un homme qu'une mère s'inquiète tant pour un enfant malade; il y a quand même des devoirs qui doivent passer avant d'autres..." 14

Il va sans dire qu'avec les enfants venaient "l'ouvrage, l'inquiétude", les responsabilités, jusqu'au harcèlement parfois... Car si le discours clérical magnifiait la maternité¹⁵, encore leur fallait-il apprendre à vivre cette maternité, encore leur fallait-il reconnaître la grandeur de leur rôle dans les multiples

14 Nous soulignons au passage cette formulation qui en révèle beaucoup plus qu'elle en dit. Au reste, elle se situe bien dans "le ton" et la moyenne des réponses obtenues entre un "c'était correct" pressé et la longue confession larmoyante ou la relation sexuelle devient "le prix à payer".

15 "On nous disait (dans les sermons, à l'école, certaines au couvent) que c'était une grande vocation d'être une mère de famille, que ça venait tout juste après la vie religieuse".

petites contraintes de la vie quotidienne, dans les nuits blanches comme dans les nausées du matin. Car l'idéologie semblait vouloir prendre, expressément pour elles, tous les aspects d'un miroir déformant!

Quant à leur mari, "il travaillait fort", "était souvent parti" et connaissait plutôt mal et "le travail qu'il y avait à faire dans une maison" et "les maladies de femmes". Lorsqu'il rentrait fatigué et probablement harassé lui aussi, il voulait "que tout soit prêt" et "ne pas entendre pleurer les enfants". "Vu que j'avais encore rien que deux enfants, nous disait l'une d'elles, il aurait voulu que le "barda"¹⁶ soit tout fait quand il arrivait: 'ma mère en a élevé onze qui disait, puis les repas étaient toujours prêts, puis on manquait de rien à part ça! ' Je nourrissais mon dernier à ce moment-là, les deux étaient aux couches, j'étais encore faible, j'arrivais pas..., j'aurais voulu lui expliquer tout ça mais j'ai pas pu¹⁷, j'ai juste pleuré je pense..."

Cette informatrice affirmait alors s'être "beaucoup forcée pour arriver", oubliant autant que faire se peut les malaises,

16 Pour notre répondante, il s'agissait de l'ensemble de son travail domestique.

17 Elevées dans la pudeur des mots et des sentiments, très souvent nos informatrices témoignaient de cette grande difficulté: "J'aurais donc voulu lui dire qu'il me parlait jamais..."

les sommeils hachés, soucieuse de répondre aux attentes, de prévoir: "Je me demandais pas ce que j'avais le goût de faire, soulignait-elle, je fonçais dans l'ouvrage..." Quelques-unes nous parleront longuement de cette charge de travail qui s'amplifiait à chaque naissance, des journées "qui se passaient à répondre au plus pressé" avec le sentiment d'avoir toujours négligé quelque chose... "J'avais peur de pas bien élever mes enfants, de pas faire tout ce qu'il fallait..."¹⁸ Une autre renchérisait: "J'ai vraiment fait tout ce que je pouvais pour être une bonne mère, je me démenais avec une 4e année et les moyens du bord..."

De sorte que les mères de famille que nous avons rencontrées - préoccupées à leur tour des devoirs et obligations familiales - ne semblaient plus connaître qu'un seul désir, celui d'être à la hauteur de leur rôle social; tant et si bien que leur vie, dans une sorte de glissement vers l'oubli de soi, devait finir par ressembler avec le temps et de leur propre aveu, à celle de leur mère!

18 Cette angoisse s'accroissait semble-t-il après un sermon ou une retraite; elles se sentaient alors toujours coupables de ne pas avoir assez donné, de ne pas avoir tout fait: "C'était toujours: nos bonnes mères de famille doivent faire ceci et cela..., puis si on le faisait pas on se pensait mauvaise..."

3. LA SPHERE DE LA FATALITE

Lorsque nous demandions à nos informatrices si, pour mieux éduquer les enfants qu'elles avaient déjà, elles n'avaient pas "songé" de quelque façon à espacer les naissances¹; nous avons bien sûr eu droit aux réponses les plus diverses, mais où la prééminence "religieuse" demeurait constante: "C'était pas comme aujourd'hui vous savez, il fallait accepter les enfants que le bon Dieu nous donnait, on se disait que ses vues étaient bien plus grandes que les nôtres", et encore: "C'est pas vraiment nous autres qui décidaient cela..., même que je peux vous dire aujourd'hui que j'ai trouvé mon jonc bien pesant des fois..."

Bien sûr elles essayaient de nourrir leurs enfants (au sein) le plus longtemps possible ce qui aidait à espacer les naissances² mais "le curé questionnait là-dessus et puis on se faisait sermonner..." "J'oublierai jamais, nous disait (avec beaucoup de ressentiment) l'une d'elles, que le curé me refusait

1 Cette question devait surgir suite aux commentaires obtenus quant à leur charge de travail et au souci de bien éduquer leurs enfants.

2 Seulement une répondante nous parlera de la méthode Ogino, et elle comptait parmi nos plus jeunes.

l'absolution, qu'il me menaçait d'excommunication puis me défendait de me présenter à la sainte table parce que j'empêchais la famille, puis mon mari lui qui allait communier comme un saint homme..., le pire c'est que c'était pour lui que je faisais ça! (...) J'avais beau me dire que c'était moi qui connaissais mon état (elle se disait alors au bout), je me sentais assez mal, assez coupable..., c'était rendu que j'avais peur du curé, peur de mourir de même, peur d'être damnée..."

On se rappellera ici du rôle déterminant joué par le curé de la paroisse, du respect et de l'autorité dont il était investi, du pouvoir de "vous sauver, disait le Manuel, si vous suivez avec docilité ce qu'il vous enseigne, ou (de) vous perdre si vous résistez à son autorité"³. Et rien ne semblait plus "funeste", que de se soustraire ou de ne pas vouloir se soumettre à l'autorité de son pasteur. "Tout autre crime, continuait le Manuel, trouvera toujours un remède dans l'autorité respectée du supérieur religieux; celui-là n'en trouvera nulle part"⁴.

On pourra facilement alléguer que les mères de famille du début du siècle pouvaient fort bien écouter les grands discours et les remontrances du curé puis savoir faire la part des choses

3 Alexis Mailloux, Manuel, op.cit., p.303.

4 Ibid.

ensuite, mais ce serait déjà oublier l'éducation religieuse intensive de la petite enfance, oublier cette conception dualiste enseignée "au moment de la tendre raison sans défense"⁵, oublier aussi la culpabilité et la crainte incrustées bien avant l'heure dans les profondeurs innocentes, où toute mauvaise action non seulement mérite mais attend sa punition. Et n'était-ce pas très mal justement que de désobéir aux autorités religieuses, que de chercher égoïstement à se dérober à ses engagements alors que la vocation maternelle - que le modèle d'action - impliquait d'abord l'oubli de soi et le "courage" d'une souffrance passive: "Oui, j'avais peur d'être punie, d'être punie sur-le-champ"⁶; c'est "fort" un curé madame, j'avais peur que ça attire la malédiction sur la maison". Une autre, plus terre à terre, précisait: "Fallait avoir du front pour tenir tête à son curé vous savez, y en connaissait bien plus long que nous autres et puis y aurait pu prendre toute la famille en aversion".

Quelques-unes nous avouaient franchement: "Si ça avait été rien que de moi, on aurait mis une croix là-dessus (les rapports sexuels), ça aurait pas été long, mais ça m'aurait pris des

5 Jean LeMoyne, op.cit., p.54.

6 Il semble que le discours clérical ait continué à véhiculer cette idée d'une sentence immédiate à la faute déjà relevée dans le Manuel, p.101.

tannantes de bonnes raisons"⁷. Et la fatigue des femmes, on le devinera aisément, n'avait rien d'exceptionnel et n'était pas de nature à fléchir la rigueur de leurs confesseurs, mieux, cette fatigue pouvait même contribuer selon certaines, à rendre le "devoir conjugal" beaucoup plus méritoire!

Dès lors, il est possible d'imaginer la position de bien des mères de famille québécoises qui, dans leur quotidien, ne devaient pas réellement choisir entre le bien et le mal mais entre le mal et le pire! Et ceci n'est peut-être pas très exagéré quand on pense qu'elles devaient choisir entre la peur d'une autre grossesse (avec ses conséquences⁸) ou la peur de l'enfer, choisir entre l'obéissance à l'Eglise (assumer tous ses devoirs d'épouse et de mères) ou les remords et l'angoisse, sans parler de l'insatisfaction du mari⁹.

On ne saurait plus s'étonner qu'elles aient opté pour "le moins pire" en privilégiant les voies de l'acceptation. C'était en définitive beaucoup plus simple de s'en remettre à

7 Ce commentaire résume assez bien ceux qui allaient en ce sens.

8 Il va sans dire que nous parlons plus particulièrement ici des grossesses successives, épuisantes pour la santé de la mère, de ces enfants qu'elles ne se sentaient plus "capables" d'élever.

9 Qui se traduisait alors de mille et une façons. Il devenait hargneux, "pas endurable" nous dira-t-on, méchant même...

la volonté providentielle: "De toutes façons le bon Dieu connaissait ma santé aussi bien que moi, affirmait-on, Il savait tout ce que je vivais..." et "j'ai pour mon dire que c'est lui qui décide de notre naissance¹⁰ comme de notre mort".

Cette sorte de résignation ou de soumission fataliste ne semblait pas se limiter au seul contrôle des naissances. Les femmes que nous avons interviewées étaient convaincues - et disaient l'avoir toujours été - que la vie des femmes était "en partant" plus difficile que celle des hommes. De par sa "nature", elles étaient appelées à souffrir, à s'inquiéter, à "pâtir"; les choses étaient ainsi faites et "on pouvait pas changer grand-chose à ça! Et je parle pas juste des maladies de femmes, disait une informatrice de 85 ans, prenez quand j'ai perdu ma petite fille, la peine que j'ai eue c'est quasiment pas disable, je m'en rappelle comme si c'était hier, je l'avais nourrie, soignée, veillée des nuits de temps; c'est dans mes bras aussi qu'est morte, c'est moi qui lui a dit de prier pour nous autres au ciel; mon mari lui, il comprenait pas ça que ça m'affecte de même, il

10 L'attitude de nos répondantes à cet égard n'aurait rien d'exceptionnel car selon Jacques Henripin "avant 1925 la limitation des naissances était presque inexistante au Canada français". Dans "De la fécondité naturelle à la prévention des naissances; l'évolution démographique au Canada français depuis le XVIIe siècle" dans La société canadienne-française, op.cit., p. 220.

disait qu'on en aurait encore d'autres..., moi ce qui m'a aidé le plus, c'était de penser qu'avait fini de souffrir puis que le bon Dieu était venu la chercher parce que sa place était prête..." "J'ai pas besoin de vous dire, soulignait une autre, que c'est pas nous autres qui décide, même aujourd'hui avec la science, quand notre heure est venue, faut partir..."

Les mères de famille qui ont bien voulu répondre à nos questions, avaient donc remplacé la peur et l'angoisse par la soumission et l'abandon à des forces plus grandes, plus puissantes. À peine ces forces seraient-elles amadouées par des prières ou quelque autre rituel à saveur magique. Car prier "ça aide toujours; si on obtient pas ce qu'on demande, on se sent quand même réconfortée, presque consolée"; "... moi quand j'avais trop de peine, je demandais au bon Dieu de m'aider, je lui disais que j'étais pas capable d'en supporter plus, on aurait dit que ça m'aidait". Et puis, soulignait-on, "quand bien même qu'on se révolterait (suite aux mauvais coups du sort), ça réglerait pas grand-chose non plus".

Pour ces femmes, la vie n'était pas nécessairement une "vallée de larmes" mais c'était un passage, une sorte d'épreuve à traverser pour accéder à une autre vie: "C'est ce qu'on disait

en tout cas¹¹, mais quand y avait une mortalité dans la famille, je vous dis qu'on avait de la misère à s'en remettre pareil". Mais, renchérisait-on, "tant qu'à endurer ses petites misères, aussi bien les accepter, puis les offrir..."; ce qui revient à dire en somme qu'il leur semblait plus positif d'accepter sans rechigner (du moins sans opposition ouverte) une situation qui leur semblait - parce que voulue par Dieu - immuable.

Car si ces mères de famille reconnaissaient un caractère inéluctable à la souffrance, surtout à la souffrance féminine, elles ne paraissaient pas pour autant se complaire ni s'abîmer dans la frustration et le désespoir. Tout porte plutôt à croire qu'elles auraient cherché malgré tout à se dédommager au niveau de la réalité quotidienne. Pour en tirer un meilleur parti, elles auraient d'abord su s'ajuster au mouvement de la vie sous toutes ses formes, ajuster leurs exigences et leurs aspirations aux dimensions de leur existence. Non seulement elles disaient avoir accepté les choses comme elles venaient mais il semble qu'elles soient parvenues à s'en accommoder, un peu comme la sagesse paysanne savait attendre "le bon moment", savait composer avec les saisons et les rigueurs du climat. Elles croyaient bien avoir contribuer "dans la mesure du possible" à faire le bonheur

11 C'était même là toute la conception du monde, tout le discours du Manuel des parents chrétiens.

de leur famille¹², peut-être moins par résignation que par confiance, que par amour... Bien sûr pour ce faire, elles avaient dû céder, obéir religieusement, mais dans la quiétude et l'assurance de s'accorder à l'ordre traditionnel des choses et de remplir adéquatement leur devoir. Ainsi avaient-elles pu donner à des gestes routiniers, apparemment vides de sens, toute la grandeur de la générosité, toute la sérénité et toutes les promesses d'une vie meilleure.

12 Il s'agit bien sûr d'un "bonheur domestique" à la base même de l'harmonie sociale du Manuel des parents chrétiens, qui ne pouvait "subsister dans une famille" sans que tous les membres pratiquent "fidèlement les devoirs imposés par la religion". p.10.

CONCLUSION

Au terme de cette étude que nous voulions interdisciplinaire, il nous apparaît maintenant possible d'évaluer dans son ensemble et de porter un jugement sur l'apport du Manuel des parents chrétiens dans la formation d'une idéologie de la femme au Québec, le sujet étant, à bien des égards, beaucoup plus vaste qu'il n'y paraît.

Si le haut clergé avait pu jouer de 1850 à 1950 le rôle d'une classe dominante et que les valeurs qu'il privilégiait avaient pu servir de ciment à la formation sociale québécoise, c'est d'abord parce qu'il avait pu compter sur des intermédiaires, des porte-parole capables d'édifier une vision du milieu (à même celle du monde), et de déterminer bien concrètement et très précisément les conduites à suivre. Autrement dit, pour assurer l'Eglise d'ici d'un ascendant certain sur les masses paysannes, il avait fallu des définisseurs idéologiques à la fois secrétés par la situation et le milieu.¹ Et quelles qu'aient été les motivations

¹ Pour tenir les bons propos aux bons moments, il fallait que ces définisseurs soient non seulement capables d'une vue d'ensemble de la situation mais connaissent tout aussi bien le terrain récepteur.

profondes de l'idéologue², on peut dire qu'Alexis Mailloux - tant par ses études théologiques que par ses origines très modestes - était réellement parvenu à faire le pont entre ce qu'il est convenu d'appeler la culture savante et la culture populaire³. Fortement imprégné par l'idéal ascétique et moral de l'Eglise et désireux de réactualiser l'éducation religieuse austère de son enfance, il avait pu se permettre d'aligner à même Le Manuel des parents chrétiens une sorte de stratégie susceptible d'opposer au spectre de l'insubordination (à l'Eglise), toutes les valeurs morales de l'acceptation et de l'abnégation.

Cependant, toutes les exhortations, tous les préceptes du Manuel trouvant et leurs sources et leurs résonances dans le discours clérical (au sens large), c'est très souvent dans ce discours qu'il nous faudra lire et reconnaître cet apport, ce qui rendra par le fait même plus difficile d'apprécier sa juste mesure.

2 La motivation humaine n'étant jamais purement rationnelle ou spirituelle. Et quand la recherche rationnelle de la domination semblerait vouloir expliquer en grande partie l'activité idéologique des définisseurs, il est bien clair qu'elle répondrait encore "de leur part, à des demandes émotionnelles peut-être aussi fortes que celles de leurs clients". Selon Colette Moreux, dans La Conviction idéologique, op.cit., p.71.

3 On se souviendra que Mailloux avait prêché des retraites aux quatre coins de la province avant d'écrire le Manuel et qu'il connaissait sans aucun doute fort bien et les soucis et les faiblesses de la population.

Nous le savons important bien sûr par les recherches et la synthèse des notions essentielles visant à orienter les destinataires. Nous le savons aussi important par sa diffusion (nombreuses rééditions), par la "promotion" qu'en feront "la presse et ses confrères dans le sacerdoce"⁴ et jusqu'à la teneur des prônes des curés des campagnes sur des décennies; mais peut-être l'est-il davantage par l'insistance accordée aux "relais polarisateurs et transmetteurs"⁵, que sont les codes et les modèles. L'importance du Manuel des parents chrétiens dans l'idéologie dite de conservation qui allait polariser la culture canadienne-française se situerait, croyons-nous, d'abord et avant tout au niveau de la stratégie.

Plus concrètement, l'ouvrage aurait bien pu tenir un langage religieux à peu près similaire, garder "les mêmes formules lapidaires et saisissantes"⁶ qu'adoptaient très souvent les orateurs de l'époque, sans pour autant atteindre réellement les générations successives. Car tout en reconnaissant le caractère pratique de l'ouvrage et la résurgence des situations, il aurait fallu, pour

4 Gilles Langelier, Thèse Vie et oeuvre d'Alexis Mailloux, Membre du clergé au XIXe siècle, op.cit., p.83.

5 Selon les termes d'Edgar Morin dans Communications, no.14, 1969.

6 René Hardy, Les Zouaves, op.cit., p.240.

que l'idéologie première perdure, pouvoir compter sur des mentalités inchangées, un contexte social analogue, alors que s'annonçait l'industrialisation (le matérialisme et l'américanisation). Au reste, on peut également penser que les idées n'attendaient pas après les livres pour se propager, pour s'insinuer dans les consciences et devenir action dans les sociétés traditionnelles. Or, en privilégiant un mode d'imprégnation des valeurs spirituelles dès le berceau, le Manuel témoignait justement de cette préoccupation et de ses visées à la fois immédiates et lointaines. En insistant sur l'abnégation et les devoirs rigoureux d'une mère de famille, en ne lui permettant plus de cesse, plus de salut possible sans une éducation religieuse intensive de ses enfants, l'ouvrage faisait plus qu'assurer une sorte de continuité "spirituelle" à son discours, il déterminait bien concrètement les mécanismes opérationnels de l'idéologie religieuse, élaborant pour ainsi dire une véritable stratégie "de conservation".

C'est en interpellant la femme, en l'expliquant et en la définissant en fonction du seul rôle que l'ordre naturel et sacré voulait bien lui reconnaître que Le Manuel des parents chrétiens se distinguait véritablement et devait marquer la période.⁷

7 Bien sûr l'idéologie de ce discours n'était pas réductible au seul Manuel des parents chrétiens puisque des mouvements parallèles se profilaient déjà en Europe et aux États-Unis, mais pour le Québec, il devenait le premier programme familial d'éducation où la mère se voyait attribuer un rôle premier, déterminant.

C'est d'ailleurs dans cette intention, avec emphase et sur quelque 330 pages que les évidences et les arguments se multipliaient pour que la femme reçoive ce discours, qu'elle s'y reconnaisse et en accepte toutes les obligations, toutes les responsabilités. C'est alors seulement - et Mailloux l'avait très bien compris⁸ - que la femme-mère pourrait devenir cette généreuse alliée, cette sorte de "relais polarisateur et transmetteur" indispensable à une domination idéologique profonde et durable. Indispensable d'abord parce qu'à la source même de la vie et des premiers apprentissages, indispensable encore, parce qu'au coeur du quotidien de chaque foyer québécois, et ce, d'une génération à l'autre...

Et nous avons tous souvenance - et nous croyons l'avoir montré dans ce travail - que la femme d'ici avait été fécondée, habitée à ras bords par ce discours et que l'abnégation qu'on lui reconnaît, partagée entre le mythe et la réalité, n'avait pourtant rien d'un vain mot.

8 Et le Manuel devait justement le faire comprendre aux autres.

ANNEXE

QUESTIONNAIRE UTILISÉ LORS DE L'ENQUETE

QUESTIONNAIRE

ÂGE: 77.4 ans (moyenne)

DANS LA SPHERE DU QUOTIDIEN

LE
MODELE

- Quelle image de votre enfance représente le mieux votre mère?
"En train de travailler", femme
besogneuse pour 70% des répondantes.
Comment la voyiez-vous le plus souvent
(dans le quotidien)?
Toujours occupée, dévouée pour 77%.
- Etait-ce une femme douce, pieuse, autoritaire, courageuse, fatiguée..., comment vous apparaissait-elle surtout?
D'abord pieuse pour 98%, elle est aussi courageuse et autoritaire.
- Combien votre mère a-t-elle eu d'enfants?
Nous obtenons une moyenne de 10.6 enfants.
- S'est-elle mariée et a-t-elle vécu dans sa paroisse natale?
Oui dans 54% des cas.
Si non, était-ce pour suivre son mari?
Oui pour vivre dans une paroisse voisine ou terre de colonisation.
- Vos grands-parents (paternels) ont-ils vécu chez vous?
Etait-ce leur maison?
Oui, pour 33% d'entre elles, quelques autres vivront aussi dans leur voisinage immédiat.
- Toujours dans votre enfance, pouvez-vous dire que votre mère avait la responsabilité de la maison, disait-elle quoi faire à chacun?
Donnait-elle les permissions?
Oui, pour la majorité, mais on y mettra bien des réserves, bien des nuances.
- S'il y avait désaccord entre votre père et votre mère, votre mère argumentait-elle?
Oui selon 33%, pour les autres, les décisions d'importance semblaient prises dans l'intimité ou par le père seul.
- Etait-ce elle qui se levait la première le matin? Qui allumait les poêles?
Oui, selon 66%, 35% disaient aussi que leur mère allumait les poêles le matin.
- S'occupait-elle de la ferme, parfois, quotidiennement, jamais...?
Du jardin?
Des affaires, (était-elle au moins consultée)?
Oui quotidiennement pour 73%.
Oui pour 92%
Oui 50% des répondantes le croyaient.

L'IMPREGNATION
RELIGIEUSE

- Vers quel âge avez-vous appris vos premières prières?
Très jeune, dans la petite enfance pour 100% des répondantes.
Ont-elles été enseignées à la maison (par la mère ou à l'école)? Enseignées d'abord à la maison par la mère.
- Est-ce qu'il arrivait à votre mère de vous raconter des histoires édifiantes (de petites saintes, de bons et mauvais anges, etc...)?
Oui dans 65% des cas.
- Vous souvenez-vous d'avoir eu peur de l'enfer dans votre enfance, des démons, des fantômes?
Oui dans 76% des cas.
- Est-ce que les prières se disaient en famille dans votre enfance?
Oui à 96%, à une exception près où les prières se disaient en sous-groupes.
Le soir?
Avant les repas? Oui et très souvent aussi le matin.
- Etait-ce votre mère qui rassemblait le monde pour la prière (chapelet)?
Oui à 87%
- Est-ce que les médailles, cierges, invocations faisaient partie de la vie de tous les jours?
Oui à 100%
- Disiez-vous des prières spéciales (danger imminent, maladie, etc...)?
Oui... beaucoup de variantes.
- Est-ce qu'on vous incitait (toujours dans votre enfance) à faire des sacrifices, des pénitences, carême, pour obtenir quelque chose ou pour gagner votre ciel?
Oui à 100%
- Votre mère allait-elle à l'église (à la messe) régulièrement (le dimanche)?
Oui à 100% (si pas malade)
- Est-ce que tous les enfants (en âge) y allaient aussi régulièrement?
Oui à moins d'une bonne raison.
- Votre mère vous parlait-elle parfois du sermon; en était-il question dans les conversations, dans ses conseils (remontrances), etc...?
Réponses très partagées...
- Vous souvenez-vous d'un curé de la paroisse de votre enfance?
Oui à 100%
- Pourquoi vous en souvenez-vous surtout? Etait-ce parce qu'il était très bon, sévère; vous faisait-il peur?
Très bon (77%)
Sévère (30%)
Venait-il souvent chez vous? Au moins une visite annuelle.

- Diriez-vous (aujourd'hui) qu'il épouvantait les gens, avec des sermons sur le ciel et l'enfer?
"Parfois" résumerait les réponses obtenues.
 - Avez-vous participé à une retraite dans votre enfance (retraite scolaire)?
Rarement, surtout retraites paroissiales.
Si oui, quels étaient les traits dominants de ces retraites?
On y était très sévère, "tout était péché".
 - Votre mère et votre père avaient-ils des retraites paroissiales? (ensemble ou séparément)?
Oui pour 88% des cas ensemble et séparément.
 - Est-ce que la morale faisait partie de votre quotidien?
Oui à 88%.
Votre mère vous reprenait-elle souvent: quels étaient ses arguments pour vous inviter à faire le bien?
"On fait pas rien que ce qu'on aime dans la vie..."
 - Qu'est-ce que c'était pour vous une bonne action?
Un exemple?
Ecouter, aider, donner, représentent les bonnes actions.
 - Vous sentiez-vous souvent coupable?
Oui, "ça arrivait des fois" pour la majorité.
-

LE TRAVAIL

- Vers quel âge à peu près avez-vous commencé à aider votre mère?
En moyenne vers 7-8 ans, quelques-unes parleront de 5-6 ans.
- Aviez-vous des travaux attitrés?
Elles apprenaient "à mesure".
- Vers quel âge étiez-vous capable de tenir maison?
Nous obtenons une moyenne de 14 ans.
- Combien de temps avez-vous fréquenté l'école?
Habituellement jusqu'au catéchisme,
Y alliez-vous régulièrement?
Assez régulièrement.
- Est-ce qu'on y enseignait l'art ménager, le tricot, etc...?
Rarement enseigné à l'école des rangs dans les premières années scolaires.
- Pour quelle raison avez vous cessé?
Pour aider surtout.
- Avez-vous des frères qui ont fait des études plus poussées?
Non pour 66% des répondantes.
- Avez-vous participé aux travaux de la ferme? Oui pour la plupart,
Vers quel âge? très jeune et
Occasionnellement ou régulièrement? régulièrement.

VERS
LA
MATURITE

- Avez-vous travaillé ailleurs (domestique),
"relever" une voisine, une tante,
enseigner, etc...? Oui pour 73% des répondantes.
- Est-ce que c'est votre mère qui vous a parlé
des réalités sexuelles lors de vos
menstruations par exemple? Oui (habituellement) mais très peu et
seulement lors des premières menstruations.
- Est-ce qu'elle vous parlait souvent des dangers
des fréquentations longues, de la chasteté
en général? Pas beaucoup en général, mais les jeunes
filles savaient assez bien à quoi
s'en tenir.
- Est-ce que vos parents souhaitaient vous voir
épouser un cultivateur? On insistait, semble-t-il, peu là-
dessus.
- Avez-vous dû vous éloigner de votre paroisse
pour vivre avec votre mari? Non pour 64% d'entre elles.
- Auriez-vous accepté de vous éloigner (sur une
terre de colonisation ou aux Etats-Unis par
exemple)? Peut-être mais 61% ne l'aurait pas souhaité.
- Une fois mariée, avez-vous eu l'impression de
ne pas avoir été assez renseignée sur le mariage?
Sur les grossesses et accouchements? Oui des fois...
Et beaucoup de réponses hésitantes...
- Est-ce que vous parliez de vos inquiétudes, de
vos peurs à votre mari, à votre mère, à d'autres
femmes amies? Rarement
- Combien d'enfants avez-vous eus? Nous obtenons une moyenne de 7.2 enfants.
- Est-ce un médecin qui vous accouchait? oui
Une sage-femme? et une infirmière (7%)
Chez vous ou à l'hôpital? Habituellement à la maison.
- Aviez-vous parfois ou souvent l'impression d'être
débordée par le travail que vous aviez?
Etiez-vous portée au découragement? Oui mais était courageuse, énergique.
Parfois (19%)
- Trouviez-vous le temps de parler du petit Jésus
à vos enfants? Elles trouvaient toujours le temps.

- Vous arrivait-il de parler de vos problèmes
(que vous jugiez importants) au curé de
votre paroisse? Pas très souvent
- Au confessionnal? mais les curés questionnaient.
- Ecoutez-vous ses conseils même si
c'était pénible pour vous? Oui, autant que possible.
- Vous arrivait-il d'agir selon votre jugement,
même si vous saviez que votre curé n'était
pas d'accord? Ça arrivait, mais habituellement,
(dances, contraceptions, toilettes, etc...) on essayait de
se conformer...
- Est-ce qu'aller à la messe était très
important pour vous? Oui, pour la plupart
- Réconfort moral un grand réconfort moral
- Obligation
- Aviez-vous parfois l'impression de "traîner"
votre mari ou vos grands enfants à la messe,
à confesse, etc...? On répond non, on peut pas dire...,
beaucoup de réponses hésitantes. (oui 7%)
- Pensiez-vous qu'il était de votre devoir de
le faire? On répondra généralement oui.

DANS LA SPHERE DU DESIR:L'ENFANCE

- A quoi rêviez-vous quand vous étiez toute jeune?
Pas très rêveuse 61%
- Est-ce qu'il y a quelque chose qui vous tenait vraiment à coeur?
Beaucoup de réponses hésitantes, Vie religieuse (10%)
- Avez-vous prié pour l'obtenir?
On y pensait surtout...
- Est-ce que vos parents vous témoignaient beaucoup d'affection?
Non (73%)
- Aviez-vous l'impression de ne pas être assez aimée?
Oui (69%)
- Vous sentiez-vous lésée de quelque façon parce que vous étiez une fille?
Non pas vraiment (73%)
- Est-ce que les fêtes (Noël, Jour de l'An, anniversaires) étaient très soulignées (fêtées) chez vous?
Le Jour de l'An sera surtout fêté à 88%.
- Y avait-il de la visite?
- Y faisait-on de la musique, danse, jeux de société?
- Est-ce que vous souhaitiez (au fond de vous même) que votre vie ressemble à celle de votre mère?
Non (100%)
- Si non,
Etait-ce parce que sa vie semblait trop dure, 65%
trop austère?
trop d'enfants? 30%
trop seule, éloignée des grands centres? 5%
mari trop sévère? 4%
trop pauvre, trop de travail? 15%
autres...
- Auriez-vous aimé aller à l'école plus longtemps?
Non pas vraiment...
- Auriez-vous aimé (ou seulement pensé) faire un autre travail (en plus de celui) de mère de famille?
On ne pensait pas beaucoup à ça semble-t-il.
- Avoir un peu plus de choix (outre la maternité et la vie religieuse)?
"On était pas habituée à avoir le choix",
et "on pensait pas beaucoup à ça dans ce temps-là", nous répondra-t-on...

VERS
LA
MATURITÉ

- Avez-vous souhaité dans votre jeunesse habiter la ville ou le village?
Vivre plus près des activités diverses, services; voir plus de gens?
54% oui 27% non
- Considériez-vous alors avoir assez d'occasion pour sortir, rencontrer des jeunes gens?
Assister à des soirées, danses, spectacles?
42% oui "pour le temps" 53% non
- Aviez-vous l'impression (dans votre jeunesse) que votre vie était remplie de contraintes, de choses que vous ne pouviez pas faire, ni même souhaiter?
92% oui
- Quelle étaient pour vous les pires contraintes?
 - rigueur morale (conscience) 38%
 - sévérité parentale 65%
 - conventions (milieu social) 23%
 - autres...
- Lorsque vous étiez en âge de vous marier, vous est-il arrivé de penser que votre choix (d'un mari) était en quelque sorte limité aux alentours, aux rares occasions de rencontre, au métier du jeune homme, etc...?
Oui pour 46% des cas, plusieurs n'y avaient jamais pensé.
- Lorsque vous étiez en âge de vous marier toujours, vos fréquentations étaient-elles très surveillées, trop surveillées à votre goût?
Très surveillées pour 80%
- Pouviez-vous demeurer seule au salon avec votre ami?
Non pour 80%
- Prendre une marche avec lui, etc...?
Non pour 80%
- Est-ce que vos parents surveillaient (ou avertissaient) vos frères pareillement?
Oui, on avertissait pour 42%
Non, pour 31%.

- Combien d'enfants avez-vous eus déjà?
(pour vérifier la cohérence de leurs propos
et comme entrée en matière)
- Si vous aviez vraiment eu le choix,
auriez-vous eu le même nombre d'enfants?
23% oui, 58% non, 19% ne sait pas.
Si non, était-ce parce que les méthodes
contraceptives étaient mal connues?
27%
Ou parce que c'était mal accepté par
l'Eglise?
73%
- Est-ce que le "devoir conjugal" vous semblait
plus souvent qu'autrement, une sorte de
contrainte?
38% oui, 19% parfois, 26% non.
- Auriez-vous souhaité avoir des relations
sexuelles avec votre mari seulement quand
vous le vouliez, ne pas vous sentir
coupable de dire non?
62% oui, 23% peut-être, 15% non.
- Trouviez-vous qu'il y avait trop de responsabilités
(ménage, repas, éducation des enfants, accouchements)
revenant à la mère de famille?
54% oui, 34% pensait pas à ça...
- Considérez-vous avoir eu beaucoup d'autorité
dans votre famille?
30% oui, 46% assez, 19% non.
En auriez-vous voulu davantage?
31% oui (et parfois), 42% non.
- Auriez-vous voulu plus de liberté?
(ne pas demander de permissions)
27% oui, 34% parfois, 31% non.
- Avez-vous eu l'occasion de bénéficier au cours
de votre vie de ménage de quelques congés? 80% non
L'auriez-vous souhaité? (celles qui en ont bénéficiées parleront de
retraites et de pèlerinages).
53% n'y ont jamais pensé
19% l'auraient souhaité
- Est-ce que vous considériez alors que votre mari
collaborait assez à l'éducation des enfants?
46% oui, (des fois, 50% non, (presque pas)

- Etait-il parti souvent pour son travail?

57% oui, 38% non.

- Echangeait-il beaucoup avec vous?

30% oui, 58% non.

- Auriez-vous souhaité qu'il vous traite
différemment?

77% oui, 11.5% non.

- Etiez-vous coquette?

Les toilettes avaient-elles beaucoup
d'importance pour vous?

50% oui, 27% non.

- Vous êtes-vous privée beaucoup de ce côté-là?

Par manque d'argent ou à cause des
directives cléricales?

54% oui par manque d'argent

15% oui à cause des directives.

DANS LA SPHERE DE LA FATALITE

- Quel est votre premier gros chagrin?
 (Si ce n'est pour une mortalité) Perte d'un être cher pour 92% d'entre elles.
 Quelle est votre première prise de conscience avec la mort? Autres (chagrins d'amour).
- Comment vos parents (votre mère) vous ont-ils consolée?
 Mort des voisins, grippe espagnole (8%)
 Pour 85% on consolait en disant que le défunt était au ciel bienheureux, on priait pour lui.
- Etiez-vous vraiment rassurée?
 23% oui, 46% un peu, 23% non.
- Est-ce qu'on vous disait dans votre enfance ou dans votre jeunesse (à l'école) que la vie n'était qu'un passage, qu'une "vallée de larmes"?
 58% oui,
 30% non (pas le terme "vallée de larmes").
- Est-ce qu'on vous disait que toute bonne action mérite et aura toujours sa récompense et toute mauvaise action sa punition?
 88% oui, 12% non ou ne sait plus.
- Pensiez-vous que bien au-dessus de votre volonté, il y avait la volonté divine (les desseins de la Providence)?
 100% oui.
- Est-ce que vous pensiez que la femme était d'abord faite pour être mère - plus que l'homme pour être père?
 69% oui, 31% ne sait pas, jamais pensé.
- Est-ce que vous pensiez qu'une mère devait s'oublier pour ses enfants, penser à ses enfants et à son mari d'abord?
 100% oui.

- Trouviez-vous normal qu'en période des Fêtes ou le dimanche, votre travail soit parfois plus grand, (visites, repas à préparer, enfants à endimancher, etc...)?

69% oui

19% on pensait pas à ça, on avait pas le choix, etc...

- Est-ce que vous pensiez que la femme, de par sa nature, avait une vie plus difficile que l'homme, plus de souffrance, plus de responsabilités vis-à-vis des enfants, etc?

96% oui.

- Est-ce que pour vous une mère était plus responsable si un enfant était "méchant", mal élevé, s'il ne savait pas prier, pas obéir?

88% oui.

- Etiez-vous sous l'impression que l'atmosphère d'une maison s'accordait avec les qualités morales de la mère de famille?

100% oui.

- Aviez-vous (parfois ou souvent) l'impression que la tâche d'une mère de famille n'était jamais vraiment terminée?

96% oui.

- Pensez-vous aujourd'hui que la religion vous a aidé à supporter les difficultés de l'existence, les deuils, etc...?

Beaucoup aidé?

96% oui.

- Diriez-vous que la religion donnait un sens à votre vie, qu'elle expliquait la vie en quelque sorte?

96% oui.

BIBLIOGRAPHIE

1. Sources imprimées

- Carisse, Colette, La famille: mythe et réalité québécoise, Dossier, Conseil des Affaires sociales et de la famille, Québec, 1974, vol. I, 190 p. vol. II, 140 p.
- Lacelle, Elisabeth J. (en collaboration) La femme et la religion au Canada français, un fait socio-culturel, Coll. "Femmes et religions", Montréal, Editions Bellarmin, 1979, 232 p.
- Langelier, Gilles, Vie et oeuvre d'Alexis Mailloux, Membre du clergé du XIXe siècle, Thèse de maîtrise (histoire) Université d'Ottawa, 1971, 143 p.
- Leuilliot, Paul, "Histoire et vie quotidienne" dans Pour une histoire du quotidien au XIXe siècle en Nivernais de Guy Thuillier, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales, pp. V-XXIV.
- Mailloux, Alexis (abbé), Le Manuel des parents chrétiens, Montréal-Nord, VLB Editeur, 1977, (ré-édition de la première édition parue en 1851, chez Augustin Côté et Cie, Québec), 328 p.
- Moreux, Colette, Fin d'une religion? Monographie d'une paroisse canadienne-française, Les Presses de l'Université de Montréal, 1969, 485 p.
- Ross, Vincent, "La structure idéologique des manuels de pédagogie québécois", dans Idéologies au Canada français 1850-1900, de Fernand Dumont, Jean-Paul Montminy, Jean Hamelin, Les Presses de l'Université Laval, 1971, pp. 27 à 52.

2. Sources orales

Entrevues effectuées à l'aide d'un questionnaire s'inspirant des méthodes d'enquêtes sociologiques auprès d'un échantillon de trente (30) mères de famille canadiennes-françaises dont l'âge varie entre 65 et 85 ans.

3. Etudes

- Alzon, Claude, Femme mythifiée, femme mystifiée, Paris, Presses Université de France, 1978, 425 p.
- Anctil, Raymond, Catéchèse québécoise au niveau secondaire: analyse critique de sa conception anthropologique, Thèse de doctorat (philosophie-théologie), Université d'Ottawa, 1981, 437 p.
- Aubert, Jean-Marie, La femme, antiféminisme et christianisme, Paris, Cerf/desclée, 1975, 227 p.
- Auclair, Georges, "Le double imaginaire de la modernité dans la vie quotidienne", L'Homme et la Société, Revue internationale de recherches et de synthèses sociologiques, janv-déc. 1981, pp. 181-196.
- Audet, Louis-Philippe, Histoire de l'enseignement au Québec 1608-1971, Montréal, Holt, Rinehart et Winston Ltée, 1971, 2 volumes.
- Auger Geneviève et Raymonde Lamothe, De la poêle à frire à la ligne de feu, La vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre 1939-45, Montréal, Boréal Express, 232 p.
- Badinter, Elisabeth, L'amour en plus, Histoire de l'amour maternel (XVIIe-XXe siècle), Paris, Flammarion, 1980, 376 p.
- Beaulieu, Victor-Levy, Manuel de la petite littérature du Québec, Montréal, Editions de l'Aurore, 1974, 272 p.
- Bernard, Jean-Paul, Les Idéologies québécoises au XIXe siècle, Montréal, Boréal Express, 1973, 150 p.
- Bibaud, Maximilien, Le Panthéon canadien, Choix de biographies, Montréal, Jos. M. Valois, Librairie-éditeur, 1891, 321 p.

- Brechon, Pierre, La famille, idées traditionnelles et idées nouvelles, Paris, Editions du Centurion, 1976, 197 p.
- Brunet, Michel, "Trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme", dans Ecrits du Canada français III, Montréal, 1957, pp. 31-117.
- Castellan, Yvonne, La famille, du groupe à la cellule, Psychismes, Paris, Dunod, 1980, 202 p.
- Chabot, Richard, Le curé de campagne et la contestation locale au Québec (de 1791 aux troubles de 1837-38). Cahiers du Québec/Hurtubise HMH., Coll. Histoire, 1975, 242 p.
- Champigny-Robillard, Laurette, prés. Conseil du statut de la femme, Pour les Québécoises: Egalité et indépendance, Editeur officiel du Québec, 1978, 335 p.
- Charron, Jean-Marc, "Rites anciens, rites nouveaux", dans Communauté chrétienne, Religion populaire des Québécois, vol. 16, no. 96, pp. 641-648.
- Chicoine F. Précis de doctrine rurale à l'usage des Canadiens français, Montréal, Editions franciscaines, 1948, 255 p.
- Chombart-de-Lauwe, Paul-Henry, Images de la femme dans la société: recherche internationale, Paris, Editions ouvrières, 1964, 280 p.
- Marie-José et Paul-Henry, La femme dans la société, Travaux du groupe d'ethnologie sociale, Centre National de la Recherche scientifique, Paris, 1967.
- Cohen, Yolande, "L'histoire des femmes au Québec (1900-1950)", Recherches sociographiques, no.21, 3, (sept-déc. 1980), pp. 339-345.
- Commission d'Etude sur les laïcs et l'Eglise, (Fernand Dumont, prés.), L'Eglise du Québec: un héritage, un projet, Montréal, Fides, 1971, 324 p.

- Dagenais, Pierre, "Le mythe de la vocation agricole" dans Agriculture et colonisation au Québec, Aspects historiques, de Normand Séguin, Montréal, Ed. Boréal Express, 1980, pp. 65-72.
- Désilet, Alphonse, Pour la terre et le foyer, Economie rurale et domestique, éducation et sociologie, (chez l'auteur) Québec, 1926, 215 p.
- Desrosiers Léo-Paul, "En relisant les mandements", Les Cahiers des Dix, No.14, 1949, pp. 65-86.
- Dumont, Fernand, "Idéologies et savoir historique" dans Cahiers internationaux de Sociologie, vol. 34-35, 1963, pp.43-60.
- , Les Idéologies, Presses Universitaires de France, 1974, 184 p.
- , "Structure d'une idéologie religieuse", Recherches sociographiques, vol. I, no. 2, 1960, pp. 161-189.
- , "Sur notre situation religieuse" dans Relations, 302, 37, février 1966, pp. 36-38.
- , et Guy Rocher, "Introduction à une sociologie du Canada Français", dans La société canadienne-française présenté par Marcel Rioux et Yves Martin, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, pp. 189-207.
- , et Jean-Paul Montminy, Le pouvoir dans la société canadienne-française, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1966, 252 p.
- Dumont-Johnson, Micheline, "Histoire de la condition de la femme dans la province de Québec", Tradition culturelle et Histoire politique de la femme au Canada; trois essais, Ottawa, Information Canada, 1971, 57 p.
- , "Peut-on faire l'histoire de la femme?", Revue d'histoire de l'Amérique française, 29, (3 décembre 1975), pp. 421-428.

- Dumont, Micheline, Michèle Jean, Marie Lavigne, Jennifer Stoddart,
(collectif Clio) L'histoire des femmes au Québec depuis
quatre siècles, Montréal, Editions Les
Quinze, 1982, 528 p.
- Durand, Gilbert, "Le social et le mythique" Pour une topique
sociologique, Cahiers internationaux de
Sociologie, vol. LXXI, juillet-déc. 1981,
pp. 289-307.
- Dussault, Gabriel, "La religion de l'ordre... et après?",
Aperçus sur la morale québécoise de 1900,
dans Relations, déc. 1972, no.337, pp. 330-334.
- Duval, Louise, "Quelques thèmes idéologiques dans la revue
L'enseignement primaire", Recherches sociogra-
phiques, vol. 4, 1963, pp. 201-217.
- Eid-Fahmy, Nadia, "Education et classes sociales: analyse de
l'idéologie conservatrice - cléricale et petite-
bourgeoise - au Québec au milieu du XIXe siècle",
RHAF, vol. 32, no.2, 1978, pp.159-180.
- , Le clergé et le pouvoir politique au Québec.
Une analyse de l'idéologie ultramontaine au
milieu du XIXe siècle, Montréal, Hurtubise,
1978, 318 p.
- Falardeau, Jean-C., "Rôle et importance de l'Eglise au Canada
français" dans La société canadienne-française,
de Marcel Rioux et Yves Martin, Montréal,
Hurtubise HMH, 1971, pp. 349-361.
- Fortin, Gérald, "Changements sociaux et transformations idéolo-
giques: deux exemples" dans Recherches sociogra-
phiques, vol. 4, 1963, pp. 224-227.
- , "Les changements socio-culturels dans une paroisse
agricole" dans La société canadienne-française,
de Marcel Rioux et Yves Martin, Montréal,
Hurtubise HMH, 1971, pp. 101-118.
- Gagnon, Jean-Philippe, Les rites et croyances de la naissance à
Charlevoix, Montréal, Editions HMH, 1979, 150 p.

- Gagnon, Serge, "L'histoire des idéologies québécoises: quinze ans de réalisations", dans Histoire sociale, 9, 17, (mai 1976), pp. 17-20.
- , et René Hardy, L'Eglise et le village au Québec 1850-1930, Montréal, Leméac, 1979, 174 p.
- Garigue, Philippe, La vie familiale des Canadiens français, Les Presses Université de Montréal, 1962, 142 p.
- Gosselin, Auguste, Honoré (abbé), L'Eglise du Canada après la Conquête, Québec, Imprimerie Laflamme, 1916,
- Gratton-Boucher, Marie, "Pour les Québécoises, égalité et indépendance, un lieu de réflexion théologique", dans Relations, mai 1979, pp. 149-154.
- Groulx, Lionel, "La famille canadienne-française, ses traditions, son rôle", Semaines sociales du Canada (1923), 4, pp. 334-358.
- , "La situation religieuse au Canada français vers 1840", dans Rapport de La Société Canadienne d'Histoire de l'Eglise Catholique, 1941-42, pp. 51-75.
- Guindon, Hubert, "Réexamen de l'évolution sociale du Québec" dans La société canadienne-française de Marcel Rioux et Yves Martin, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, pp. 149-171.
- Hardy, René, Les Zouaves, Une stratégie du clergé québécois au XIXe siècle, Montréal, Boréal Express, 1980, 312 p.
- , "Notes sur certaines manifestations du réveil religieux de 1840 dans la paroisse Notre-Dame de Québec" dans La Société Canadienne d'Histoire de l'Eglise Catholique, vol. 35, 1968, pp. 83-98.
- Henripin, Jacques, "De la fécondité naturelle à la prévention des naissances; l'évolution démographique au Canada français depuis le XVIIe siècle" dans La société canadienne-française, de Marcel Rioux et Yves Martin, Montréal, Hurtubise HMH Ltée, 1971, pp. 215-226.

- Hulliger, Jean (ptre), L'enseignement social des Evêques canadiens 1891-1950, Thèse (théologie) Université d'Ottawa, 1958, Fides, chapitre I "L'Agriculture" pp. 13-62.
- Hurtubise, Pierre, "Introduction", Le Laïc dans l'Eglise canadienne-française de 1830 à nos jours, Montréal, Fides, 1972, pp. 1-8.
- Jean, Michèle, Québécoises du 20e siècle, Montréal, Editions du Jour, 1977, 303 p.
- Labarrère-Paulé, A. "L'instituteur laïque canadien-français au 19ème siècle" dans l'Education au Québec 19e-20e siècles, Etudes d'histoire du Québec 2, Ed. du Boréal Express, pp. 59-76.
- L'A.F.E.A.S., (L'Association féminine d'éducation et d'action sociale) Participation de la femme dans la société et dans l'Eglise, (texte dactylographié) Secrétariat général, Montréal, avril 1974, 19 p.
- Laurin-Frenette, Nicole, "Féminisme et anarchisme: quelques éléments théoriques et historiques pour une analyse de la relation entre le Mouvement des femmes et l'Etat", dans Femmes et Politiques, coll. "Idéelles", Montréal, Editions du Jour, 1981, pp.147-185.
- La Production de l'Etat et formes de la nation, Montréal, Les Editions Nouvelle Optique, 1978, 354 p.
- Lebel, Marc, Pierre Savard et Raymond Vézina, Aspects de l'enseignement au Petit Séminaire de Québec (1765-1945), Cahier d'histoire 20, 1968, 221 p.
- Lemieux, Denise, "La socialisation des filles dans la famille" dans Maîtresses de maison, maîtresses d'école, Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec, Etudes d'histoire du Québec no. 12 de Nadia F. Eid et Micheline Dumont, Montréal, Boréal Express, pp.236-260.

- Lemieux, Denise et Lucie Mercier, La recherche sur les femmes au Québec: bilan et bibliographie, Collection: Instruments de travail no. 5, Institut Québécois de recherche sur la culture, Québec, 1982, 340 p.
- Lemieux, Lucien, L'Etablissement de la première province ecclésiastique au Canada 1783-1844, Montréal, Fides, 1968, 559 p.
- LeMoyne, Jean, Convergences, Montréal, Editions HMH, 1969, 325 p.
- Lesage, Germain, "Un fil d'ariane: la pensée pastorale des évêques canadiens-français" dans Le Laïc dans l'Eglise canadienne-française de 1830 à nos jours, Montréal, Fides, 1972, pp. 11-13.
- Litalien, Rolland, Le prêtre québécois à la fin du XIXe siècle, Histoire religieuse du Canada, Montréal, Fides, 221 p.
- Lussier, André, "Notre école confessionnelle et l'enfant", dans Les Robes noires dans l'école, de Hector-André Parenteau, Montréal, Editions du Jour, 1962, pp. 149-170.
- Linteau, Paul-André, René Durocher et Jean-Claude Robert, Histoire du Québec contemporain, de la Confédération à la crise (1867-1929), Montréal, Boréal Express, 1979, 660 p.
- Maheu, Pierre, "Le dieu canadien-français contre l'homme québécois" dans L'incroyance au Québec, Approches phénoménologiques, théologiques et pastorales, Héritage et projet, 7, Montréal, Fides, 1973, pp. 93-115.
- Mann-Trofimenkoff, Susan, "Les femmes dans l'oeuvre de Groulx", RHAF, vol. 32, no.3, décembre 1978, pp.385-398.
- Mauco, Georges, L'Inconscient et la psychologie de l'enfant, Paris, Presses universitaires de France, 1970, 206 p.

- Melançon, Louise, "Parler-femme" dans l'Eglise", dans Relations, 39, 448, mai 1979, pp. 144-147.
- Monière, Denis, Le Développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours, Montréal, Québec/Amérique, 1977, 382 p.
- Moreux, Colette, "Féminisme et Désacralisation" dans La femme et la religion au Canada français. Un fait socio-culturel, coll. "Femmes et religions", Montréal, Editions Bellarmin, 1979, pp. 99-110.
- , La Conviction idéologique, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1978, 126 p.
- , "Le Dieu de la Québécoise", Maintenant, 62, 1967, pp. 66-68.
- Nuttin, Joseph, Psychanalyse et conception spiritualiste de l'homme, Louvain, Publications universitaires, 1962, 369 p.
- Ouellet, Fernand, "Etienne Parent et le mouvement du catholicisme social (1848)", Bulletin des Recherches historiques, vol. 61, Québec, 1955, pp. 98-118.
- , "L'enseignement primaire: responsabilité des Eglises ou de l'Etat? (1801-1836)" dans L'Education au Québec (19e-20e siècles), de Marcel Lajeunesse, Etudes d'histoire du Québec, Boréal Express, pp. 19-39.
- , "Nationalisme canadien-français et laïcisme au XIXe siècle" dans Les Idéologies québécoises au XIXe siècle de Jean-Paul Bernard, Montréal, Editions du Boréal Express, 1973.
- Parizeau, Gérard, La société canadienne-française au XIXe siècle, Essais sur le milieu, Montréal Fides, 1975, 550 p.
- Pellaumail-Maugin, Marcelle, Le masochisme dit féminin, Montréal, Editions Stanké, 1979, 214 p.

- Pelletier-Baillargeon, Hélène, "La Québécoise et l'Eglise"
Relations, 1977, pp. 450-462.
- Pérusse, Michèle, "Autrefois, naguère, aujourd'hui, l'instruction au féminin", Education Québec, 9, 4 (janvier, 1979) pp. 10-20.
- Plante, Guy, Le rigorisme au XVIIe siècle, Mgr de Saint Vallier et le sacrement de pénitence.
Recherches et synthèses, Ed. J. Duculot, S.A. Gembloux, 1971, 189 p.
- Plante, Hermann, (abbé), L'Eglise catholique au Canada (1604-1886), Trois-Rivières, Editions du Bien Public, 1970, 510 p.
- Porter, Fernand, L'Institution catéchistique au Canada, Deux siècles de formation religieuse 1633-1833, Montréal, Les Editions franciscaines, 1949, 332 p.
- Portes, J. "Le problème des idéologies du Canada français à la fin du XIXe et au début du XXe siècle" dans Revue d'histoire économique et sociale, 53, 4 (1975) pp. 574-577.
- Rich, Adrienne, Naître d'une Femme, La maternité en tant qu'expérience et institution, Ed. Denoël/Gonthier, 1980, 297 p.
- Rioux, Marcel Les Québécois, Montréal, Editions du Seuil, 1974, 190 p.
- Ross, François-Xavier Mgr, "L'Enseignement religieux, Dans la famille, à l'école, au collège, à l'Université et dans la vie chrétienne", Ecole sociale populaire, mai 1930, No. 196, Montréal, p. 1-33.
- Pédagogie théorique et pratique, 3e édition, Québec, Charrier & Dugal Ltée, 1924, 423p.
- Rouleau, Jean-Paul, "La femme et la religion au Canada français: problématique sociologique", dans La Femme et la religion au Canada français, Un fait socioculturel, coll. "Femmes et religions", Montréal, Ed. Bellarmin, 1979, pp. 43-62.

- Rousseau, Yvette, "Féminisme et christianisme" dans La Femme et la religion au Canada français, Un fait socio-culturel, coll. "Femmes et religions", Montréal, Editions Bellarmin, 1979, pp. 151-156.
- Roy, Ferdinand, "L'autorité dans la famille" Semaines sociales du Canada VIIe S. L'Autorité, Montréal, Bibliothèque de l'action canadienne-française, 1927, pp. 46-70.
- Savard, Denis, "Vers une réinterprétation du couple religieux-profane", dans Religiologiques, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1970, pp. 127-136.
- Savard, Pierre, Aspects du catholicisme canadien-français au XIXe siècle, coll. Essais et recherches, Montréal, Fides, 1980.
- Shorter, Edward, Naissance de la famille moderne, Paris, Le Seuil, 1977, 379 p.
- Stoetzel, Jean, La psychologie sociale, Paris, Flammarion, 1963, 317 p.
- Têtu, Henri Mgr, Les Evêques de Québec, Québec, Narcisse S. Hardy Ed., 1889, 692 p.
- , et l'abbé C.-O. Gagnon, Mandements, lettres pastorales et circulaires des évêques de Québec, 1659-1897, Québec, A. Côté et Cie, 1888, volume IV.
- Thibault, Pierre, Savoir et pouvoir, Philosophie thomiste et politique cléricale au XIXe siècle, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1972, 252 p.
- Tremblay, Marc-Adélaïde, "Modèles d'autorité dans la famille canadienne-française" dans Le pouvoir dans la société canadienne-française, de Fernand Dumont et Jean-Paul Montminy, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1966, pp. 217-230.
- Trudel, Marcel, Chiniquy, Trois-Rivières, Edition du bien public, 2e édition, 1955, 338 p.

- Valois, Jocelyne, "La presse féminine et le rôle social de la femme" Recherches sociographiques, VIII, 3, (sept-déc. 1967), pp. 351-375.
- Van Ussel, Jos, Histoire de la répression sexuelle, Montréal, Editions du Jour, 1972, 342 p.
- Vattier, Georges Essai sur la mentalité canadienne-française, Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1928, 384 p.
- Voisine, Nive, Histoire de l'Eglise catholique au Québec, 1608-1970, Montréal, Fides, 1971, 112 p.
- Wintgens-Klimov, Claude, Pouvoir social et encadrement religieux et moral des curés de Nicolet d'après les cahiers de prônes: 1870-1910. Thèse de maîtrise (études québécoises) Université du Québec à Trois-Rivières, 1981, 106 p.

4. Histoires de vie

- Allard, Lionel, Mademoiselle Hortense ou l'école du septième rang, Montmagny, Editions Leméac Inc., 1981, 247 p.
- Blondin, Robert et Gilles LaMontagne, Chers nous autres: un siècle de correspondance québécoise, Montréal, Editions VLB, 1978, 2 volumes.
- Bouhier, Louis, Une mystique canadienne, vie extraordinaire de Madame Brault, 1856-1910, Ses lettres, Montréal, Beauchemin, 1941, 329 p.
- Chartrand, Simone, Ma vie comme rivière, Montréal, Editions Remue-Ménage, 1981, 285 p.
- Dessaules, Henriette, Fadette, Journal d'Henriette Dessaules, 1874-1880, Montréal, Editions HMH., 1971, 325 p.

- Duguay-Lemire, Marie-Anne, Lettres d'une paysanne à son fils, Compilé par Jeanne L'Archevêque Duguay, Montréal, Leméac, 1977, 214 p.
- Martin, Claire, Dans un gant de fer, Montréal, Cercle du Livre de France, 1965, 235 p.
- , La joue droite, Montréal, Cercle du Livre de France, 1966, 209 p.
- Meunier-Tardif, Ghislaine, Vies de femmes, Louiseville, Libre expression, 1981, 200 p.
- Proteau, Lorenzo, Grand-mère 'Toinette m'a raconté..., Saint-Lambert, Les Editions Priorités, 1981, 192 p.
- Provencher, Jean, et Johanne Blanchet, C'était le printemps, Montréal, Boréal Express, 1980, 240 p.
- Vachon, Anne-Marie, Souvenirs (par Anne-Marie) juillet 1975, (texte dactylographié) 81 p.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
------------------------	---

PREMIERE PARTIE - LA MYSTIQUE CHRETIENNE

Chapitre I - Le Manuel des parents chrétiens

1. L'auteur	6
. les premières influences	9
2. L'ouvrage	22
. le discours religieux	26
. une certaine image de la femme	31

Chapitre II - Idéologie de l'ouvrage

1. Définition de l'idéologie	39
2. Analyse de la structure idéologique niveau synchronique	43
1 le définitiveur idéologique	44
2 le destinataire	50
3 le modèle d'action	54
4 les prémisses idéologiques	60
5 les représentations de la situation	66

Chapitre III- Influence du Manuel des parents chrétiens dans la formation des mentalités

1. L'encadrement du berceau à la tombe	73
. au niveau de l'incitation	78
2. Le mythe familial (racines rurales)	89
3. Valeurs traditionnelles et idéologies véhiculées à l'école	104
. avec le temps peut-être	109
4. Influence de l'idéologie cléricale sur les femmes	122
. de quelques conséquences	130

...

DEUXIÈME PARTIE - LA VIE QUOTIDIENNE

Chapitre IV-	Regards sur l'impact de l'idéologie dans le vécu des femmes québécoises	
	Orientation de la recherche	134
	Méthodologie	136
	1. La sphère du souci quotidien	139
	. le modèle	139
	. l'imprégnation religieuse	146
	. en ce temps là	151
	2. La sphère du désir	155
	3. La sphère de la fatalité	166
CONCLUSION	174
ANNEXE:	Questionnaire utilisé lors de l'enquête . . .	179
BIBLIOGRAPHIE	190
TABLES DES MATIÈRES	203